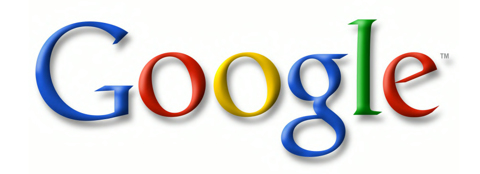
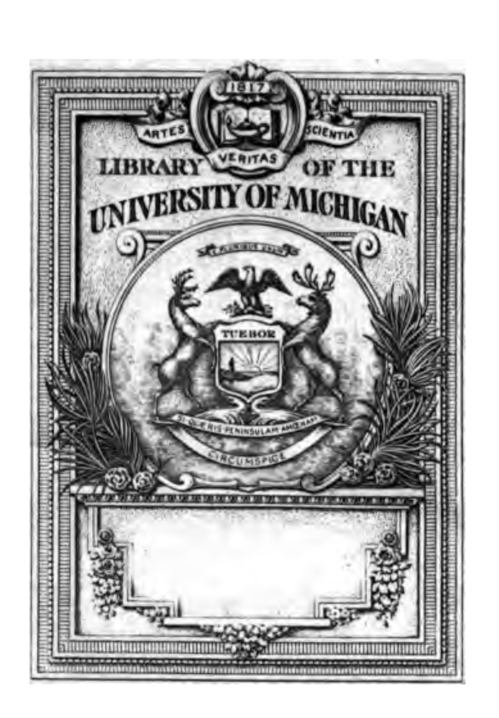
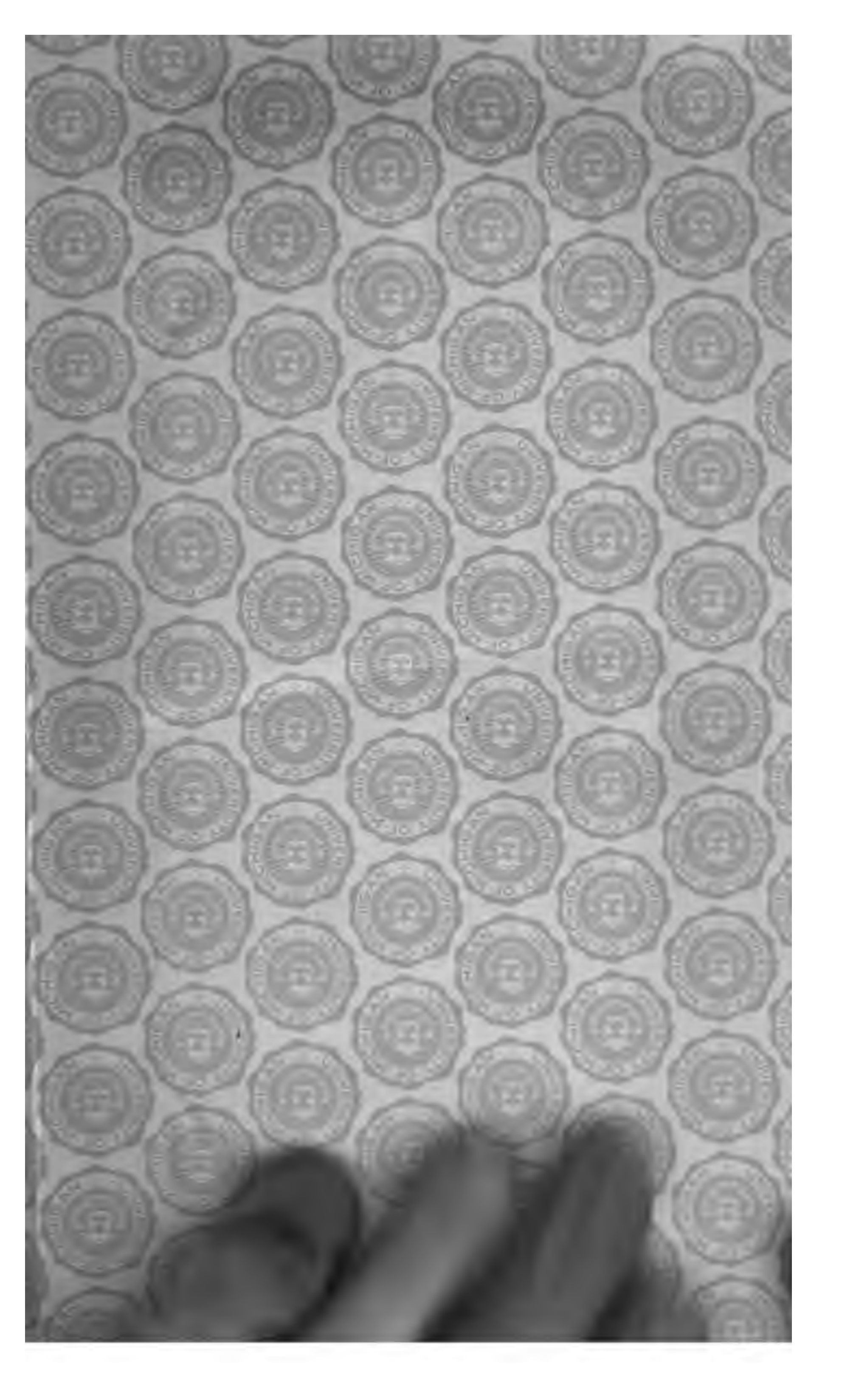
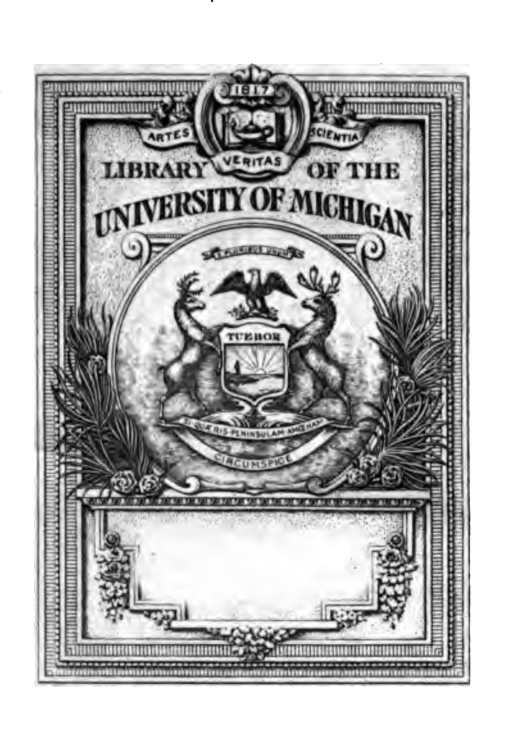
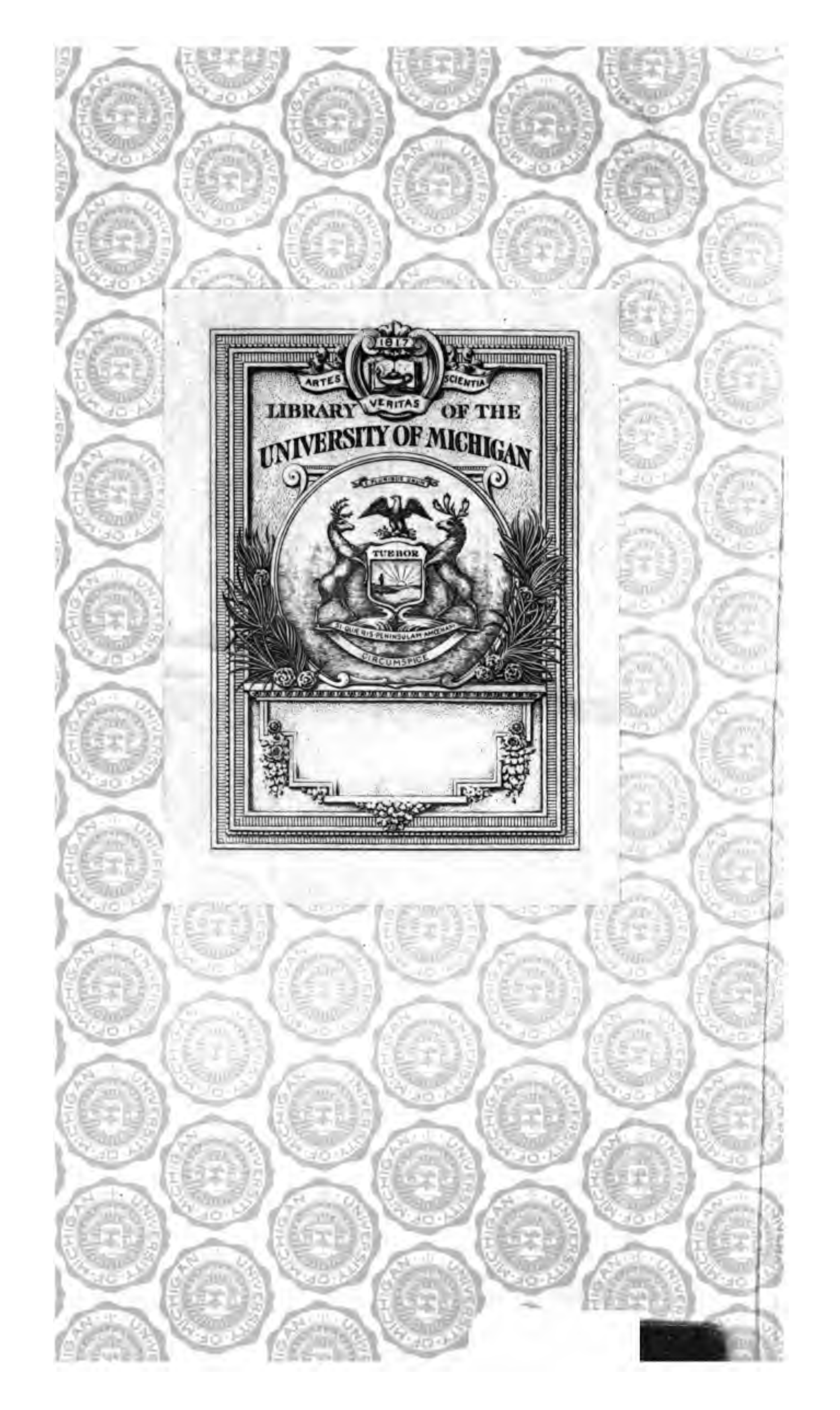


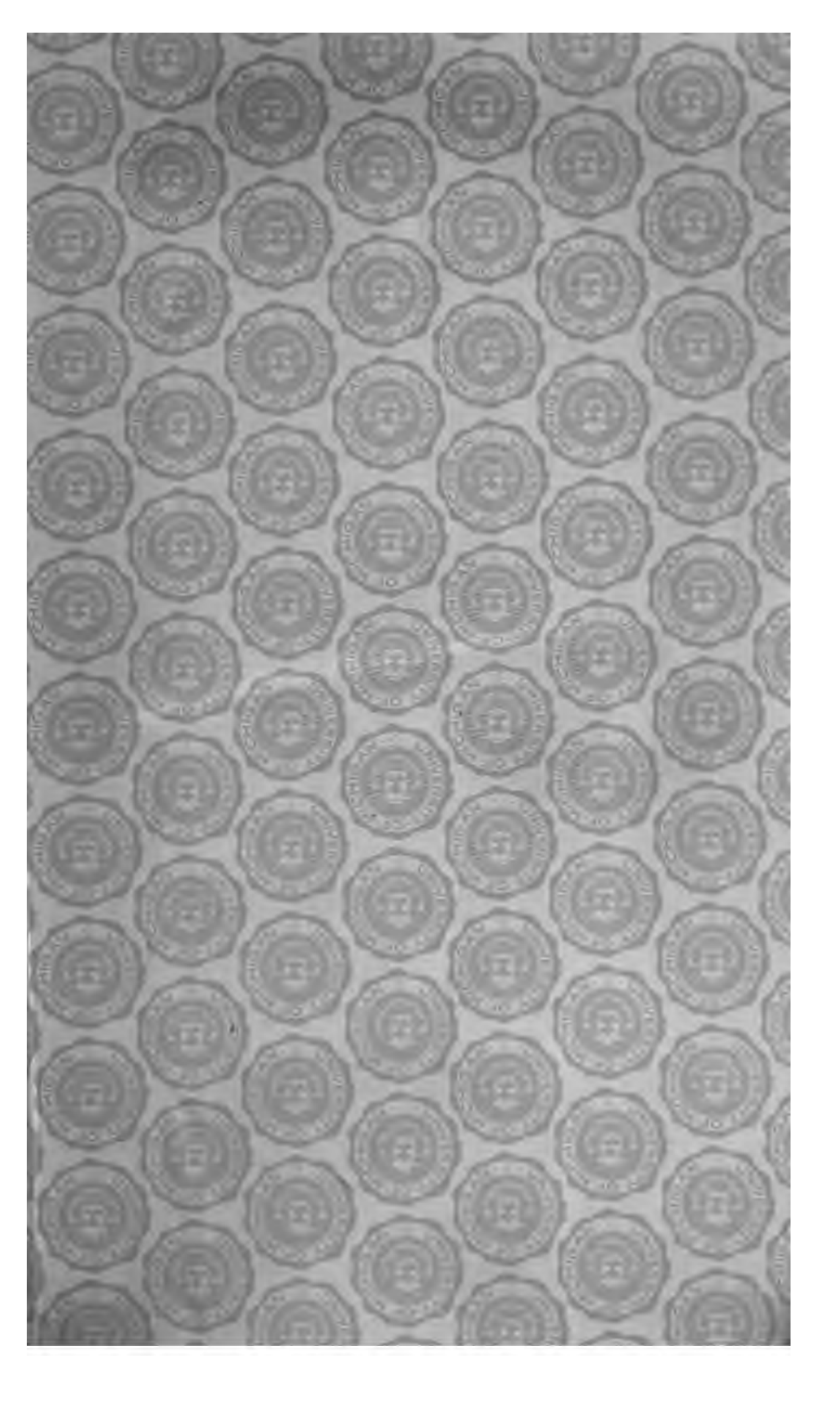

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



OEUVRES

DE

D'ARNAUD, François Thomas Marie de Baculard

CONTENANT

ERMANCE, HENRIETTE ET CHARLOT.

TOME CINQUIÈME.

AVEC FIGURES.

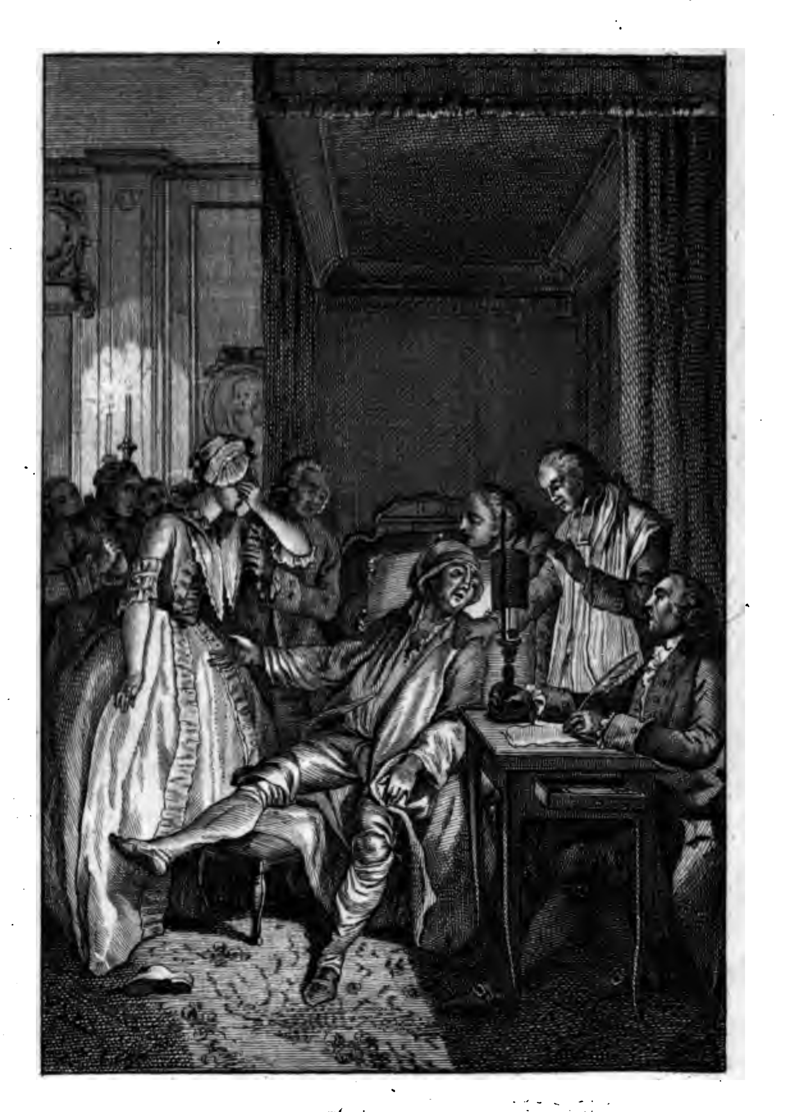
A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. CXV.

ERMANCE,

ANECDOTE FRANÇAIS.



ÉRMANCE.



ERMANCE,

ANECDOTE FRANÇAISE.

ON nous préſente tous les jours comme un des objets les plus impoſants du grand tableau de l'antiquité, cette eſpèce de dévouement généreux qui conſiſtoit à donner ſa vie, ſoit pour ſon pays, ſoit pour le ſalut d'autrui : aſſurément ces ſortes de ſacrifices méritent les éloges que leur prodigue l'hiſtoire, & il y

auroit autant de bizarrerie que d'injustice à leur refuser le tribut d'admiration qui leur est dû. Tout ce qui nous fait voir la nature s'élevant au-dessus d'elle-même, a droit de frapper nos regards ; un être sur-tout qui repoussera les craintes de la mort, & courra, pour ainsi dire, s'enfoncer dans le tombeau, nous attachera fortement. Nous n'examinerons point si l'amour-propre, ce puissant mobile du cœur humain, n'est pas le principe de ces actions d'éclat, si Curtius, avant que de se précipiter dans le gouffre, n'avoit point déjà reçu sa récompense, en mourant assuré de fixer les yeux de ses contemporains & de la postérité ; gardons-nous de décomposer les ressorts de ce qui forme l'héroïsme. Mais immoler plus que l'existence, abandonner son honneur, lorsqu'on en sent tout le prix, à la honte de la diffamation publique, se couvrir, en un mot, de la fange de l'opprobre, quand l'on porte le cœur le plus sensible & le plus irréprochable, & être convaincu en même-tems que cet effort inoui de grandeur d'ame restera enseveli dans une éternelle obscurité, n'avoir enfin pour tout dédommagement du blâme & du mépris du monde entier que l'aveu de son propre cœur : voilà de ces actes de magnanimité qu'un juste enthousiasme ne sçauroit trop admirer ni trop célèbrer, dont nous ne parlons

point, & qui appartiennent pourtant à notre ſiècle. Ne nous laſſerons-nous jamais des vieilles erreurs d'une imagination que la raiſon déſavoue, & faudra-t-il, pour s'attirer notre attention & nos reſpects, que la vertu s'enveloppe de la nuit des tems ? On me paſſera une autre obſervation : il ſemble qu'il y ait des malheurs faits exprès pour éprouver la force de ces ames ſéparées de la claſſe ordinaire ; combien elles ſentent la vérité de ces vers de Corneille : le ſort (fait dire ce grand poëte à l'un de ſes perſonnages)

» Offre à notre conſtance une illuſtre matière :
» Il épuiſe ſa force à former un malheur
» Pour mieux ſe meſurer avec notre valeur ;
» Et comme il voit en nous des ames peu communes,
» Hors de l'ordre commun, il nous fait des fortunes.

La femme dont je cherche à conſacrer la mémoire, fut du nombre de ces grandes victimes qu'accable une deſtinée auſſi bizarre qu'imprévûe : ſortie de parents diſtingués dans la province, & qui indépendamment des places & des biens, jouiſſoient de la conſidération perſonnelle, Ermance réuniſſoit peut-être tous les avantages. S'attachoit-on à la beauté, il n'étoit pas poſſible que rien de plus beau s'offrît aux yeux. Les graces étoient elles

préférées, c'étoient les graces mêmes qui se multiplioient à l'infini dans cette jeune personne ; elle possédoit tous les genres de séduction ; une brillante éducation étoit venue ajoûter aux riches présents de la nature ; les arts d'agréments, les connaissances même utiles & profondes, un goût aussi solide que délicat, la raison cachée sous la magie de l'esprit, surtout une élévation d'ame à laquelle sa vertu eût tout sacrifié : telle est à peu près l'idée qu'on peut concevoir d'une espèce d'héroine dont son sèxe doit s'enorgueillir.

Le père d'Ermance, que nous nommerons Salancey, aimoit d'autant plus sa fille, qu'il n'avoit point d'autre enfant, & que sa femme étoit morte peu d'années après son mariage. Seule héritière d'un bien assez considérable, elle pouvoit prétendre aux partis les plus élevés : mais sur le portrait que nous venons de tracer, on doit croire que ni le rang, ni la fortune ne pouvoient toucher un cœur éclairé par le sentiment ; & qui nous fait mieux connaître & aimer la vérité ? rarement la voix du sentiment nous trompe : mais la société a prononcé qu'il seroit l'esclave des conventions, & de-là ces malheurs, ces faiblesses, ces égarements, cet enchaînement de revers, suites presque inséparables d'une sensibilité qui se révolte contre le joug qu'on lui veut imposer.

Ermance étoit déterminée à s'y soumettre, parce que son devoir attachoit continuellement ses regards; elle ne se cachoit point que l'obligation d'un enfant l'enchaînoit sans réserve à l'autorité paternelle, que résister dans la moindre chose à cette autorité, étoit une faute très-grave qu'une fille nourrie au sein de la sagesse ne pouvoit se pardonner.

Salancey la fait un jour descendre dans son cabinet, en ferme la porte avec précaution, lui ordonne de s'asseoir à ses côtés, & ensuite lui parle en ces termes:

Vous atteignez, ma fille, à votre dix-septième année; le tems est arrivé où je dois m'occuper de votre établissement, & j'ai déjà pris à ce sujet une résolution... Je ne sçais, il me semble qu'à ce mot vous vous troublez?.. — Mon père... — Parlez... d'où naît cet embarras? auriez-vous sans mon aveu disposé de votre cœur?

Ermance tombe, en pleurant, aux genoux de Salancey: — Mon père, ne craignez point que ma bouche ait révélé ce que je ne sçaurois me dissimuler à moi-même, ce que je dois, ce que je vais vous confier; ah! je croirois vous offenser si un seul de

mes ſentiments vous étoit caché. Oui, mon père, je vous l'avouerai, mon cœur s'eſt laiſſé prévenir, ſans votre conſentement, en faveur du chevalier de Lorménil ; ce n'eſt point ſa naiſſance... — Et vous n'avez point déclaré votre faibleſſe ? — Je vous l'ai dit, mon père : ce penchant qui vous déplaît, eſt le ſecret de mon cœur : je ne l'ai point trahi ; le chevalier... — Le chevalier ne ſera jamais votre époux ; il eſt à la vérité d'un rang qui me flatteroit : il peut être aimable, avoir d'excellentes qualités : mais le defaut de fortune oppoſe un obſtacle invincible à cette alliance... Je veux vous rendre heureuſe... — Eh ! mon pere, eſt-ce la richeſſe qui fait le bonheur ? ſi vous connaiſſiez... ſi vous aviez mes yeux, mon ame ! — Je dois avoir pour vous cette raiſon qui vous manque : encore une fois, Lorménil ne ſera point mon gendre ; il n'eſt que la fortune qui puiſſe dans le mariage être une ſource d'avantages ſolides ; nous, nous devons au monde, à tout ce qui nous environne ; un état eſt indiſpenſable, & qu'eſt-ce qu'un engagement que n'accompagne point l'opulence ? L'amour eſt aveugle : vos yeux ne ſe portent point dans l'avenir ; quelle foule de maux entraîne cette médiocrité voiſine de l'infortune ! cette tendreſſe ro-

manesque s'altère, diminue, s'éteint; les reproches, l'aigreur, l'aversion lui succèdent; on envisage alors son malheur : mais il n'est plus possible de rompre sa chaîne; il faut en traîner le poids; & quel est l'auteur de cette misérable destinée? qu'accusez-vous, en succombant sous le chagrin? vos parents, vos parents qui vous ont aimée assez peu pour céder à vos caprices ridicules. J'attends tout des exemples de sagesse qui vous sont offerts dans le sein de votre famille; vous ne démentirez pas l'éducation que je vous ai donnée. — Non, mon pere, votre fille ne se rendra jamais indigne de vos bontés; elle sçaura mourir plutôt que de montrer sa faiblesse. Hélas! je ne vous promets point de changer mon cœur : mais je puis répondre d'une soumission sans bornes. Ermance, mon pere, est une victime dont il vous sera libre de disposer à votre gré. — Je ne prétends point vous faire ma victime; ignoreriez-vous combien vous m'êtes chère, que vous êtes tout pour moi?.. vous pleurez, ma fille? c'est l'ami le plus tendre qui vous parle; je suis éclairé bien plus que vous sur les moyens d'assurer votre bonheur... D'ailleurs mon choix est fait; vous avez dès ce moment un époux qui vous convient; il est d'une de nos

meilleures maiſons de robe, fils unique, & l'héritier d'une fortune immenſe ; vous l'avez vû ſouvent dans nos ſociétés ; quoiqu'il ait près de quarante ans, il peut ſe flatter de plaire ; ſa taille avantageuſe, ſa figure noble, ſon eſprit préviennent en ſa faveur, &, je vous le répéte, une ſucceſſion conſidérable tient bien lieu de ces agréments frivoles qui ne contribuent qu'à ſéduire votre sèxe. — Mon père, me propoſeriez-vous le moins aimable des hommes, dont le caractère ſi porté à la jalouſie, à la fureur, a éloigné tant de partis ?.. ſeroit-ce Daramant!.. — Lui-même, mademoiſelle, lui-même. — O ciel! & c'eſt pour un tel mari que vous voulez que j'oublie, que j'efface de mon cœur... — Vous obéirez; vous épouſerez Daramant ; une femme vertueuſe donne toujours des loix à ſon époux ; ce caractère que vous me peignez indocile, s'adoucira dans votre ſociété, & votre ſageſſe, je n'en doute point, domptera ſon humeur violente & jalouſe ; en un mot ma parole eſt donnée, & dès cet inſtant, vous devez vous regarder comme enchaînée par des nœuds qu'il n'eſt plus poſſible de briſer... Songez que j'attends de ma fille un ſacrifice abſolu de tout ce qui pourroit me déplaire, & je dirai plus, m'offenſer... Je ferme les yeux ſur votre triſteſſe.

Adieu. Croyez que j'ai conſulté vos intérêts, votre bonheur. Le meilleur de vos amis vous ſollicite de former cet engagement, & un père vous l'ordonne.

Salancey laiſſe Ermance dans un accablement inexprimable. Elle étoit liée, dès ſon enfance, de la plus forte amitié avec une jeune perſonne qui pouvoit lui être comparée pour le rang, la beauté & la vertu. On la nommoit Eugénie; on les voyoit preſque toujours enſemble; deux ſœurs ne ſe ſeroient pas plus tendrement aimées. Ermance court à ſon appartement, & là, ſes larmes coulent en abondance; c'eſt dans cette ſituation qu'Eugénie la trouve: — O ciel! eh! qu'avez-vous, ma chère amie? hâtez-vous de m'apprendre ... hélas! vos chagrins ne ſont-ils pas les miens? — Eugénie, vous voyez la plus malheureuſe des femmes; mon père va me marier, & ſi vous ſçaviez l'époux qu'on me deſtine!.. vous ne connaiſſez pas toutes mes peines... Pardon, je vous avois fait un ſecret ... j'ai tout révélé à mon père, & j'en ſuis plus à plaindre.

Ermance raconte à ſon amie les divers détails de ſa paſſion pour Lorménil, la naiſſance de cet amour, ſes progrès, les combats qu'elle a eſſuyés pour déguiſer ſa faibleſſe aux yeux d'un objet que chaque

jour rendoit plus redoutable, & pour comble de maux, ajoûte Ermance, j'ai trop vû que j'étois aimée. Une infinité de circonstances m'ont appris que j'avois inspiré les sentiments dont j'étois dominée, que Lorménil est l'amant le plus tendre, le plus respectueux, le plus aimable. Combien de fois ai-je lu dans son ame! l'excès de son amour lui a fait taire ... ce qu'il me disoit assez; il a craint de me déplaire; je ne sçais si j'ai été plus discrette, si mon silence n'a pas été trop expressif; & ce n'est pas le Chevalier qui sera mon époux! Apprenez donc, & frémissez, apprenez à quel tiran je suis sacrifiée, à Daramant. A Daramant, s'écrie Eugénie! Oui, reprend Ermance, au plus détestable des hommes, car dès ce moment il a toute ma haine. — Mon amie donner sa main à Daramant! quel est votre dessein? — D'obéir ... de mourir. Il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à un état aussi cruel! Non, Eugénie, non, je ne serai point rébelle aux volontés d'un père qui m'est cher; c'est sa tendresse qui l'abuse au point de le rendre l'auteur de tous mes maux: je connais ce que je dois à la vertu, à moi-même. Je marcherai, je me traînerai à l'autel, ou plutôt au tombeau. C'en est fait! plus

de consolation, plus d'espérance... Si Lorménil sçavoit ... tout ce qu'il me coûte ! mais il ne le sçaura point, il ne le sçaura point. Hélas ! nourrir dans mon cœur un penchant si impérieux, & me soumettre à un joug qu'il me sera impossible de supporter ! ne point épouser le mortel que j'adore ! en épouser un autre, & à qui suis-je immolée ?

Ermance, à ce mot, est suffoquée par les pleurs. Eugénie la pressoit en vain de ne pas souscrire à cet engagement odieux : son amie se contentoit de lui répondre : je ferai tout ce que mon pere ordonnera ; je lui suis soumise ; je serai la malheureuse victime du devoir.

Daramant joignoit à une fortune éclatante quelques qualités qui lui auroient prêté de l'agrément ; il avoit en effet un extérieur prévenant, un esprit cultivé, de la vivacité dans l'imagination, de la dignité dans le caractère : mais son penchant à la jalousie le portoit à des excès dont il avoit déjà eu lieu de se repentir ; plusieurs demoiselles de la ville qu'il avoit recherchées en mariage, s'étoient apperçues de ce défaut que les femmes ne pardonne guères ; elles le fuyoient. Quand Salancey s'étoit présenté pour sa fille, ses compagnes mêmes la plaignirent, loin de lui porter envie.

La nouvelle de cette union eſt bientôt répandue. Le chevalier eſt un des derniers qui l'apprennent ; il ſaiſit une occaſion où monſieur de Salancey n'étoit point chez lui. Lorménil court à l'appartement d'Ermance qu'il trouve verſant des larmes au ſein de l'amitié ; le jour de ſon hymen étoit fixé ; le chevalier entre, ſe précipite à ſes genoux : — Pardonnez, mademoiſelle, pardonnez à la témérité de ma démarche : ma ſituation eſt trop violente pour garder un plus long ſilence : j'oſe le dire en préſence de votre amie, la pitié ſans doute me conciliera ſon appui auprès de vous. Vous allez donc, mademoiſelle, diſpoſer de votre main, de votre cœur, & ce n'eſt point moi... Monſieur, interrompt la fille de Salancey avec cet air de fierté qui en impoſe, quel aveu va vous échapper ! ſongez-vous que je ne dois point vous entendre ? — J'enviſage, mademoiſelle, le plus grand des malheurs qui m'attend. Vous ne m'écouteriez pas ! & comment aurois-je pu vous offenſer ? eſt-ce un crime de vous adorer, de vous aimer en ſecret, de mourir de mon amour ? vous l'avois-je révélé, cet amour qui m'a entraîné à vos pieds ? rappellez-vous toutes mes précautions pour vous cacher ce que vous auriez trop vû, ſi vous m'euſſiez payé du moindre

retour ; je craignois que vos yeux ne rencontrassent les miens ; je voulois mériter, à force d'égards, de respects, de délicatesse, le droit de vous ouvrir mon ame ; je m'étois flatté que ma naissance, que mes sentiments me dédommageroient de mon peu de fortune : mais les richesses vous ont séduite. —Arrêtez, monsieur, vous parlez de respect : vous y manquez en m'accusant d'une pareille bassesse ... allez, monsieur, vous ne connaissez pas mon cœur. — Eh ! belle Ermance, ce cœur est contre moi, puisqu'un autre .. — Quel aveu me demandez-vous, monsieur ? séparons-nous. Si mon pere nous surprenoit ... je vous prie de vous retirer... Croyez ... oubliez-moi.

Elle tombe sur un siège, en versant un torrent de pleurs. Le chevalier va se jetter à ses genoux : il veut lui parler. — Vous dites, monsieur, que vous m'aimez, & votre visite indiscrette peut me rendre la plus malheureuse des femmes. — Faire votre malheur, mademoiselle ! moi, qui au prix de mes jours, voudrois vous élever au comble de la félicité !.. C'est à Lorménil de souffrir, d'expirer mille fois ; ma présence ne vous offensera plus ; & aussitôt le chevalier sort avec précipitation. Ermance fait quelques pas comme pour le rappeller ; elle

revient en s'écriant : ah ! ma chère Eugénie, qu'il en coûte quand on aime autant que j'aime, & qu'il faut s'immoler à la nécessité ! pere cruel ! vous m'allez causer bien des tourments ! cet infortuné a reçu ce prix de sa tendresse, d'une tendresse si vive, si pure ! ne l'ai-je pas traité avec assez d'indifférence ? Eugénie, j'ai été barbare ; s'il avoit saisi les transports qui m'agitoient ! mon ame le vengeoit bien de cette fierté dont il me convient si peu de me parer.

Les deux amies se consultent sur le parti qu'elles doivent prendre ; il est décidé qu'Ermance tentera de nouveaux efforts auprès de Salancey ; ils sont infructueux. Mais, mon père, lui dit sa fille au milieu des sanglots, si du-moins on ne forçoit pas mon inclination ; s'il m'étoit permis de passer ma vie avec vous ! plongez-moi dans l'esclavage éternel d'une retraite qui m'enlève pour jamais au monde ... mon père, donnez-moi la mort au lieu de cet époux... — Fille ingrate & dénaturée, c'est toi qui me la donnes, cette mort que je ne cherchois à éloigner que dans le dessein d'assurer ton bonheur ; Daramant est un des premiers partis de cette ville ; tu jouiras de l'état le plus brillant ; la fortune peut conduire ton mari aux grandeurs ; j'aurois avant que d'expi-

rer, la consolation de laisser ma fille, une autre moi-même réunissant toutes les faveurs du sort, & elle veut n'écouter qu'un fol amour qui me précipitera au tombeau. Eh bien! suis tes caprices, immole moi à ta chimère ... Ermance, viens creuser ma fosse; viens sur ma cendre offrir ta main à ce Lorménil que je déteste; hâte-toi de me plonger au cercueil; aussi bien la vie m'est-elle en horreur.

Salancey ne s'en tient pas à ces paroles touchantes: des larmes coulent de ses yeux. Sa fille se relève de sa profonde douleur: — Ne pleurez point, mon père, ne pleurez point... vous serez obéi.

Il n'est plus possible de reculer l'instant fatal; on a fait les préparatifs de nôces; on a embelli la victime. Ermance gardoit un silence ténébreux; elle avoit commandé en quelque sorte à ses pleurs de s'arrêter. Eugénie admiroit un si rare courage. Son amie s'étoit retirée dans un cabinet voisin de son appartement pour s'occuper seule de son affreuse situation: un homme dans tout le désordre du désespoir se précipite à ses genoux; elle pousse un cri, en reconnaissant le chevalier: — O ciel! monsieur, que venez-vous chercher ici? — La mort, la mort

la plus prompte ; vous allez à l'autel, & moi, j'accours mourir à vos yeux. Auſſitôt Lorménil tire ſon épée, & veut s'en frapper. Son amante s'armant d'une fermeté ſurnaturelle : — Chevalier, je vous ſuis chère ? En douteriez-vous, répond-t-il avec tranſport ? — Eh bien ! ſongez que ma vie eſt la vôtre ; écartez votre épée, & écoutez-moi : Lorménil, vous m'aimez ; je vais payer votre tendreſſe d'un aveu qui peut-être m'acquittera envers vous ; je me plais à vous croire auſſi généreux que ſenſible ; recevez donc un témoignage éclatant de mon eſtime : je vous le déclare ſans en rougir, parce que je ſçaurai impoſer des loix à ce ſentiment, dès l'inſtant qu'il ne me ſera plus permis de l'écouter : je vous aime, chevalier, & je connais tout le prix de votre amour ; c'eſt vous qui le premier m'avez fait ſentir que j'avois un cœur, un cœur capable de s'attacher par des nœuds durables : mais je vais former d'autres liens que ceux dont la nature ſembloit nous avoir enchaînés. Je me ſoumets au joug qui m'attend : le devoir me l'ordonne ; oui, je dois ne point vous voir, vous refuſer la moindre penſée, vous oublier. Je vous dirai plus : mon père a été inſtruit par ma propre bouche d'un penchant que l'un & l'autre nous

ſommes obligés d'étouffer. Je ne vous nierai pas que j'euſſe cru trouver mon bonheur dans notre union : la volonté paternelle n'a point été d'accord avec mes vœux ; il faut céder : je porterai ma chaîne ; il ne s'agit point ici de vous montrer mon ame, mes combats, les chagrins qui me ſont préparés ; imitez moi ; ayez ma fermeté, & en nous plaignant tous deux, ne nous voyons jamais. Vous concevez, après un tel aveu, ce qui me reſte à faire ; n'accuſons que notre deſtinée... — Et vous prétendez que je vive ? — Je vous le répéte, j'exige de vous, le dirai-je, cette preuve de tendreſſe ; allez, croyez que je ſuis encore plus malheureuſe que vous : vous pouvez vous livrer à vos regrets, & il ne me reſtera pas même la conſolation de laiſſer couler mes larmes. Il faut que je les dévore ces pleurs que vous goûterez la ſatisfaction de répandre ; c'eſt le plaiſir des infortunés, & tout, tout me ſera refuſé ! Adieu, chevalier, c'eſt pour la dernière fois que je vous parle, que je vous vois, qu'il peut m'échapper des murmures... Lorménil, je vais épouſer Daramant. — Le barbare ! il ſera votre mari ! c'eſt lui qui poſſédera tant de charmes ! ah ! ma fureur... — Vous reſpecterez mon époux ; adieu encore, ne nous abandonnons

point à un attendriſſement inutile ; hélas ! je n'ai point la force de vous preſſer d'oublier la plus à plaindre des femmes.—Vous oublier ! ah! divine maitreſſe de mon ame, vous y régnerez éternellement ; je n'attenterai point à mes jours ; non, je ne chercherai point à terminer une déplorable vie, puiſque vous me le commandez : j'ai reçu un ordre exprès du ciel : mais puis je vous promettre de ne pas ſuccomber à ma douleur ? vous aurez mon dernier ſoupir. Quoi ! vous m'aimez, adorable Ermance, & je vous perds ! & c'eſt Daramant !.. Soyez aſſurée que je vous idolâtrerai au-delà du tombeau... Souffrez que du-moins j'expire à vos pieds.

Eugénie, qui, ſelon les apparences, avoit facilité cette entrevûe à Lorménil, vient interrompre les amants, & annoncer à ſon amie qu'on l'attend pour la conduire à l'égliſe : quel coup a frappé à la fois ces deux cœurs pleins l'un de l'autre ? Ermance & le chevalier ſe regardent quelque tems ſans avoir la force de prononcer un mot. Lorménil attache ſes baiſers & ſes larmes ſur une des mains de ſa maitreſſe. Celle-ci, après un long gémiſſement : — Ma chère Eugénie : prenez ſoin du chevalier ; je ne puis être à lui ; je ne ſuis point à moi, & je vais appartenir à un autre.

Lorménil pousse un cri, & tombe sans connaissance. Eugénie le rappelle à la vie, & l'engage à porter son désespoir en d'autres lieux, tandis qu'Ermance, traînée par son père aux autels, remplie d'une passion qu'il faut qu'elle immole, va prononcer des vœux contre lesquels toute son ame est révoltée.

La fille de Salancey est l'épouse de Daramant. Sa nouvelle situation lui ordonne d'écarter le passé, & de ne plus envisager qu'un présent trop funeste ; elle est sortie d'un songe enchanteur : un affreux réveil lui a succedé. Cette victime d'un sentiment secret qu'elle se dissimuloit à elle-même, fuyoit les sociétés, & ne voyoit qu'Eugénie ; elle s'étoit interdit jusqu'à l'innocente liberté de prononcer le nom du chevalier. Quelquefois elle regardoit son amie, & des pleurs lui échapoient. Eugénie vouloit lui parler : ah ! s'écrioit madame Daramant, ma chère Eugénie, garde-toi bien de m'interroger sur la source de ces larmes ; elles tariront, elles tariront ; présente-moi tout ce que je dois à la vertu ; dis-moi que j'ai un époux, un maître, & que mon cœur même doit lui être asservi.

Salancey s'appercevoit avec chagrin que la santé

de sa fille dépérissoit de jour en jour ; il se flattoit cependant que le tems la retireroit de cet état de langueur ; il espéroit que les soins empressés de son mari feroient naître des sentimens qu'il ne jugeoit que trop qu'elle étoit éloignée d'éprouver.

Le caractère intraitable de Daramant ne tarda point à se développer. La possession de tant de charmes n'avoit servi qu'à l'enflammer davantage ; il aimoit éperduement sa femme ; ses mouvements jaloux éclatoient à chaque instant. Tout ce qu'on avoit rapporté sur son compte à l'infortunée Ermance, se réalisoit ; il saisissoit les moindres apparences pour adopter des soupçons qui offensoient l'un & l'autre, & alors il s'abandonnoit à l'impétuosité de ses transports. Plus d'une fois il avoit menacé son épouse ; il lui faisoit même un crime des larmes qu'elle versoit dans le sein de l'amitié ; tout, jusqu'à Eugénie, lui causoit de l'inquiétude. La triste Ermance mouroit de sa douleur, & prenoit cependant toutes les précautions imaginables pour la dérober aux yeux de son père : j'y succomberai, disoit-elle, à son amie ; mais de quel secours me seroient des plaintes indiscrettes ? mon destin est irrévocable ; quand l'auteur de mes maux, quand mon père envisageroit l'abîme où il m'a précipitée ... peut-

il m'en retirer? il faut m'y perdre, m'y anéantir. La vertu avoit tant d'empire sur cette ame si noble & si pure, qu'elle se défendoit en quelque sorte de penser à Lorménil; cette femme estimable se redoutoit encore plus qu'elle n'appréhendoit Daramant, & elle fuyoit jusqu'à l'ombre du reproche. Que peu de cœurs portent l'amour de la vertu à cette délicatesse! & il ne faut pas se le dissimuler: une malheureuse créature soumise involontairement à un joug aussi rigoureux que celui d'Ermance, saisit tout ce qui peut la consoler: elle goûte une espèce de dédommagement à s'occuper en secret de l'objet qu'elle a lieu de regretter.

Un seul enfant étoit le fruit de ce mariage formé sous de si cruels auspices; il réunissoit tous les sentiments de sa mère; elle trembloit de s'interroger & de s'appercevoir que Daramant lui devenoit chaque jour plus indifférent. Il entre un matin dans son appartement, son épée nue à la main, & les yeux étincelants de fureur; il vole vers sa femme qui étoit encore couchée, l'arrache de son lit avec des transports de rage, la traîne, pâle, échevelée, mourante de frayeur au milieu de sa chambre, & posant l'épée menaçante sur son sein: — Femme

indigne de vivre, il faut que je perce ce cœur où ſans doute l'image d'un rival eſt gravée. Frappez, lui dit Ermance, qui a repris ſa fermeté, délivrez-moi de la vie : il y a trop longtemps que j'apprends à mourir... Eh ! quel eſt mon crime ? — Ton crime, barbare ! ton crime ! un autre que moi ... t'a fait connaître l'amour ! juſques dans mes bras, ſans doute tu donnes des regrets ... tu m'entends, Lorménil... Je ſçais tout. Eh bien ! interrompt ſon épouſe, puiſqu'on vous a révélé ce que j'enſeveliſſois dans le plus profond de mon cœur, je parlerai avec cette vérité qui me coûtoit tant à repouſſer. Oui, j'ai laiſſé échapper en ſecret quelques ſoupirs pour un autre, avant de vous être liée ; je n'ai point eu à rougir de ces premiers mouvements que j'ai ſçu toujours vaincre ; je vous l'euſſe avoué, parce que jamais je ne connus l'art de me déguiſer : la crainte de déplaire à mon père, qui me commandoit de vous donner ma main, à ſeule été capable de m'arrêter. Si cet aveu pouvoit être permis à une femme qui n'avoit que trop de motifs de douter de votre généroſité, je vous aurois dit qu'on me traînoit à l'autel, que j'y formois en tremblant une chaîne dont je prévoyois toute la peſanteur, que j'étois éclairée ſur votre caractère impe-

tueux & indomptable, que j'envisageois tous les maux qui m'accablent aujourd'hui, que déjà je redoutois en vous mon tyran, & j'y voulois voir un époux tendre! Je vous aurois dit aussi que victime du devoir & de la vertu, dès le moment que le ciel m'eût nommé votre épouse, j'imposai silence à un sentiment dont moi-même je me serois cru offensée, que j'ai repoussé jusqu'au souvenir de ma faiblesse, que je me suis immolée toute entière à votre barbarie, que j'ai quelquefois desiré de vous accorder une sensibilité que je vous devois comme votre femme ... & vous avez tout fait pour m'ôter l'espérance de pouvoir aimer mon mari! C'est vous, cruel, c'est vous qui me forcez à vous accabler de ces plaintes si dures, & à me manquer à moi-même, en vous montrant une ame ... où vous avez porté la douleur, le désespoir... Ah! par pitié, donnez-moi la mort, hâtez-vous de terminer mes souffrances: mais souvenez-vous que j'ai fait pour le devoir ce que j'aurois fait pour l'amour le plus éprouvé. Non, je n'ai pas la moindre faute à me reprocher; mon époux m'étoit aussi sacré qu'il m'auroit été cher. Hélas! il en étoit le maître! Après cela, disposez de votre victime: elle s'offre à vos coups; percez ce sein qui a allaité votre enfant;

immolez la femme la plus innocente & la plus digne de compassion.

Daramant jette loin de lui son épée, verse un torrent de larmes, tombe aux pieds d'Ermance : — Je ne suis point aimé ? c'est Lorménil ... ce nom me rend toute ma rage. Je vous ai dit la vérité, reprend sa courageuse épouse : je suis votre femme ; je n'en dois point aimer d'autre que vous ; & ... c'est ainsi que vous m'inspirerez de l'amour ?

Daramant éprouvoit successivement toutes les révolutions. Depuis ce moment, il étoit devenu encore plus sombre, plus emporté ; il passoit avec la même vivacité de la tendresse à la fureur ; il accabloit Ermance de reproches, d'outrages, se précipitoit ensuite à ses genoux, & imploroit un pardon que bientôt il cessoit de mériter.

C'étoit sans doute Salancey que sa fille avoit le droit d'accuser. Voilà les suites cruelles de cet esprit d'orgueil & d'avarice dont sont infectés la plûpart des parents ; leurs enfants sont autant de victimes qu'ils immolent à leur vanité, ou à la soif des richesses. Un misérable domestique de Lorménil avoit saisi le secret de la passion de son maître, quoique ce dernier mît tous ses soins à le tenir caché. Ce scélé-

rat, ſollicité par l'appas du gain, s'étoit introduit auprès du ſoupçonneux Daramant, & avoit irrité, par un rapport ſans doute éxagéré, la flamme jalouſe qui le dévoroit.

Daramant devient l'ami d'un officier diſtingué par ſa naiſſance & par ſon mérite perſonnel; il étoit Anglais d'origine, & avoit pris parti dans le ſervice de France. Blinford, c'eſt ſon nom, étoit d'autant plus aimable, qu'il réuniſſoit à une belle phyſionomie, un cœur ſuſceptible du ſentiment le plus profond & le plus délicat, d'ailleurs d'une pureté de mœurs peu commune, & qu'il portoit à un dégré rarement connu de notre jeuneſſe Françaiſe; ſon âge étoit vingt-huit à trente ans. La mort d'une jeune perſonne qu'il devoit épouſer lui avoit laiſſé une mélancolie qui augmentoit l'intérêt que ſon abord faiſoit naître; il avoit renoncé à l'amour, & pour ſe conſoler, il recherchoit les douceurs de l'amitié. Daramant enchanté de cette nouvelle connaiſſance, préſente Blinford à ſa femme qui lui marque une ſorte de froideur dont ſon mari s'apperçoit. La compagnie retirée, il demande à ſon épouſe la raiſon de cet accueil ſi peu prévenant qu'elle a fait à ſon ami. Vous la ſçavez, monſieur, répond Ermance en jettant

un profond soupir : vous n'ignorez point votre malheureux penchant à recevoir & nourrir des soupçons indignes de nous deux. Eh ! pourquoi chercher les occasions d'enflammer votre caractère ? laissez-moi fuir la société : le monde n'est fait ni pour vous, ni pour moi.

Daramant cherche à rassurer sa femme par des serments qu'il accompagne des caresses les plus touchantes : — Non, je n'écouterai plus les transports de cette horrible jalousie qui me dévore depuis que je respire ; vos charmes, vos vertus m'ont donné une nouvelle ame ; j'unis l'amitié à l'amour. Blinsord est d'une probité signalée ; sa liaison augmentera mon bonheur. D'ailleurs je compte encore plus sur vous que sur lui ; jamais, jamais je ne me défierai de la sagesse d'Ermance. — Mon attachement à mes devoirs, monsieur, vous est un sûr garant que vous n'aurez pas le moindre reproche à me faire. —Vous me parler de devoir ! ah ! chère épouse parlez-moi d'amour. Ermance se trouble à ce mot ; ses larmes la trahissoient : eh ? comment pouvoit-elle dire à son mari qu'elle l'aimoit, quand son cœur, malgré tous ses efforts, entretenoit une fatale passion qui répandoit une langueur mortelle sur ses jours ?

Lorménil la méritoit en effet cette paſſion qui conſumoit à la fois deux victimes. Loin de ſon père, loin de ſa famille, il s'étoit allé retirer dans une eſpèce de ſolitude où il ne vivoit qu'avec un vieux valet de chambre qui l'avoit élevé; là, ſon unique occupation étoit de ſe remplir du ſouvenir d'Ermance, & de lui jurer en ſecret une fidélité inviolable. Il avoit eu l'adreſſe de ſe procurer ſon portrait; ſes yeux étoient inceſſamment ramenés ſur cette image qu'il couvroit de baiſers & de larmes. Chère Ermance, s'écrioit-il, ô femme que j'adorerai juſqu'au tombeau, ſois le ſeul objet qui m'anime; oui, c'eſt pour toi ſeule que je veux vivre ... que je mourrai : car j'éprouve qu'il m'eſt impoſſible de réſiſter à cette idée qui me déchire continuellement : un autre eſt dans tes bras! un autre recueille le prix de mon amour! Le chevalier tomboit dans l'accablement à ce tableau qui lui remontroit ſans ceſſe le triomphe d'un rival.

Blinford n'avoit point tardé à ſentir tout ce que valoit la ſociété d'Ermance; une ame mélancolique s'attache aiſément, & recherche celles qui lui reſſemblent : il eſt pour les malheureux des ſatisfactions que les plus fortunés ne connaiſſent point. Qu'il y a de douceur à pouvoir gémir ſans contrainte, à trou-

ver un cœur qui s'ouvre à nos larmes, & qui y mêle les fiennes ! c'eft peut-être la plus touchante des voluptés ; l'union des peines eft bien fupérieure à celle des plaifirs ! L'époufe de Daramant, de fon côté, voyoit l'Anglais avec quelque intérêt : il lui avoit confié le fujet de cette trifteffe qui lui étoit fi chère, & qui le conduifoit au tombeau ; c'en étoit affez pour flatter cette langueur dont Ermance ne cherchoit point à fe guérir ; quelquefois des larmes lui échappoient en préfence de Blinford, quoiqu'elle eût réfolu de ne lui point découvrir fes malheurs : une femme vertueufe doit s'interdire jufqu'aux moindres aveux qui peuvent compromettre fon époux, & trahir les fecrets facrés du mariage.

Madame Daramant auroit defiré fe diffimuler les torts dont fon mari fe rendoit tous les jours plus coupable : elle ne s'appercevoit que trop qu'il étoit au-deffus de fa nature de fe réformer ; le croira-t-on ? cet homme fi eftimable qu'il avoit appellé dans fa maifon, Blinford lui-même n'étoit point à l'abri de fes foupçons ombrageux. N'eft-ce pas vous, lui difoit Ermance, qui m'avez amené cet étranger ? je vous avois prié de me laiffer enfevelie dans ma folitude, où je n'aurois été vifible que pour mon

père & que pour mon amie, & vous êtes venu ajouter à mes tourments, ou plutôt aux vôtres, en admettant Blinford dans votre ſociété; permettez que je lui parle : je lui ferai entendre que ſes viſites... — Arrêtez, madame, gardez-vous ... gardez-vous de l'éclairer ſur la moindre impreſſion ... je veux ſeul être la proie de ces défiances qui peut-être ne ſont que trop fondées... ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous auriez appris à manquer de foi ; ce Lorménil... — Vous m'outragez, monſieur ; ne prononcez jamais ce nom, que moi-méme je me ſuis défendu de laiſſer échapper ; ne vous obſtinez point à me rappeller des traits que vos procédés cruels m'obligeroient de rapprocher. Mon unique étude eſt d'écarter une comparaiſon... Ah ! mon père, mon père !

Alors Ermance s'abandonnoit à tout l'égarement de la douleur. Elle répandoit des larmes : ſon époux ne tardoit point à s'accuſer lui même, à ſe condamner, à baigner de ſes pleurs les pieds de ſa femme, à lui jurer que c'étoient les derniers orages qui avoient bouleverſé ſes ſens, que déſormais ſon amour ſeroit tranquille & ſans défiance ; il ſe retiroit avec vivacité, & le premier objet qui s'offroit aux yeux d'Ermance, étoit Blinford que lui amenoit ſon mari: mais le moyen

de croire aux retours d'un cœur jaloux ? il ne peut jouir que d'un calme perfide, suivi bientôt de la tempête ; rendu au trouble & à la fureur, il semble se venger de ses moments de sécurité. Daramant, Daramant ne doute plus qu'il n'ait un rival dans son ami ; la réserve que montroit son épouse, étoit aux regards de ce mari si injuste & si aveugle un nouveau crime qu'il avoit à lui reprocher ; il est plus tourmenté ; il court, en pleurant, épancher dans le sein d'un de ses parents le sujet de son agitation. Que ne saisissez-vous, lui répond cet honnête-homme, quelque prétexte pour rompre avec Blinford ? Vous me l'avez peint sage & vertueux : ayez la noblesse d'ame de lui exposer le trait qui vous déchire ; il prendra pitié de votre faiblesse, & sera le premier à se bannir de votre présence : il y a une sorte de magnanimité à se montrer tel que l'on est ; la dissimulation tient toujours de la bassesse & de la perfidie. Daramant écoutoit son parent avec attention, convenoit des excès condamnables de son caractère soupçonneux, & quoiqu'il fût pour ainsi dire vaincu par la raison, il retournoit avec de nouvelles fureurs au malheureux penchant dont il étoit le jouet.

Existeroit il

Existeroit-il une fatalité dont rien ne peut nous garantir ? l'infortuné Daramant, car la furie qui le poursuivoit le rendoit le plus à plaindre des hommes, s'efforce de prendre un visage serein ; il va chez sa femme : — Madame, Blinford doit venir dîner aujourd'hui ; je l'ai invité sans penser qu'une affaire imprévûe me forçoit de n'être point de la partie... — Qu'il ne vienne point, monsieur, qu'il ne vienne point. — Eh ! pour quelle raison, madame? — Pour quelle raison ? c'est vous, Daramant, qui osez me le demander ! votre jalousie, votre horrible jalousie... — Je ne suis plus jaloux, madame ... je vous l'ai dit ... je me repose sur l'honnêteté de mon ami ... sur votre vertu... — Cette confiance, monsieur, me fait trembler ; & de quel ton m'assurez-vous que vous êtes corrigé ? votre pâleur, votre embarras, tout vous trahit. Ah ! Daramant, vous nourrissez quelque dessein ... vous êtes plus agité que jamais. — Moi, agité, madame !.. je ne le suis point ... je ne le suis point ... vous me voyez tranquille ... je vous prie de recevoir Blinford ; vous me causeriez de la peine, vous m'offenseriez même, si vous me refusiez ce témoignage de votre complaisance.

Ermance combat, se jette en pleurant aux ge-

noux de son mari, le prie de la dispenser de voir Blinford, le conjure de lui accorder cette grace ; plus elle résiste, plus Daramant s'obstine à vouloir être obéi ; il s'est enfin retiré, en disant qu'après le dîner, il se hâteroit de les rejoindre l'un & l'autre.

Ermance étoit saisie d'un trouble qu'elle ne pouvoit vaincre. Je ne sçais, dit-elle à Eugénie qui entroit dans ce moment, mon ame n'a jamais été si oppressée ; je succombe à mes maux ! il ne m'est pas permis de profiter d'un instant de liberté pour épancher mes larmes dans ton sein, & j'en ai un amas sur le cœur ; on me dispute jusqu'à la douceur de pleurer ; il faut que j'étouffe mes soupirs ; on observe mes regards ; on interprête mes pensées ; Je suis bien malheureuse ! je ne conçois point le caractère d'un époux dont j'éprouve tous les jours les bizarres emportements ; il est consumé de la jalousie la plus sombre... Hélas ! ma chère Eugénie, qu'ai-je dit ? je me rends coupable, en t'arrêtant sur de pareilles confidences ; je manque à mes devoirs. Une des premières vertus d'une épouse est de tenir le voile abbaissé sur les erreurs de son mari ... ô mon amie, voilà où m'a conduite un père qui auroit pu faire mon bonheur !

Les pleurs lui suffoquent la voix ; elle reprend : Blinford doit dîner ici, & il n'y aura que nous deux. J'ignore pourquoi je redoute de me trouver seule avec cet étranger ; sa société cependant doit me flatter : jamais on n'eut plus de probité, & de délicatesse ; après Lorménil ... quel nom ai-je prononcé? c'est peut-être le mortel le plus digne d'estime ... tu devrois ne me point quitter. Une affaire indispensable empêchoit Eugénie de céder à l'invitation de son amie : elle est prête à se retirer ; Ermance l'embrasse plusieurs fois, & ne sçauroit la laisser sortir : — Je vois ton éloignement avec une espèce de tristesse que je n'ai point encore éprouvée ! — Demain nous nous reverrons. — Demain, Eugénie ? que cette séparation me coûte !.. allons, songe à ne pas oublier ta promesse. Adieu donc, mon unique amie !

Ermance suit longtems Eugénie des yeux ; quand il ne lui est plus possible de l'appercevoir, elle vient tomber sur un siège en s'écriant : ô ciel ! qu'ajouterois-tu à mes maux ? d'où naît ce redoublement de mélancolie? mon cœur avec plus d'amertume se serre ; eh ! ne dois-je pas être familiarisée avec la douleur ? aurois-je encore des larmes à verser ? la source devroit en être tarie ; cachons mon état aux regards de

Blinford ; gardons-nous de faire éclater mes plaintes contre un époux ; qu'un étranger qui l'aime, ne soit point éclairé sur ses défauts. Hélas ! apprenons à dévorer mes peines : elles ne sont que pour moi seule.

L'Anglais paraît : il demande d'abord aux domestiques où peut être Daramant : on lui répond qu'il a été obligé de s'absenter pendant quelques heures, mais qu'il prie son ami de rester à dîner avec son épouse. Blinford monte à l'appartement ; il trouve Ermance plongée dans une tristesse plus sombre qu'à l'ordinaire ; cet aspect excite un intérêt qui échauffe la conversation ; Blinford développe toute la sensibilité de son ame vertueuse : il parle de la perte irréparable qu'il pleurera jusqu'au tombeau ; il fait voir jusqu'à quel point il aime, & combien l'objet qu'il regrette lui est cher encore ; que de motifs pour rendre cet entretien touchant ! il attachoit Ermance : il lui rappelloit Lorménil, & en même tems lui montroit Daramant bien différent de Blinford & du chevalier.

Après le dîner, Ermance propose à l'Anglais une partie de jeu, en attendant que son mari revienne. Le premier continuoit la peinture de tout ce qu'il souffroit depuis la mort d'une femme adorée ; Ermance

eſt attendrie juſqu'aux larmes : — Tout ce que vous me dites, monſieur, me confirme dans l'idée que vous êtes le plus eſtimable des hommes : je vais vous donner une preuve éclatante de ma confiance. Vous avez dû vous appercevoir, il y a déjà quelque tems, que le chagrin qui me conſume, augmentoit à votre vûe : en voici la raiſon : je vous prie de l'enſevelir dans un éternel oubli, lorſque je vous l'aurai appriſe, & je l'attends de ces ſentiments ſi nobles & ſi délicats que vous faites paraître. Blinford donne ſa parole qu'il gardera un profond ſilence ſur tout ce que Madame Daramant lui pourra révéler. Ermance pourſuit en tremblant, & comme ſi elle alloit faire l'aveu d'une faute : il faut, monſieur, que mon ſort ſoit bien déplorable, & que j'aye une haute idée de votre probité pour vous confier le ſujet de mon chagrin ; il n'en peut être un plus violent : — Madame, lui dit l'Anglais, ſenſible aux larmes qu'elle laiſſe couler, vous pouvez m'ouvrir votre cœur, ſans craindre que j'en abuſe : Blinfort ſeroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit vous être de quelque utilité ; Daramant eſt mon ami. — Oui, monſieur, & c'eſt à ce titre que j'oſe avoir avec vous une explication difficile pour une femme qui connait toute l'étendue de ſes

devoirs, & qui n'en veut bleſſer aucun ; mais je ſuis forcée, je vous le répète, de céder à l'horreur de ma ſituation ; elle eſt affreuſe ! il y auroit peut-être un moyen de l'adoucir : — Eh ! quel eſt-il, madame ? parlez, & ſoyez aſſurée que je ſuis impatient de l'employer. — Ce ſeroit, monſieur, de venir moins ſouvent, de ſaiſir enfin quelque prétexte qui vous éloignât de notre maiſon, ſans que monſieur Daramant puiſſe me ſoupçonner de vous avoir prévenu. Ermance prononce ces dernières paroles d'une voix entrecoupée. — Aſſurément, madame, il m'en coûtera pour vous obéir ; une ſorte de ſympathie me faiſoit rechercher votre ſociété ; vos vertus autant que vos graces vous attiroient mes hommages reſpectueux ; votre mari m'étoit cher ; je me flattois d'avoir mérité ſon amitié, & il avoit la mienne ſans réſerve : mais ſi ma préſence pouvoit cauſer ici le moindre déſagrément, un mot ſeul ... madame, je ne ſuis point fait pour vous cauſer la moindre ombre de chagrin ; je ſçaurai immoler mes intérêts, mes plaiſirs ; ſurtout croyez que je me garderai bien de vous compromettre : il faudra trouver quelque raiſon de mon abſence, & j'en trouverai. Que ne vous êtes vous plutôt expliquée ! votre sèxe a tant de droits

ſur mon ame! je lui ai voué un attachement éternel, & la femme que j'ai perdue, m'a appris à ne point borner ma ſenſibilité ; je lui dois le peu de vertus que je poſsède : c'eſt l'ouvrage de l'amour. Ne craignez point que je veuille éclairer les motifs de mon éloignement : il ſuffit que vous le deſiriez ; j'obéirai, madame ; je vous l'ai promis.

Ermance eſt touchée de la nobleſſe du procédé de l'Anglais qui ſe retiroit, ſans pénétrer la cauſe d'une demande ſi ſingulière ; elle lui laiſſe entrevoir à travers tous les ménagements d'une femme circonſpecte, ce qu'elle auroit voulu ſe cacher à elle-même : Blinford a ſoupçonné enfin que Daramant étoit jaloux ; il témoigne tous ſes regrets d'être privé de ſa ſociété ; il redit combien il lui étoit cher, & en même-tems quelque chagrin que cette ſéparation lui faſſe reſſentir, il renouvelle à l'épouſe de ſon ami la promeſſe de ne plus ſe remontrer à ſes yeux.

On ſe rappellera qu'Ermance traînoit une ſanté languiſſante : les combats éternels qu'elle avoit à ſoutenir pour dompter la profonde langueur qui la conſumoit, peut être la néceſſité cruelle d'inſtruire un étranger de ces ſecrets qui doivent reſter enſevelis entre un mari & une femme : ces aſſauts multipliés

déterminent l'effet d'une révolution violente : elle se lève tout-à-coup, & se précipite vers sa cheminée, comme pour tirer sa sonnette ; Blinford s'apperçoit qu'elle se trouve mal : elle est prête à tomber ; il vole vers elle, la soutient dans ses bras, & cherche à la rappeller au jour : la porte s'ouvre : Daramant entre enflammé de fureur, l'épée à la main, & court la plonger dans le sein de son ami, en s'écriant : traître ! reçois le prix de ton infidélité.

Ermance avoit perdu l'usage des sens. Elle r'ouvre les yeux : quel spectacle l'a frappée ? Blinford étendu sur la terre, & baigné dans les flots de son sang.

Daramant reste immobile ; il recule de terreur, quand il voit l'Anglais expirant s'efforcer de se traîner jusqu'à ses pieds, quand il l'entend lui dire d'une voix lamentable & touchante : — Que viens-tu de faire, Daramant ?.. tu as tué ton ami. — Mon ami ! mon ami qui ne respiroit que mon déshonneur !.. — Je vais rendre le dernier soupir : le ciel m'est témoin que je ne t'ai jamais offensé, que je te chérissois comme mon frère... Puisses-tu vivre heureux après un meurtre aussi injuste !.. Daramant ... mon ami, je te pardonne ... accours m'embrasser ... je meurs.

Ermance étoit retombée évanouie ; elle entend les

derniers accents de Blinford ; elle ſe relève avec vivacité de ſon accablement : — Malheureux ! quel crime as-tu commis ? Oui, cruel ! Blinford eſt innocent ; oui, tu es l'aſſaſſin de ton ami, de l'ami le plus tendre ; hélas ! en ce moment, il me parloit de ſon attachement pour toi ! il en étoit rempli ! — Tu étois dans ſes bras ! — Il voloit à mon ſecours ; je ſuccombois à une défaillance, la ſuite des maux que tu me cauſes... toi, ſouillé du ſang d'un homme qui n'eſt point coupable, qui t'aimoit ! Ah ! joins ta femme à cet infortuné ; le meurtre ne doit plus t'effrayer ; après de pareils malheurs, il ne m'eſt plus poſſible de vivre !

La nouvelle de cette affreuſe cataſtrophe étoit déjà ſémée ; les domeſtiques étoient accourus. La juſtice s'empare du criminel, & donne des ordres pour qu'on tranſporte le corps de Blinford à ſa demeure ; Daramant eſt enfin plongé dans une priſon, tandis que ſa femme reſte anéantie ſous des coups auſſi imprévus qu'accablans.

Il y avoit des moments où Ermance, ainſi que ſon mari, ſe flattoient que la bleſſure du malheureux Blinford ne ſeroit point mortelle : à peine arrivé chez lui, on lui prodigue tous les ſecours ; ils furent inu-

tiles : il expira quelques jours après. Ses parents informés de cette eſpèce d'aſſaſſinat, accourent du fond de l'Angleterre , & demandent à grands cris la punition de Daramant ; le délit étoit preſque prouvé ; il n'y avoit point d'apparence que le coupable pût eſpérer d'obtenir ſa grace.

Ermance revoyoit la lumière : tout ſon malheur s'offroit à ſes regards ; eh ! quelle vaſte infortune elle avoit à enviſager , le paſſé , le préſent , l'avenir ! mais c'étoit ſur ce dernier tableau que s'arrêtoit ſa vûe ; elle contemploit ſon mari enfermé dans un cachot ; quelquefois méme elle s'allarmoit pour ſa vie. La pitié dans les ames ſenſibles touche de près à l'amour : Ermance ne ſe reſſouvenoit plus du jaloux , du barbare Daramant , de l'auteur de ſes diſgraces les plus cruelles ; ſon cœur ne s'ouvroit qu'à l'image d'un époux malheureux , & toute ſa compaſſion , j'allois preſque dire toute ſa tendreſſe , s'attachoit à cet objet.

Le père de Daramant vient à paraître ; ſa bru tenoit ſon enfant dans ſon ſein , & l'inondoit de ſes larmes ; à l'aſpect du vieillard dont l'abord ſeul inſpiroit la compaſſion la plus touchante, elle pouſſe un ſombre gémiſſemens. Son beau-père mêle ſes pleurs aux ſiens ;

& sa désolation redouble, quand il s'entend appeller par son petit-fils qui lui tendoit ses mains enfantines, & le comblоit de ses innocentes caresses. Le vieillard veut parler : des sanglots étouffent sa voix ; cependant il cherche à se rassurer. Ermance s'empresse de l'interroger sur l'état de son mari : — Écartez vos domestiques ; je vous demande un entretien particulier. Sa bru renvoie tout ce qui l'environnoit ; il reprend d'un ton pénétré : votre mari, ma chère fille ?.. bientôt vous n'aurez plus d'époux, & je n'aurai plus de fils. — O ciel ? qu'entens-je ! — Sçavez-vous quel sera le sort du misérable Daramant ? — Ses jours seroient en danger ?.. — Il recevra la mort : mais ce n'est pas assez de mourir, il subira le dernier supplice, le supplice des scélérats, ce châtiment épouvantable dont l'ignominie éternelle se répandra sur toute sa famille, sur moi, sur votre enfant ... sur vous-même, sur vous même ; je vous en ai dit assez ... nous mourrons tous. Ermance étoit tombée comme frappée de la foudre ; elle lève ses deux mains au ciel : — O mon Dieu ! mon époux ! une fin si honteuse !.. Il est bien vrai... — Que rien ne peut le sauver de cette affreuse destinée, que la sentence dans peu se prononcera, s'exécutera ... que l'échaffaut... A ce mot, Ermance

pouſſe un cri effrayant, & retombe ſur la terre. Son beau-père lui preſſe ſes mains dans les ſiennes, la rappelle au jour ; elle revient, & repouſſant avec terreur ſon enfant : — C'eſt pour l'opprobre que le ciel t'aura fait naître !.. & il n'y a aucun moyen ?—Aucun, aucun... Peut-être un ſeul...— Un, mon père ! ah ! parlez, parlez ... il faut l'employer. Ma fille, dit le vieillard, en changeant de voix, vous ſentez-vous capable du plus grand effort de courage, d'une épreuve que n'ont jamais ſubie les cœurs les plus fermes, les plus inébranlables, dont l'idée ſeule ne ſçauroit ſe ſupporter ? — S'agit-il de donner ma vie, pour ſauver votre fils ? — La vie ... la vie n'eſt rien, je vous connais : c'eſt mille fois plus que j'oſerois ſolliciter... Je ſçais que Daramant ne mérite point votre amour, que ſes torts à votre égard ſont ſans nombre, qu'il eſt votre bourreau, l'aſſaſſin de ſon ami ; lui même il convient de ſes excès ſi condamnables : mais, ma fille, il eſt mon fils, il eſt votre époux, il a donné la naiſſance à cette créature infortunée que ſa mort va couvrir d'une flétriſſure ... il vaudroit mieux terminer les jours de cette miſérable victime des fautes de ſon père ... que vous-même, vous ſa mère, vous priſſiez le couteau,

que votre main l'enfonçât dans son cœur... Oui, la mort est cent fois préférable à une pareille éxistence. —Vous m'aviez dit, mon père, qu'il étoit un moyen de préserver Daramant de cette fin horrible ... apprenez-moi donc ... ne craignez pas ... vous vous troublez... — Il est vrai ... ce moyen ... ce moyen ... il dépend de vous ... — De moi ! — Vous êtes la maitresse... O Dieu ! que vais-je proposer? il ne vous sera point possible ... ah ! mon fils est perdu ! — Eh ! daignez vous expliquer ; vous doutez de ma fermeté ? je me sens l'ame assez élevée pour m'imposer les plus grands sacrifices ; je ne vous trahirai point, je ne mentirai point à mon cœur : votre fils n'a peut être jamais eu cette tendresse dont mon ame étoit susceptible : mais j'ai fait pour le devoir ce que j'aurois fait pour l'amour ; il suffisoit qu'il fût mon époux, & je n'ai rien à me reprocher. Aujourd'hui il a ma compassion, toute ma sensibilité ; je n'envisage que son malheur dans lequel sera enveloppée cette innocente créature ; que faut-il faire ? soyez assuré ... je vous l'ai dit : faut-il mourir ? Le vieillard l'embrasse en gémissant : — Ma fille, ah ! mille fois, mille fois plus que mourir ; non, je n'aurai jamais la force de m'exprimer. — Mon père, je puis porter mon courage au plus haut

dégré, oui, à un effort au-dessus de l'humain. — Écoute, ma chère fille, ce n'est qu'en frémissant que je propose cet expédient. Il est donc décidé que Daramant périra ... qu'il périra du dernier supplice, & tu peux l'arracher à la mort, à une mort infamante! & il n'y a que toi seule à qui cette action sublime soit réservée. Conviens, ajoute-t-il, d'une voix basse & inarticulée, lorsque les juges t'appelleront en témoignage ... ose déposer ... que ton époux ... le dirai-je, Ermance, n'a fait que venger son injure, qu'il t'a surprise ... tu m'entends, ton deshonneur... A ce prix, ton époux, le père de ton enfant, ton enfant sont sauvés, sont sauvés de l'ignominie ; la prison est ouverte à Daramant ; je te laisse réfléchir sur le parti que tu veux prendre ; songe à ce cher enfant qui nous survivra. — Un moment ... mon père ... un moment ... je ne puis soutenir ... tout mon sang s'est retiré vers mon cœur ... & ce n'est pas ma vie qu'on demande !.. mon père ... laissez-moi ... laissez-moi ... vous sçaurez ... je vous réponds de tous mes efforts. — Reprens tes sens, ma fille ; j'avoue que ce que j'exige de ta vertu, épouvante la nature ... ce soir je viendrai m'informer s'il faut que mon fils, ton mari ... je n'acheverai pas ... que son supplice, Ermance, soit devant tes yeux.

Voilà dans quelle profondeur de maux Ermance eſt précipitée ! Comment ſe repréſenter une auſſi horrible ſituation ? Son mari déclaré le meurtrier de ſon ami, un aſſaſſin, condamné à la mort, & la recevant ſur un échaffaut, mort perpétuelle comme deshonorante, qui s'étendra à jamais ſur une famille entière ; ſon malheureux fils, frappé en quelque ſorte des coups qui lui enleveront ſon époux, tout couvert du crime & de la flétriſſure de ſon père ; elle-même, elle-même ſouillée de cette ignominie, pire cent fois que le plus affreux trépas ; ou ſi elle veut s'oublier, s'immoler, elle conſerve la vie, l'honneur à Daramant, à ſon enfant : mais à quelle condition ? ſe livrer à la honte, au châtiment d'une femme adultère, être l'objet du mépris public, s'expoſer à toute la diffamation du vice, lorſqu'on porte le cœur le plus vertueux, & le plus ſenſible ; tels ſont les différens tableaux qui ſucceſſivement frappent les regards d'Ermance, ou plutôt s élèvent dans ſon ame & la déchirent.

C'eſt dans cette perplexité inexprimable que la ſurprend Eugénie. Cette dernière avoit été obligée de faire un voyage ; elle avoit appris à ſon retour la cruelle aventure de Daramant ; elle accouroit

éplorée auprès de son amie ; elle ne l'a pas apperçue qu'elle tombe dans ses bras, & ne peut proférer que ces mots : qu'ai-je entendu, ma chère Ermance ? —— —— L'événement le plus terrible, & qui me coûtera la vie. Ah ! Eugénie, ce ne feroit rien de perdre cette vie qui m'est si odieuse ! Voilà à quelle extrêmité cette sombre jalousie a entraîné un époux aveugle dans ses transports ; il a fait couler le sang du plus honnête homme, de son ami ; il nous a cru coupables l'un & l'autre, tandis que Blinford, à ma prière, se retiroit de notre société, en plaignant l'erreur de mon époux, en me parlant de son amitié pour lui : mais, il ne s'agit plus de voir Daramant injuste, je dirois même odieux : c'est un infortuné que j'envisage, le plus malheureux des hommes, le mari que le ciel m'a donné, & son sort dépend d'un sacrifice ... c'est ici qu'il faut m'armer de courage ... Eugénie, prête-moi tes soins ; ranime-moi ... ne m'abandonne pas ... je me meurs à l'idée seule de ce que je dois entreprendre, si je veux sauver mon mari, cet enfant ... cet enfant qui m'est si cher ! ah ! pourquoi lui ai-je donné la vie ? pourquoi suis-je épouse ? pourquoi suis-je mère ?

Un torrent de pleurs lui coupe la parole ; on eût dit

dit que c'étoit elle qu'on alloit traîner au ſupplice. Enfin au milieu des ſanglots, des déchirements de cœur, elle a déclaré à ſon amie le moyen propoſé par ſon beau-père : — Eugénie, telle eſt ma ſituation : j'ai à choiſir entre deux abîmes, & il faut que néceſſairement je me précipite dans l'un des deux. Il n'y a plus à réflechir ; le tems preſſe ; l'échaffaut ... quelle image ! attend celui dont j'ai partagé la deſtinée ! oſe, ma tendre & ſeule amie, oſe me guider. Vous demandez ma déciſion, répart Eugénie ? ma réponſe eſt aiſée à prévoir : on ne balance point entre ces deux extrêmités : rien ne doit nous être plus cher & plus ſacré que l'honneur. N'enviſagez pas votre mari, votre enfant ; contemplez-vous vous-même. Je l'appréhende : la douleur pourra terminer vos jours : mais vous ne mourrez point deshonorée ; votre réputation ſi bien établie vous ſuivra dans le tombeau ; Ermance, on ne meurt qu'un inſtant : l'éxiſtence réelle eſt le jugement que porte de nous le public ; il vous plaindra, il vous reſpectera... Ces ſortes de dévouements ne ſont point adoptés par la nature ; Ermance, encore une fois, tout, hors l'honneur. — Ah ! ma chère Eugénie, tu ne ſçais pas ce que c'eſt que d'être épouſe ! tu ne ſçais pas ce que c'eſt que d'être mère ! ce n'eſt

point assez de perdre mon époux ... mon fils ... une mère ne doit-elle pas s'oublier, s'immoler ? voilà ce que m'inspire, ce que m'ordonnent le sentiment, la verité, le devoir. Qu'est-ce que l'honneur ? le desir de se concilier l'opinion d'autrui, & la mienne ne lui seroit pas préférable ? comptes-tu pour peu de chose la conviction intime de son innocence ? Qu'importe à une vertu bien affermie d'essuyer les soupçons, le blâme, les outrages, de n'être pas connue, quand elle se connaît elle-même ? Où se trouve la vraie récompense de cette vertu, si ce n'est dans notre propre cœur ? Le mien n'a aucun reproche à se faire : que dis-je ? il s'applaudiroit, s'il avoit assez de fermeté pour refuser le prix de l'estime publique ; & la nôtre, notre estime n'est-elle pas un salaire suffisant ? Que je me trouverai élevée au-dessus des autres créatures, lorsque je me dirai en secret : tout le monde me croit coupable : je ne le suis point, je n'ai pas même l'idée du crime ; c'est par un effort de vertu que j'ai perdu tout ce qu'on a de plus cher, la réputation : mais j'ai arraché mon mari à une mort flétrissante ; mais j'ai donné plus sans doute que la vie à mon enfant : j'ai conservé son honneur aux dépens du mien : que reste-t-il de plus à sacrifier ? Eugénie, Eugénie, loin de m'en détourner, donne-moi la force de remplir ce sacrifice

horrible, surnaturel ; tu me rendras justice, tu m'estimeras, ma chère amie : tes sentiments me dédommageront de la cruelle prévention du public. Je ne me cache point tout ce que je perds, que l'opinion va pour jamais s'élever contre moi, que les personnes qui m'étoient les plus attachées, chercheront à effacer jusqu'à mon souvenir : que m'importe aujourd'hui le monde ? c'est pour moi un songe qui s'est évanoui. Il me reste une espérance : je me consolerai avec Eugénie, & avec mon cœur ; c'est dans ce cœur que sera mon juge suprême, mon témoignage irréprochable. Voyons ce qu'est la renommée : combien d'innocents ont passé pour criminels ! combien de coupables à leur tour ont joui d'une réputation à l'abri même du soupcon ! Eugénie, il existe un Dieu ; c'est-là le protecteur que j'implorerai ; c'est devant lui que je verserai des larmes ; c'est lui qui lira dans mon ame ; j'en appellerai à son tribunal du jugement des hommes. Vous ne serez point réduite à cette extrêmité, s'écrie Eugénie ; je vous trahirai : je crierai partout quel motif vous anime à vous accuser d'un égarement dont vous ne devez pas seulement être soupçonnée ; je proclamerai la vérité ; que votre époux soit condamné : qu'il

meure, qu'il meure ſur un échaffaut; mais que mon amie... — Arrêtez, cruelle ... mon mari ne vous touche point : vous oubliez toujours mon enfant... Eugénie, vous m'aimez ?.. ſi vous étiez capable de violer mon ſecret ... Ermance vous regarderoit ... comme ſon ennemie la plus acharnée à ſa perte ; ce ſeroit vous, barbare, qui conduiriez dans mon ſein le poignard dont je me frapperois à vos yeux. Ah ! du-moins que ma mort ſoit utile à deux infortunés !

Quelques perſonnes avoient déjà répandu dans la ville que Daramant n'avoit verſé le ſang de Blinford que pour ſe venger de l'infidélité de ſa femme ; le bruit s'accréditoit. Salancey qui étoit à ſa campagne, eſt inſtruit de cet affreux événement; il ſe hâte de revenir. Il n'eſt pas arrivé qu'il entend murmurer que ſa fille eſt coupable ; auſſitôt il vole auprès d'elle : il la trouve avec Eugénie : — Que m'a-t-on appris, fille indigne de moi? ſeroit-il vrai ? Ermance ne lui répondoit que par des larmes. — Des pleurs ; voilà ta juſtification ! cet opprobre m'étoit réſervé ! il m'attendoit au terme de ma vie ! Hélas ! je me flattois de l'exhaler dans le ſein d'une fille ... que j'ai toujours aimée ; oui, malheureuſe Ermance, je n'ai jamais aimé que toi. — Ah ! mon père ! c'eſt la ſeule

expreſſion qui puiſſe échapper à cette femme ſi digne de pitié. Eugénie veut prendre la parole : Ermance lui jette un coup d'œil, & n'a que le tems de lui dire tout bas : je meurs, je meurs, ſi vous prononcez un mot. Elle va tomber aux pieds de Salancey qui la repouſſe avec indignation. — Plaignez-moi, mon père : — Que je te plaigne ! ma malédiction... — N'achevez-point ... ſi vous ſçaviez ... hélas ... non ... je ne ſuis pas coupable... — Que dis-tu ? — Que je ſuis la plus infortunés des femmes... Ah ! je mérite votre compaſſion ; je la mérite. — Mais, parle : comment as-tu pu te dégrader à ce point, perdre le fruit de vingt ans de vertus & d'honnêteté, accumuler l'opprobre ſur une famille dont tu faiſois l'honneur ? tu pleures ! tu te tais ! — Et vous auſſi, mon père, vous me condamneriez !

C'eſt la dernière parole qu'Ermance adreſſe à Salancey ; elle ſuccombe ; elle reſte enſevelie dans un profond abbattement ; ſon père fait de vains efforts pour l'en retirer ; il la quitte, en l'accablant de nouveaux reproches ; Eugénie ne l'abandonne pas : — Et juſqu'à votre père qui vous croira criminelle ! il eſt inutile de vous oppoſer ... lui, la ville entière, tout le monde ſçaura la vérité. — Eugénie, je te

l'ai dit : la moindre indiſcrétion de ta part détermine mon bras ; le couteau ... il eſt ſur mon cœur ; ſonges-y bien. Laiſſe-moi, laiſſe-moi expirer dans mes larmes ; le fardeau eſt trop peſant ; je n'ai plus de fermeté, plus de réſolution ; je ne ſçais que réſoudre, que faire ... ô malheureux Daramant ! ô mon fils ! à quoi ſuis-je réduite ?

Il ſe paſſoit dans la priſon une ſcène peut-être auſſi violente que celle-ci : Daramant emporté, jaloux, aveuglé par les ſaillies d'un caractère impétueux, avoit des vertus & de la ſenſibilité ; rendu au calme de ſes ſens, il avoit enviſagé toute l'énormité de ſon crime : il voyoit ſon ami expirant de ſes mains, ſa femme qu'il avoit ſoupçonnée, en proie au chagrin dévorant, & quelle image ſuivoit ces tableaux qui l'accabloient à la fois ? un échaffaut ; c'étoit là que ſon courage l'abandonnoit.

Ces coups ne ſuffiſoient point ; il reçoit une lettre ; il l'ouvre : il eſt foudroyé ; il a reconnu la main de Blinford ; c'eſt lui-même, dit la perſonne chargée de la lettre, qui vous l'a écrite, avant que d'expirer ; il a eu quelques moments de connaiſſance, & il les a employés à vous tracer ce billet. C'étoit une juſtification détaillée d'Ermance & de l'Anglais qui finiſ-

ſoit par renouveller à Daramant qu'il lui pardonnoit, & qu'il mouroit ſon ami. Eh! voilà, s'écrie le priſonnier, l'homme à qui j'ai percé le flanc! Il arroſoit cet écrit de ſes pleurs, quand ſon père s'offre à ſa vûe : il lui amenoit ſon fils. Daramant vole à cette innocente créature, la preſſe dans ſes bras : — Chère & déplorable victime de mes fureurs! c'étoit peu d'avoir aſſaſſiné mon ami : je ſuis le bourreau de mon enfant! je lui ôte plus que la vie, l'honneur; l'honneur!.. hélas! j'ai perdu le mien! Le vieillard s'attendrit avec Daramant; enſuite prenant un ton moins affligé : — Écoute, mon ami, ne renonce point à l'eſpoir de vivre, de ſauver cet honneur auquel tu as raiſon d'être ſi fort attaché. — Ah! ne me parlez point d'éxiſter! dites moi, dites, par quel moyen je me déroberois à l'ignominie... c'eſt-là cette mort dont la ſeule penſée me tue! — J'ai imaginé... C'eſt ta femme qui produira ce miracle, qui ſera ta divinité ſecourable. — Expliquez-vous, mon père... Ermance... — Elle ſera aſſez généreuſe pour s'immoler, pour s'élever en ta faveur à un dégré de vertu... il n'y en eût jamais de ſemblable.

Le vieillard embraſſe ſon fils; il lui découvre à

quelle condition ses fers seront brisés, comment enfin son honneur sera préservé du coup affreux qui le menaçoit. Il ajoûte : Ermance ne m'a point encore donné sa parole, mais je ne doute pas qu'elle n'ait assez de vertu & de fermeté. Daramant l'interrompt : — Et moi, mon père, vous me croyez donc le plus lâche des hommes ! je me sauverois à ce prix d'un supplice ... j'en éprouve un cent fois plus cruel, plus ignominieux ! Qui, moi, vivre, tandis que ma femme m'auroit sacrifié sa réputation, qu'elle traîneroit une éxistence chargée d'opprobre ! que l'innocence périsse, soit avilie à la place du crime ! Mon père, je suis coupable de tout : hélas ! je ne l'ai que trop prouvé ; le ciel m'a fait un cœur, la proye des transports les plus enflammés : mais il est des forfaits... Je ne me souillerai point de celui-là ; je ne me souillerai point de celui là ; je mourrai ; je serai deshonoré, mon père, je le mérite ... Ermance, Ermance que j'adore, ne sera point exposée ... il n'y auroit que l'amour ... & suis-je fait pour être aimé, moi qui suis en horreur à moi-même ?.. que la mort la plus prompte me délivre de tant de maux !..

— Ah ! malheureux, si tu peux supporter la fin ... dont je veux te garantir ... vois ton enfant, (il lui présente son fils) il monte en quelque sorte avec

toi ſur l'échaffaut ... étoit-ce là l'héritage que tu lui devois laiſſer ? (Daramant eſt ſaiſi d'un treſſaillement involontaire) oui, c'eſt du pied de ton échaffaut que cette créature infortunée entrera dans le monde, dans ce monde qui la punira à chaque inſtant de ton crime ; tu ne ſeras plus, & elle vivra, pour maudire ta mémoire, pour te regarder comme ſon aſſaſſin... Je ne t'entretiens point de ma douleur ; ne vois pas mes cheveux blancs ſouillés de la fange qui va te couvrir ; je ne te parle point de toi-même : mais ſois père, ſois père ; hélas ! je ne le ſuis que trop ! c'eſt tout ce que je ſens en ce moment ... Ermance ne perdroit point la vie ; les reproches, qu'elle eſſuyeroit, ne tomberoient que ſur un genre de faibleſſe que dans le fond de l'ame, on pardonne à un sèxe facile à ſéduire.

Enfin le vieillard employe tous les efforts pour vaincre l'obſtination de ſon fils ; il lui remettoit vingt fois dans les bras ſon enfant, qui ſembloit ſe réunir aux ſollicitations de ſon grand père, & vouloir par ſes larmes attendrir l'auteur de ſes jours. C'eſt ainſi ſe recrioit ſans ceſſe Daramant, que vous me ſauvez ! & une autre ſera la victime ! & ce ſera mon épouſe !

Le père de Daramant est retourné chez sa bru : — Eh bien, ma fille, que dois-je attendre ? La vie, la liberté de votre fils, repond Ermance avec noblesse. Dans les tems fabuleux, on auroit cru voir & entendre une divinité qui auroit remplacé la créature humaine. C'est moi, ajoûte-t-elle, en jettant un profond soupir, qui perdrai mon honneur; allons, je suis résignée à ce grand sacrifice. Le vieillard demeure immobile d'admiration ; il veut lui témoigner l'excès de sa reconnaissance ; il arrose ses mains de ses larmes : — Hâtons-nous d'aller nous accuser ... ciel ! étois-je réservée à une pareille déstinée ?

Enfin cette femme sublime qu'on peut mettre au nombre des héros les plus courageux, a vû les juges, a subi les interrogatoires, s'est avouée coupable ; il est vrai qu'à chaque instant elle perdoit connaissance : mais elle commandoit en quelque sorte à la nature, & se relevoit de ces anéantissements mortels ; Ermance, Ermance est donc condamnée & soumise à la punition des épouses adultères ; elle est enfermée dans un couvent, tandis que Daramant justifié par cet aveu, & presque mourant entre les bras de son père, sortoit de la prison.

Le jugement divulgué dans la ville, y excite

de la surprise, & bientôt on passe de l'étonnement au mépris pour la malheureuse Ermance. Le seul Lorménil, que cette nouvelle va troubler dans le fonds de sa retraite, ne sçauroit y ajoûter foi. Non, s'écrie-t-il, elle ne peut s'être démentie à ce point. Ermance ... n'est-elle pas la vertu même? tout l'univers s'accorderoit pour m'assurer qu'elle est coupable, je ne le croirois point. Quelle est la douleur du chevalier, quand il apprend que ce bruit n'est que trop confirmé, & que cette femme, l'objet de son estime, de son adoration, est condamnée à ensevelir sa honte dans un asyle religieux? il prend la résolution de lui écrire: Ermance refuse la lettre; elle ne voyoit personne que la seule Eugénie qui essuyoit ses larmes. On lui avoit permis de faire partager sa solitude à son enfant; cette infortunée l'avoit sans cesse dans ses bras: ah! mon fils, mon fils! redisoit-elle incessamment, que tu coûtes cher à ta mère!

Daramant avoit besoin d'être retenu par l'auteur de ses jours, pour ne pas courir aux juges, & leur déclarer qu'il ne devoit la vie qu'au mensonge héroïque de son épouse. Le vieillard le pressoit continuellement dans son sein, lui remettoit sans cesse devant les yeux le sort affreux de son fils, s'il alloit révéler la vé-

rité ; il empêchoit même qu'on ne l'approchât. Ce malheureux étoit comme anéanti ſous l'excès du déſespoir.

Il ſe relève de ſon accablement, s'échappe des bras du vieillard, court au ſéjour qui renfermoit ſa femme qu'il trouve ſeule, & ſe précipite à ſes pieds. Ermance pouſſe un cri, & veut ſe retirer : — Daignez, daignez me voir, m'entendre ; oui, je ſuis le plus criminel des hommes, & vous êtes la plus reſpectable, la plus adorable des épouſes ; j'oſe m'offrir à vos regards pour vous demander votre pitié : car il ne m'eſt plus permis de réclamer la tendreſſe, l'eſtime, le moindre ſentiment, excepté celui de la compaſſion. C'eſt mon père, c'eſt mon père qui m'a fait ſouſcrire à l'horrible condition qui a rompu mes chaînes : c'eſt pour cet enfant, qui eſt dans votre ſein, que je me ſuis ſouillé de l'attentat le plus atroce & le moins pardonnable. Je me traîne à vos genoux ; j'implore mon pardon : ah ! je vais vous rendre la juſtice qui vous eſt düe. On reconnaîtra l'innocence ; on ſçaura que votre héroïſme vous a plongée dans ces lieux ; je déclarerai tout, &... — Arrêtez, monſieur ; c'en eſt fait, je ne ſuis plus au nombre des vivants ; qu'on m'oublie : c'eſt la ſeule

grace que je sollicite & que j'attende de ce monde qui m'a connue si peu ; ne songeons qu'à notre enfant, vivez pour l'élever à la vertu ; dites lui ... dites lui (elle verse à ce mot un torrent de larmes) que sa mère étoit plus digne de compassion que de mépris, qu'elle étoit éloignée du crime... Non, gardez-vous de lui rien découvrir : vous auriez trop de reproches à essuyer de sa part ; & je veux qu'il aime, & qu'il estime son père.

Daramant, qui étoit aux pieds d'Ermance, se lève avec transport, & court, malgré ses cris pour aller tomber aux pieds des juges, & proclamer la vérité. Son père entre ; Ermance lui rend compte en peu de mots du projet de son fils. Le vieillard se jette dans ses bras, redouble ses prières, ses témoignages de douleur ; Ermance elle-même conjure son époux de ne point accomplir son dessein. Daramant se retire enfin, presque évanoui, & son père prend soin d'écarter tout ce qui l'environne.

Ermance revoit Eugénie : — Eh bien ! mon unique amie, devineriez-vous qui vient de s'offrir à mes yeux ? mon mari, l'infortuné Daramant : — Quoi ! Daramant ... il a pu chercher votre présence ! — Hélas ! il est aussi à plaindre que moi ; je ne puis lui

refuser ma compassion ; toi-même tu lui accorderois la tienne.

Eugénie est instruite du motif qui appelloit Daramant dans la retraite d'Ermance ; ce procédé de son mari a répandu quelque soulagement dans son ame affligée : mais elle est déterminée à ne pas se laisser surpasser en générosité. L'ouvrage est consommé, s'écrie-t-elle ; il n'y a plus à revenir sur mes pas ; je suis l'objet du dédain public. Eugénie, à cet endroit, arrête Ermance, & veut adoucir le tableau que son amie s'obstine à représenter. Je sçais tout, reprend cette héroïne : je sçais jusqu'aux moindres traits qu'on a lancés contre moi, & ils apportent la mort au fonds de mon ame : mais tu ne connais pas encore l'excès de mes tourments, ce qui me cause une blessure plus profonde plus vive, à moi dont la sensibilité... Eugénie, cette sensibilité me coûte bien des maux ! Que ce séjour, que tout l'univers me croie coupable : je ne sçais, je goûte une espèce de satisfaction à me justifier à mes propres yeux ; mon orgueil, en quelque sorte, me console, & plus je trouve autour de moi des motifs d'humiliation & de honte, plus, rentrée en moi-même, je sens s'aggrandir & s'élever mon ame ; je me

dis que j'ai été capable d'une action dont peu de créatures m'ont donné l'exemple. Passer pour la femme la plus méprisable, quand on est la femme la plus innocente, cet effort n'étoit-il pas au-dessus de mes forces, au-dessus de l'humanité? Je te le répéte: le monde a fui de mes regards; ses jugements ne me touchent point: il n'éxiste plus pour moi; il n'est sur la terre que deux objets que j'envisage, mon enfant & mon amie... Parlerai-je du troisième? (à ce mot Ermance pose sur ses mains son visage baigné de larmes; elle poursuit:) ces pleurs, Eugénie, te disent ce que ma bouche avoit fait serment de ne jamais exprimer ... eh! tu ne devines pas la raison qui les fait couler?.. Eugénie ... tu n'as point aimé!—Qu'entends-je, ma chère Ermance? se peut-il que dans cet excès d'infortune, tu songes encore au chevalier? — Cette image a-t-elle été jamais bannie de mon cœur? je vais t'étonner: je t'ai trompée; je me suis trompée moi-même; j'espérois que le devoir, le tems, la douleur, la profonde douleur détruiroit ce souvenir qui semble s'être nourri de mes larmes: il n'est point effacé; hélas! je ne m'en apperçois que trop aujourd'hui! croirois-tu cependant que j'ai eu assez d'empire sur ma faiblesse

pour refuser une lettre que Lorménil m'écrivoit ; lorsqu'il a été instruit de mon affreuse situation ? oui, je l'ai repoussée cette lettre qui peut-être eût apporté quelque adoucissement à mes maux. Eugénie .... il n'aura point résisté à tant de voix qui s'élèvent contre moi ; je suis ... je suis criminelle, déshonorée à ses yeux ! j'ai perdu son estime, ma chère amie ; je suis avilie aux regards de Lorménil ! Je te l'avouerai : je ne puis supporter cette idée ! mon courage cède à cette crainte. Il me mépriseroit ! il accuseroit ma vertu de s'être démentie ! .. ah ! malheureuse !.. eh ! que t'importe l'opinion du chevalier ? qu'avec l'univers entier il te juge, il te condamne ... je parle de son estime ! c'est son amour que j'appréhende de ne plus mériter ! il me falloit cette cruelle épreuve pour pénétrer dans mon ame, & y surprendre un sentiment qui n'a point cessé de m'agiter.

Ermance refusoit les visites du peu de personnes qui s'intéressoient à son sort ; la présence de son père irritoit ses maux ; il n'en pouvoit obtenir la moindre parole ; elle envisageoit en lui le premier auteur de ses peines ; il l'avoit en quelque sorte traînée aux autels, pour épouser Daramant ; tout lui étoit devenu odieux : il n'y avoit que son fils & Eugénie qui l'approchassent.

prochassent. Elle tomboit quelquefois dans des espèces de convulsions; incessamment cette infortunée s'écrioit : c'est moi, c'est moi qui suis couverte de honte ! ô ciel ! tu sçais la vérité !

La santé d'Ermance s'affaiblissoit à vûe d'œil ; la nature n'est point accoutumée à des efforts de courage si prodigieux ; on peut mourir, la mort n'est qu'un passage rapide : mais vivre dans l'opprobre, quelle éxistence ! quel supplice !

Un ecclésiastique se présente chez madame Daramant, & demande à lui parler ; son mari la pressoit de venir à l'instant même. Elle fait des questions

---

C'est moi qui suis couverte de honte ! Ce n'est que dans les anciens capitulaires du royaume, ou selon les constitutions de Charlemagne & de Louis le *debonnaire*, que la peine de l'adultère étoit capitale : aujourd'hui une femme condamnée par la justice pour ce crime, ce qui s'appelle être *authentiquée*, est renfermée dans une communauté ou monastère du choix du mari ; elle doit y vivre en habit séculier l'espace de deux années, pendant lequel terme son mari peut la voir, & même la reprendre. S'il ne la reprend pas, & qu'il vienne pendant ce tems à mourir, on ordonne qu'elle sera rasée, voilée, & vêtue comme les autres religieuses ou filles de la communauté, pour y demeurer le reste de ses jours, & être assujettie à la règle de la maison.

qu'on évite de satisfaire. Sa curiosité, ainsi que son incertitude, augmentoient à mesure qu'ils avançoient dans la route.

Ermance trouve son mari dans cet appareil lugubre qui annonce une fin prochaine. Son beau père & Salancey le soutenoient dans leurs bras ; à quelques pas, étoient plusieurs ministres de la religion, & des officiers de justice à côté d'une table & prêts à recevoir les dernières dispositions du mourant ; sa famille, ses amis, une foule de personnes des deux sèxes & des plus distinguées de la ville remplissoient la chambre. Ermance étoit demeurée interdite : entrez, madame, lui dit Daramant d'une voix défaillante, il est tems que l'innocence soit vengée des épreuves cruelles que je lui ai fait subir. A ces mots, l'assemblée témoigne son impatience de sçavoir ce que Daramant va révéler ; diverses impressions se peignent sur les visages ; un murmure confus s'élève ; tous les regards sont attachés sur Ermance qui détournoit les yeux pour laisser couler ses larmes. Daramant prend un ton plus ferme : — Je ne sçaurois avoir trop de témoins qui publient mon aveu ; le crime ne peut échapper à sa punition. Vous voyez l'homme le plus coupable & le plus malheureux ; (il montre

ſa femme) j'ai terni, j'ai outragé la vertu la plus pure; elle ſouffre le ſupplice le plus horrible, la honte, & c'eſt moi qui dois être la victime.. Apprenez donc tout ce que cette épouſe ſi eſtimable a fait pour ſon mari. Votre indignation me menace déjà : mais je remplis mon devoir, & je goûte la ſatisfaction de rendre hommage à la vérité.

Daramant commence par tracer une idée du caractère impétueux qu'il avoit reçu de la nature, & que tous les efforts de l'éducation n'avoient pu vaincre. Oui, dit-il en élevant la voix, c'eſt ce caractère indomptable qui m'a fait me ſouiller du ſang de mon ami, de l'homme qui m'étoit le plus cher, qui a jetté dans mon ſein une eſpèce de furie dont j'ai été toujours agité, qui, en un mot, m'a emporté juſqu'à ſoupçonner une femme reſpectable que j'adorois. Je pourrois affaiblir l'atrocité de mes crimes, en me rejettant ſur l'infernale méchanceté d'un ſcélerat qui n'a oſé ſe montrer ici & ſoutenir mes derniers regards; c'eſt lui, c'eſt cet indigne parent qui a échauffé les poiſons de ma jalouſie; il étoit parvenû à m'égarer au point que je n'ai vû dans mon épouſe qu'une femme infidelle. Mes yeux ſe ſont ouverts, quand ma coupable erreur

m'avoit jetté dans l'abyme : mais je ne veux point m'excuſer ; je ne ſçaurois me repréſenter aſſez criminel ; ah ! c'eſt moi ſeul, c'eſt moi ſeul qui ſuis tombé dans les excès les plus impardonnables ; c'eſt moi qui ai mérité la punition ... étoit ce à Daramant à douter de ſa vertu de ſon épouſe ?

Il raconte les divers détails de ſa malheureuſe aventure, expoſe les motifs qui l'ont engagé à ſouffrir que l'innocence fût accuſée, les larmes d'un vieillard ſur les bords du cercueil, qui le retenoit ſans ceſſe dans ſes bras, & l'empêchoit d'aller ſe précipiter aux pieds des juges, l'horrible deſtinée d'un enfant qu'on lui peignoit déshonoré par l'arrêt prononcé contre ſon père.

A peine le mourant a-t-il avoué qu'Ermance étoit innocente, un tranſport unanime d'admiration & d'attendriſſement échappe à l'aſſemblée ; Salancey court, en pleurant, à ſa fille qui paraiſſoit peu ſenſible aux éloges qu'on lui prodiguoit ; elle ſemble même rejetter l'embraſſement de ſon père. Que l'on m'ait connue ſi peu, s'écrie t-elle, en s'efforçant de maitriſer ſon trouble ; que j'aye éprouvé de la part de la ſociété, de mes liaiſons les plus intimes, une prévention auſſi cruelle qu'injuſte ;

que toute la ville enfin ait cru Ermance changée au point de trahir à cet excès la vertu, & de manquer à ſon devoir : je me conſolois avec mon cœur, avec ce cœur dont l'aveu me ſuffiſoit pour me dédommager des jugemens d'un monde que j'ai oublié ; une indifférence profonde eſt tout ce que j'oppoſerai déſormais à ſes opinions : mais que mon père qui devoit pénétrer la vérité, ait pu ſeulement ſoupçonner ſa fille... Salancey ne la laiſſe pas achever, il la preſſe dans ſes bras. — Oui, ma fille, oui, ton père eſt criminel : il devoit être convaincu que tu étois incapable de la moindre faute ; ma fille, c'eſt à toi de me pardonner ; je ne me le pardonnerai jamais. Ermance reprend : ma ſituation étoit ſans doute horrible : mais je n'ai fait que mon devoir ; j'avois à ſauver mon époux, mon enfant, & je leur ai donné ... plus que ma vie. L'opprobre... Des ſanglots l'arrêtent à cet endroit ; tous les ſpectateurs fondent en larmes avec elle ; on n'entendoit que des gémiſſemens & des cris. On répétoit : quelle femme adorable ! ce n'eſt point une créature de notre eſpèce, c'eſt une ame céleſte. Daramant continue : voilà la femme que j'ai immolée ! il étoit tems de lui rendre la juſtice qui lui eſt due ; hélas ! depuis le moment qu'elle s'eſt expoſée pour

moi à tant d'humiliation, j'ai souffert bien plus que la fin cruelle qui m'attendoit; non, il n'est point de supplice plus déchirant pour une ame sensible & qui n'a point été endurcie par les forfaits, il n'est point de torture pareille au spectacle de l'innocence opprimée & punie pour le crime, & voilà ce que j'ai à me reprocher, l'attentat dont je me suis souillé, & que rien ne sçauroir expier ! Le ciel même qui voit mon repentir, pourra-t-il m'absoudre !

Daramant lit ensuite à haute voix la lettre qu'avoit écrite Blinford expirant, ce qui confirmoit le triomphe d'Ermance. Il lui prend une faiblesse, on croit qu'il n'est plus. Sa femme avoit couru à lui, & le tenoit contre son sein. Il r'ouvre les yeux: — C'est vous, chère épouse ! porteriez-vous la magnanimité jusqu'à me pardonner? songez que mon dernier soupir ne s'est arrêté que pour faire éclater votre gloire dans toute sa splendeur; dumoins ne haïssez pas ma mémoire; j'ai été bien malheureux !

On auroit dit que le ciel s'intéressoit à cette femme si vertueuse, jusqu'à opérer un prodige en sa faveur: Daramant n'eût le tems de vivre que pour déposer un témoignage authentique & appuyé de

la ſanction des loix ; il n'avoit pas ſigné cette eſpèce de confeſſion publique, qu'il mourut baigné des pleurs de ſa femme & de ſon père. Les diſpoſitions les plus favorables pour Ermance mîrent le dernier ſceau à l'aveu de ſon mari.

Toute la ville accourt chez la veuve ; elle demeure décidée à ne point ſe rendre viſible ; ſa porte fut fermée ſans diſtinction : la ſeule Eugénie avoit le plaiſir de la voir, & de recueillir les épanchements de cette ame ſublime, affaiblie par tant de coups. Le malheur opiniâtre reſſemble à ces maladies cruelles qui détruiſent le tempérament : un cœur flétri par le chagrin eſt hors d'état de ſe r'ouvrir au ſentiment du bonheur ; il n'eſt point de guériſon parfaite pour les bleſſures de l'infortune.

Ermance , quoique ſon innocence ſe fût montrée dans tout ſon éclat, ne ſe conſoloit qu'en donnant tous ſes ſoins & ſa tendreſſe à ſon fils ; c'étoit pour ce fils chéri que ſon ame, ſi l'on peut le dire, étoit reſtée ſuſpendue ; une mort qui ne pouvoit ſe prévoir, vient le frapper juſques dans ſes bras. La meſure de la douleur eſt comblée ; c'en eſt fait ! le cœur d'Ermance eſt fermé pour jamais à toute eſpèce de ſentiment ; l'amitié ſeule qu'elle a conſervée pour Eugénie,

la fait, en quelque forte, reffouvenir qu'elle éxifte encore.

On annonce à madame Daramant la vifite d'un inconnu, qui demandoit abfolument à lui parler; elle refufoit de le voir : on infifte ; elle prie fon amie de s'informer par elle-même quel pouvoit être cet étranger fi preffant & fi importun. Qu'on me laiffe, dit-elle à Eugénie ! tu le fçais, je ne vis que pour toi feule ; le monde n'eft plus rien à mes yeux ... il m'a trop méconnue !.. Eugénie revient : — Vous ne ferez point invifible pour la perfonne qui brûle de s'offrir à vos regards ; celle-là ne doit pas être comprife parmi tant d'ames vulgaires que vous avez droit de rejetter ; je me fuis chargée de vous la préfenter.

Eugénie achevoit ces dernières paroles : l'inconnu marchoit fur fes pas : il va fe jetter aux genoux d'Ermance qui s'écrie : Lorménil ! — Oui, madame, Lorménil, Lorménil lui même qui n'a point ceffé de vous aimer, de vous refpecter, de vous rendre la juftice qui vous étoit due ; je vous ai écrit à ce fujet une lettre que vous vous êtes obftinée à ne point recevoir. Ah ! je n'avois pas de peine à vous juftifier; mon cœur eût-il pu vous trouver coupa-

ble ? il eſt rempli plus que jamais... Arrétez, monſieur, interrompt Ermance, ſaiſie d'étonnement & de joie peut-être ; (elle revoyoit le ſeul homme digne de l'aimer & d'être aimé ;) arrêtez ; gardez-vous bien de prononcer un mot que ma ſituation ne me permet point d'entendre... Eh ! l'amour eſt-il fait pour la malheureuſe Ermance ? — Oui, le pur amour, cet amour que je reſſens, qui a ſoutenu ma vie, qui m'amène à vos pieds, qui m'y fera mourir, ſi vous ne voulez point m'écouter. — Hélas ! qu'auriez-vous à me dire ? — Déſeſpéré de votre refus de lire un écrit où j'avois pris plaiſir à vous parler de vous-même, où je dépeignois votre ame généreuſe, magnanime, où il ne m'étoit pas échappé le moindre mot qui pût vous allarmer, j'avois ſçu renfermer les tranſports d'une tendreſſe ſi vive & ſi conſtante ; accablé de votre dureté, j'allois ſucomber à ma douleur ; j'apprends que mon père atteint d'une maladie mortelle, demande à exhaler ſes derniers ſoupirs dans mon ſein : un amour tel que le mien, tel que vous l'inſpirez, reſpecte & chérit la nature. J'accours auprès de l'auteur de mes jours ; je lui ferme les yeux ; l'aveu éclatant de votre mari à ſon lit de mort, eſt parvenu juſqu'à moi ; je n'ai pas balancé un inſtant à voler à vos pieds... Lorménil, divine Ermance, eſt tou-

jours cet amant fidèle qui n'a jamais brûlé que pour vous ; mon eftime & ma vénération égalent ma violente ardeur... Rappellez-vous ces tems heureux... — Ah ! monfieur, écartons l'un & l'autre une image ... ces tems ne reviendront plus ... je n'éprouve aujourd'hui que le fentiment de la douleur, de la profonde douleur ; confervez-moi votre eftime ; je ne vous célerai pas qu'elle m'eft encore chère : que je l'emporte dans le tombeau !.. — Que dites-vous, cruelle ?.. — Il eft inutile de vous abufer ... le parti qui me refte à prendre eft décidé ; ne nous voyons plus, chevalier... — Vous auriez l'inhumanité de m'impofer cette loi ! ne plus nous voir ! quand je me flattois, quand j'efpérois... — Lorménil, plus d'amour ; plus d'efpoir ... retirez-vous ; n'apprêtons point de nouveaux aliments à la malignité de cette fociété fi facile à fe laiffer prévenir ; elle m'a affez maltraitée. — Quoi ! lorfqu'une efpérance légitime m'enflamme... Ces liens, ces liens fi cruels qui vous enlevèrent à ma tendreffe, ne font-ils pas rompus ? n'êtes-vous pas libre enfin ? & ... votre cœur a-t-il changé ? — Il n'eft plus à moi, ce cœur ... il eft au chagrin le plus fombre & le plus dévorant ; il eft rempli des horreurs d'une cruelle expérience. Non, l'avenir ne

présente plus à mes regards qu'une perspective de tristesse qui me suivra jusques dans le cercueil... Le monde m'est connu : ses amitiés inconstantes, ses caprices cruels, ses calomnies homicides, la dureté indomptable qui fait son caractère. Je vous ai aimé, chevalier, & peut-être ... on verseroit de nouveaux poisons sur une infortunée... il n'y a que la mort ou un sacrifice entier de moi-même qui puisse me défendre des atteintes de la méchanceté humaine ; je vous l'ai dit ; elle m'a poursuivie avec un acharnement... pouvoit-on croire que je me fusse oubliée à ce point? Hélas ! je sçais trop ce qui me reste à faire !

Lorménil est enfin obligé de se séparer d'Ermance; elle recherche la solitude, & se demande compte de ce tumulte de sentiments dont elle est agitée. Madame Daramant, quand elle s'interroge avec une sincérité sévère, ne peut se dissimuler que l'amour n'avoit point cessé de l'animer sous le joug rigoureux du devoir ; tel est l'empire des prémices de la sensibilité : c'est un feu qu'il est possible de cacher, mais qui ne s'éteint jamais. Quelle femme la plus vertueuse, si elle osoit en faire l'aveu, ne conviendroit pas, que, malgré sa sagesse, elle s'est surprise quelquefois ouvrant son cœur au souvenir du premier

objet qui l'a attendrie. Daramant ne vivoit plus ; la chaîne d'Ermance étoit brisée ; elle avoit repris sa liberté : mais fixant toujours ses regards sur la foule de maux dont elle avoit été accablée, elle se remplissoit de tout ce qui pouvoit combattre son penchant ; elle se répétoit son entretien avec Lorménil, toujours dans la crainte que la calomnie ne réveillât ses fureurs ; d'ailleurs l'effet des longues infortunes est de nous dégoûter du charme des passions ; une ame fatiguée par de cruelles épreuves, est bien près de devenir insensible.

Salancey pressoit Ermance de former un nouvel engagement : — J'ai vû Lorménil, ma fille, il brûle de vous offrir sa main ; par ce mariage, vous réparerez ma faute, & vous vous procurerez le bonheur... — Le bonheur, mon père ! oui ! vous auriez pu me rendre heureuse ... mais ... je ne me permettrai point des reproches qui vous offenseroient. Mon père, on ne guérit pas des blessures que j'ai reçues ; mes tristes regards ne doivent plus se tourner sur la société ; tout y est anéanti pour Ermance ; le songe est détruit. Le vieillard persiste dans ses sollicitations : sa fille ne lui donne point de réponse décisive. Combien elle est combattue quand Eugénie joint ses instances à celles de son père ! Eh quoi !

s'écrie Ermance, mon amie me livrera aussi des attaques ! Eugénie, est-ce que vous ne connaissez point mon cœur, tous les assauts qu'il a éprouvés ? c'est vous qui voulez me rappeller à la vie ! (un torrent de larmes lui échappe) Le chevalier ... sçaura son sort & le mien.

Il est aisé de voir que Lorménil avoit tout employé auprès d'une femme qu'il adoroit plus que jamais. Salancey & Eugénie étoient effectivement deux puissants ressorts qui devoient agir avec force sur l'ame d'Ermance.

Eugénie trouve un jour son amie plus mélancolique qu'elle ne l'avoit encore été, & en demande vainement la cause : on ne lui répond que par des larmes & des gémissements ; on retournoit sans cesse dans ses bras ; on l'assuroit d'un attachement éternel ; on la conjuroit de voir Lorménil, & de ne pas l'abandonner à sa douleur. Jamais Ermance n'avoit montré tant de désordre dans ses expressions & dans sa tristesse. Enfin elles se sont séparées. Madame Daramant couroit encore pour embrasser Eugénie, au moment qu'elle ne la voyoit plus.

Cette amie fidelle est allarmée : impatiente de sa

rendre chez monſieur de Salancey, elle lui expoſe l'état de ſa fille: elle ne l'avoit jamais trouvé plus tourmenté d'un noir chagrin; le père reſſent vivement ſes craintes; ils forment enſemble le projet de la déterminer abſolument à recevoir la main de Lorménil; l'un & l'autre regardoient cette union comme le ſeul moyen de retirer Ermance de cet affaiſſement de douleurs qui l'entraîneroit au tombeau; ils conçoivent, ainſi que le chevalier, les eſpérances les plus flatteuſes; ce dernier ſe livroit à tous les preſtiges d'un avenir enchanteur.

Salancey, un matin, paſſe à l'appartement de ſa fille, ne la trouve point, & demande où elle peut être: on ne peut ſatisfaire ſa curioſité; il reçoit, par une voie indirecte, ce billet, & lit: » Qu'on n'ait ſur » mon ſort aucune inquiétude: dans quelque tems, on » recevra de mes nouvelles. Les démarches qu'on » tenteroit ſeroient inutiles. » Salancey ne pourſuit pas la lecture: à ces mots écrits par Ermance, il ſe livre à tout l'excès du déſeſpoir; il ordonne qu'on faſſe venir promptement Eugénie & le chevalier; il ne ſçait enfin à quel parti s'arrêter; à meſure que nous approchons des bornes de la vie, nos enfants nous deviennent plus chers, plus néceſſaires: il ſemble que

nous dérobions à la mort notre éxiſtence, & que nous la dépoſions en d'autres individus qui ſont autant de parties de nous-même. Eugénie eſt conſternée : mais il n'eſt point d'expreſſion qui peigne la déſolation du chevalier. Dans le tems qu'il ne contemploit que l'autel paré pour cette union ſi attendue, au moment qu'il alloit épouſer la femme la plus chérie, qu'Ermance étoit dans ſes bras, de quel coup il étoit accablé ! cet événement imprévu avoit foudroyé trois perſonnes à la fois. On fait les plus promptes recherches ; l'argent, les ſoins ne ſont point épargnés dans ces perquiſitions : elles ne ſont ſuivies d'aucun ſuccès ; on ne peut acquérir la moindre lumière ; l'unique conſolation de ces infortunés étoit de ſe réunir, de gémir enſemble, de s'entretenir continuellement d'Ermance, de rappeller ſes vertus, ſes charmes, & d'eſpérer qu'elle leur ſeroit rendue. On a bien raiſon de dire que l'eſpoir eſt le dernier ſentiment qui meure dans le cœur humain.

Il s'étoit écoulé près de cinq années depuis qu'on n'avoit aucunes nouvelles d'Ermance : Eugénie reçoit une lettre ; elle a reconnu le caractère de madame Daramant ; toute ſon ame auſſitôt a volé ſur cet écrit ; voici ce qu'il contenoit :

» Enfin je puis donner de mes nouvelles à tout » ce qui m'attache encore ſur la terre, mon père, » mon amie, & ajouterai-je Lorménil; voilà les uni» ques objets qui me rappellent un monde dont je » dois repouſſer à jamais le ſouvenir. C'en eſt fait, » ma chère Eugénie! il falloit vaincre & briſer ce » cœur qui peut-être ſe ſoulève encore aujourd'hui; » il falloit m'arracher à moi-même; j'ai eu le cou» rage d'aſpirer à cette victoire: je l'ai remportée. Je » ne te cacherai point qu'elle me coûte quelquefois » des larmes: mais ces pleurs, je les verſe aux pieds » du maître ſeul qu'il m'étoit permis de choiſir. Il » prendra pitié de mes faibleſſes; il m'inſpirera la » fermeté néceſſaire pour achever un ſi grand ſacri» fice. Hélas! je te l'avoue, ma tendre amie: le che» valier n'étoit pas ſorti un inſtant, un ſeul inſtant de » mon cœur, & c'eſt ſans doute pour ce crime que » le ciel m'a punie ſi rigoureuſement. Combien nous » nous trompons tous les jours ſur la ſource de nos » malheurs! nous nous plaignons, nous accuſons la » Divinité, & ces malheurs ſont des châtiments mé» rités, qui tôt où tard ſuivent nos égarements trop » condamnables; ne recherchons pas une autre cauſe » des infortunes éclatantes dont nous ſommes frap» pés; ne me dis point que ce monde, inſtruit par

l'[illegible]

» l'aveu de mon époux, étoit forcé de m'accor-
» der cette justice qu'il m'avoit réfusée si long-
» tems. C'est en vain que la calomnie est con-
» fondue ! il reste des nuages ; jamais la répu-
» tation attaquée ne recouvre cette pureté qu'un
» cœur délicat doit être si jaloux de conserver. La
» société s'étoit accoutumée à me noircir ; elle ne
» m'auroit point pardonné un nouvel engagement. Et
» puis, Eugénie, est-ce à moi d'aimer ? un cœur em-
» poisonné d'amertume doit-il encore s'ouvrir au
» sentiment de l'amour ? Hélas ! laissons les heureux
» s'abandonner à cette impression trop douce ; il ne
» m'appartient plus que de m'enfoncer dans la plus
» sombre tristesse, de m'avancer vers le tombeau, d'ap-
» prendre à mourir ! J'ai donc cru que tout m'inspi-
» roit la loi de fuir ce que j'aimois le plus, mon père,
» Eugénie, Lorménil, Lorménil ! de ne plus vivre que
» pour le seul consolateur qui me restoit. C'est de ce
» moment que je m'éveille, que j'envisage la vérité ;
» tout expire autour de moi ; mes regards s'attachent
» au ciel : c'est de-là que doivent venir mes consola-
» tions, mon bonheur ... je parle du bonheur ! Assure
» mon père qu'il aura toujours ma tendresse la plus
» pure, que j'adresse à Dieu mes prières les plus fer-

» ventes, afin qu'il ſoutienne avec réſignation ma
» perte ... je lui ſuis enlevée pour jamais. Nom-
» merai-je le chevalier ? Eugénie, notre devoir,
» l'honneur, mon repos, tout nous ordonne de ne
» pas laiſſer échapper une penſée ... ce ſeroit un
» crime pour moi. Eh ! que lui ſerviroit d'entretenir
» une image qui ne ſeroit qu'une illuſion funeſte ?
» Si tu déſirois voir ta malheureuſe amie, viens,
» mon Eugénie, accours dans mes bras ; le ciel ne me
» défendra point cette douceur ! viens, nous pleu-
» rerons enſemble ; mais que mon père, que ſurtout
» Lorménil ne te ſuivent point dans ce ſéjour ;
» ſauve-moi de ſemblables combats, trop cruels à
» ſoutenir ; j'aurai aſſez de ceux de l'amitié pour
» exercer mon courage. Adieu, adieu ma chère
» Eugénie ; je t'attends. «

P. S. » Le chevalier ... Il eſt inutile, je ſuis dans
» le tombeau ; plus de paſſions ; plus d'eſpérance ;
» Dieu ſeul. « Au couvent de **. «

Eugénie vole chez Salancey, la lettre d'Ermance à la main : — Notre malheur eſt aſſûré : voici des nouvelles de votre fille : elle vit, mais ce n'eſt plus pour nous ; elle m'écrit de l'Abbaye de ** ; liſez, liſez : Ermance eſt enchaînée aux autels ; nous l'avons perdue pour toujours ! Salancey dévore des

yeux la lettre ; ſes regards s'y reportent pluſieurs fois : —— Eh ! pourquoi nous allarmer ? je ne vois rien qui nous annonce l'événement fâcheux dont vous nous menacez ; Ermance peut avoir conçu le projet de renoncer au monde : mais ... j'aime à le croire, il en eſt tems encore, nous l'arracherons à un ſi funeſte deſſein ; nous armerons contre elle la nature & l'amour ; ma fille ſeroit indifférente à mes pleurs ? quel appui reſteroit à ma vieilleſſe ? qui me fermeroit les yeux ? Lorménil lui étoit cher ; que je répare mes fautes ; que je mette Ermance dans ſes bras ; je goûterai quelque plaiſir avant que d'expirer ... courons à cet aſyle ... (le chevalier entroit) nous avons retrouvé ma fille ... chevalier, ſuivez-moi, ſuivez-moi... Eugénie, vous reverrez votre amie ; Lorménil, je vous rendrai votre épouſe.

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'on s'eſt occupé des préparatifs du départ ; le nom d'Ermance eſt le ſeul mot qui ſoit dans leurs bouches ; ils ne ſçavent à quels ſentimens céder : l'eſpérance, la joie, la crainte les agitent tour-à-tour ; Ermance reſpire ; ils vont la revoir ; hélas ! ne ſeroit-elle plus la maitreſſe de ſon ſort ? Salancey relit encore la lettre, en pèſe chaque expreſſion, & ne doute point qu'il ne ramène

Ermance; le chevalier avoit moins de sécurité : est-il dans la nature de l'amour d'être défiant, & d'espérer moins qu'il n'appréhende ?

Ils sont arrivés aux portes du couvent; Salancey a décidé qu'Eugénie les préviendroit auprès de sa fille, pour la préparer à leur visite ; Ermance s'est montrée aux regards de son amie qui pousse un cri, & recule d'effroi : — Le voile sur le front ! — Oui, ma chère Eugénie, le bandeau sacré sur mon front, & le premier des objets, Dieu, dans le fonds de mon cœur; je ne m'offre à ta vûe qu'appuyée des plus fortes armes contre toi, contre moi-même; j'ai intéressé à mon sort des personnes puissantes qui ont obtenu que ma démarche demeureroit cachée, surtout à ma famille; j'ai prononcé des vœux irrévocables ; je suis liée par une chaîne qu'il n'appartient qu'à la mort de rompre, & bien différente des nœuds ... ne rappellons point ce souvenir. Je suis toute entière à ce Dieu pour qui j'ai quitté mon père, mon amie, le chevalier ... daigne le consoler ... dis à Lorménil qu'il m'oublie ... pour moi, je dois l'oublier... Quoi ! c'est vous, interrompt Eugénie au milieu des sanglots ! c'est vous ! cruelle ! vous nous êtes enlevée sans retour ! vous n'avez demandé à me voir que

lorſqu'il m'étoit impoſſible de vous toucher par mes pleurs ! eh ! que deviendront votre père, le chevalier ! je ne vous parle point de moi ! — J'ai embraſſé le ſeul parti ... je n'en avois point d'autre à choiſir ; vous-même vous m'approuverez. A l'égard de mon père & de ... dois-je encore le nommer ? Eugénie, aſſurez-les...

Ermance n'a point la liberté de pourſuivre ; Salancey & Lorménil impatients de ſe montrer, entrent. Ma fille religieuſe ! Ermance ravie à ma tendreſſe ! ce ſont les ſeuls mots qui puiſſent échapper à l'un & à l'autre ; le premier étoit reſté immobile, & ſaiſi d'une eſpèce de terreur ; un anéantiſſement total avoit accablé celui-ci. De ſon côté, Ermance étoit tombée ſans connaiſſance. Elle a repris l'uſage des ſens : — Il n'eſt que trop vrai que des liens indiſſolubles m'enchaînent aux autels, que je n'éxiſte plus que pour Dieu ; & il n'y avoit qu'un Dieu qui pût me dédommager de tout ce que j'ai ſouffert ſur la terre. Après l'épreuve effrayante que j'ai ſubie, me convenoit-il de vivre davantage dans une ſociété qui avoit épuiſé ſur moi toute la fange de l'opprobre, tous les poiſons de la calomnie ? me convenoit-il de faire partager ma honte, le fardeau de mon infortune ? le ciel ſeul m'a connue ; il m'a

donné des forces pour ſoutenir mon malheur ; je lui devois ma reconnaiſſance, & il l'aura juſqu'à mon dernier ſoupir. (Salancey & Lorménil veulent prendre la parole) gardez-vous de chercher à m'attendrir ; aimez-moi aſſez pour ménager ma faibleſſe ! hélas ! qui peut répondre de ſa fermeté ? vous portez des atteintes trop dangereuſes à mon cœur ; eh ! pourquoi voudriez-vous troubler un repos ... qu'il ne m'eſt plus permis d'eſpérer ? j'exige donc de votre amitié, je dirai de votre compaſſion, que nous ne nous revoyons jamais, que vous m'oubliez ... mon père, qu'Eugénie ſoit votre fille, & vous, chevalier ... l'épouſe d'un Dieu n'a rien à vous dire !

Auſſitôt Ermance veut s'arracher du parloir : ma fille, s'écrie Salancey, en lui tendant les mains ! ma chère fille ! un mot, un ſeul mot ! (Ermance s'arrête, en pouſſant un profond gémiſſement) quoi ! ta chaîne ne pourroit ſe briſer ? tu es liée... — Pour jamais mon père. (Elle ſe tourne vers Lorménil qui ſuccomboit ſous l'excès de ſon déſeſpoir) Si je vous ſuis chère encore... qu'ai-je dit ? épargnez-moi un ſi cruel ſpectacle ; ſoyez certain qu'il m'en coûte peut-être plus qu'à vous ... c'en eſt fait, mon père, Lorménil ... je ne dois plus vivre que pour ce Dieu auquel je me ſuis ſacrifiée ! adieu, adieu

donc pour toujours ; je vous preſſois de m'oublier : ah ! le ciel s'offenſeroit-il des pleurs ... ce ſera moi à qui votre ſouvenir en fera répandre ... je ſens ... je ne peux réſiſter...

Ermance, par un puiſſant effort ſur elle-même, laiſſe tout-à-coup tomber ſon voile, & ſe ſauve en quelque ſorte d'un combat où ſes forces l'abandonnoient ; le cri même de la douleur l'a rappellée envain ; elle a diſparu aux regards de Salancey & du chevalier qui ſe retirent, en emportant la mort au fonds de leurs cœurs.

Depuis ce moment, Ermance ne fut acceſſible qu'à ſa ſeule amie ; cette dernière alloit tous les ans viſiter cette femme digne à la fois de pitié & d'admiration. Non, lui diſoit Ermance, je te le répéterai ſans ceſſe, il ne m'étoit plus poſſible de vivre dans ce monde qui s'étoit impoſé une eſpèce d'obligation de me mépriſer ; il a de la peine à ſe déſaiſir d'une erreur qui flatte ſa malignité ; jamais il ne m'auroit rendu toute l'eſtime que je croyois mériter. Quelle dot, Eugénie, j'aurois apportée à Lorménil ! je ne pouvois donc que chercher la plus profonde retraite ; je l'ai trouvée, & je m'y ſuis enſevelie pour toujours. Sans le ſecours même de la religion, l'expérience & la raiſon ſuffiroient pour nous engager à réunir tous nos

ſentiments dans celui ſeul de qui nous les avons reçus Ma chère amie, je l'éprouve, il n'y a point d'autre objet de tendreſſe que Dieu pour les ames vraiment ſenſibles.

Ermance, par ces entretiens, affermiſſoit ſa vertu & ſa piété ; cependant ſon courage ne la ſoutint pas contre la mort de Lorménil, qui n'avoit pu ſupporter ſa perte : elle lui donna des pleurs, & ne tarda point à le ſuivre au tombeau ; ſon père & ſon amie, tant qu'ils vécurent, lui conſervèrent leur tendreſſe & leurs regrets.

HENRIETTE ET CHARLOT,

ANECDOTE.

C. P. Marillier inv. 1777. L. Halbou Sculp.

HENRIETTE ET CHARLOT





HENRIETTE ET CHARLOT,

ANECDOTE.

LA même femme, qui devoit être la complice ou plutôt l'auteur d'une cataſtrophe auſſi barbare qu'inouie, avoit amené, en quelque ſorte, de ſon pays, à la cour de France, la volupté, & tous

Une cataſtrophe, &c. La S. Barthelemi nuit affreuſe, qui ſera un éternel reproche à la mémoire de Catherine de Medicis.

les genres d'amusement & de séduction que la galanterie industrieuse de ses climats peut imaginer. N'est-ce pas une singularité bien bizarre & bien révoltante, que l'ame qui s'enivre du filtre de la mollesse & de l'amour, se laisse dénaturer par l'ambition & la cruauté ! Un de nos écrivains, dont la simplicité fait le principal mérite, dit assez naïvement de Catherine de Médicis, *qu'elle menoit les plaisirs en lesse*; depuis son arrivée en ce séjour, Paris étoit devenu le centre de tous les divertissements. La mort de François I, loin d'apporter du changement à l'espèce de charme qui nous avoit surpris, lui donnoit peut-être plus de force & d'activité; Henri II enchérissoit sur le goût de son père pour les plaisirs & les fêtes. Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, maîtresse du roi, & la plus belle personne de son siècle, sembloit fournir à la reine les derniers traits, pour achever l'enchantement où elle avoit plongé la nation. Anet étoit une nouvelle Cythère, qu'une nouvelle Vénus avoit choisie pour le siège de son empire; par-tout se retrouvoient les hommages prodigués à Diane; les murs du château, les ameuble-

ments, les arbres mêmes ne présentoient que des croissants enlacés avec les chiffres de l'amoureux monarque ; on ne voyoit que les images de la duchesse multipliées ; on n'entendoit que ses éloges, & Catherine, en Italienne nourrie dans l'art profond de dissimuler, feignoit la première de reconnaître le pouvoir des attraits de sa rivale ; on n'a pas besoin d'ajouter que les courtisans étoient prosternés devant l'enchanteresse, & qu'ils s'attachoient à justifier la passion du maitre, en se livrant avec excès à tous les égarements que l'abus d'un penchant trop aimable entraîne à sa suite. Le Connétable de Montmorenci, Saint-André, d'Aumale, Jarnac, la Châteigneraie, Brissac, Monluc, Strossi lui-même venoient déposer leurs lauriers dans les champs délicieux d'Anet ; les mémoires du temps prétendent qu'un amant couronné ne suffisoit point à la coquetterie de la belle duchesse, & que d'autres conquêtes moins brillantes intéressèrent sa sensibilité.

Parmi ces heureux subalternes, on nomme le comte de Valencey ; on penchoit même à croire, & on disoit tout bas qu'Aglaé de Valencey étoit le fruit de cette intrigue mystérieuse, & que la com-

teſſe n'ayant point d'enfant, vaincue par les ſollicitations d'un époux qu'elle aimoit, avoit conſenti à la reconnaître pour ſa fille; ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que Diane lui témoignoit toutes les attentions de l'amour maternel; elle l'avoit placée auprès de madame Marguerite, fille du roi, ſi connue dans notre hiſtoire, ſous le nom de Marguerite de Valois. La ducheſſe s'étoit même occupée du mariage d'Aglaé avec un parent du duc de Clèves, que nous appellerons le prince d'Henneberg; l'épouſe étant encore dans un âge trop tendre, l'union n'avoit point été conſommée, & ce prince, peu de jours après ſes nôces, étoit allé en Allemagne, où des affaires relatives aux intérêts de ſa maiſon, le retenoient depuis plus de deux ans; cependant ſon retour paraiſſait prochain. Il eſt inutile d'obſerver que dans cet engagement on avoit ſuivi l'uſage, c'eſt-à-dire, qu'on s'étoit bien gardé de conſulter le goût d'Aglaé; la fortune & la grandeur, ces deux tyrans qui rendent l'homme ſi malheureux, avoient ſeules formé des liens diſproportionnés, & Valencey de même que Diane imaginoient que la jeune perſonne, graces à leurs ſoins, connaîtroit, un jour, le bon-

heur, puiſque tout flatteroit ſon orgueil & ſon ambition ; étrange aveuglement ! Le prince n'avoit pour lui, que les richeſſes & l'éclat de la naiſſance ; & la nature a-t-elle mis ces avantages au rang des titres de l'amour ?

Aglaé étoit à cet âge où l'on ne croit que ſes yeux & ſon cœur : l'un & l'autre avoient été peu intéreſſés en faveur d'un mari qui n'étoit point de ſon choix ; ſes regards même ne s'étoient arrêtés avec complaiſance ſur aucun objet, quoiqu'elle fût environnée d'une foule d'adorateurs faits pour être apperçus ; ſon cœur, à la vérité, étoit accablé d'une indifférence qui lui peſoit. Il faut donc que nous aimions pour ſentir le plaiſir de l'éxiſtence, heureux lorſqu'il nous eſt permis de nous livrer à ce doux beſoin de l'ame ! Le devoir, ce maître ſi impérieux auquel nous ſommes forcés pourtant d'obéir, aſſerviſſoit abſolument la jeune princeſſe d'Henneberg à un joug qu'elle auroit dû ſupporter avec plus de docilité ; elle avoit aſſez entrevû ſon époux, pour être bien aſſurée qu'il ne lui paraîtroit jamais aimable ; & elle étoit ſi belle ! la fable qui n'eſt que l'interprête de la nature, nous peint

l'Amour fait pour Psyché, & Vénus ne s'applaudissant d'être la déesse de la beauté, qu'en recevant les hommages d'Adonis; ce n'est point Borée, c'est Zéphire qu'on nous représente l'amant favorisé de Flore. Quel heureux mortel effectivement, sans tous ces dons heureux que l'opulence & le rang ne donnent point, pouvoit aspirer à toucher le cœur de la femme peut-être la plus séduisante ? Il n'y avoit que Diane de Poitiers, qui, dans ses beaux jours, lui eût disputé le prix.

Aglaé n'avoit pas quinze ans: c'étoit la rose même dans son matin; ses cheveux d'un blond cendré s'unissoient avec un teint d'une blancheur éblouissante; on ne pouvoit trop décider quelle étoit la couleur de ses yeux: on en ressentoit le charme jusqu'au fond du cœur; ils étoient animés, languissants, pleins de cette douceur délicieuse qui excite l'intérêt le plus tendre, le plus passionné; c'étoient deux intelligences célestes qui frappoient de l'enchantement quiconque attachoit ses regards sur la jeune princesse; les Graces sembloient s'être réunies pour former sa bouche: tous les charmes divers, la séduction même étoit placée sur cette

bouche raviſſante ; la moindre parole qui en ſortoit, pénétroit l'ame & l'enchaînoit à l'aimable Aglaé ; ſa taille ſouple & déliée avoit la fléxibilité d'une fleur dont la tige ſvelte cède avec molleſſe à l'haleine careſſante des vents ; elle avoit encore cette pudeur ingénue, attrait qui lui étoit reſté de l'enfance, & ſi fort au-deſſus de la beauté ; le ſentiment animoit ſes expreſſions les plus indifférentes ; ce n'eſt pas qu'elle n'eût un eſprit agréable & brillant, mais une douce langueur ſe mêloit à ſa vivacité, & la rendoit peut-être plus touchante & plus ſûre de plaire ; elle joignoit à tant d'appas, des vertus aimables, & ſur-tout cette affabilité, cette bonté qui prêtent à une femme charmante, une eſpèce de caractère ſupérieur à la nature humaine ; la princeſſe étoit du nombre de ces créatures privilégiées qu'on eſt tenté d'adorer, & qu'on ne ſauroit aimer, ſans que ce ſentiment ne ſoit porté juſqu'à l'idolâtrie : auſſi ne l'appelloit-on à la cour qu'*Aglaé la belle* ; cet objet enchanteur n'avoit pas encore reçu la dernière ame, ſi l'amour eſt l'ame véritable qui met le degré de perfection à celle que nous puiſons avec la vie : madame d'Henneberg n'ai-

moit point ; tous ces divertiſſements, toutes ces fêtes qu'elle embelliſſoit de ſa préſence, ne faiſoient que varier ſon ennui : mais le moment approchoit où elle devoit éprouver qu'elle ne poſſédoit pas ſeule le ſecret d'exciter la ſenſibilité.

Le comte Dorſemon paraît à la cour : la princeſſe l'a vû, & a été atteinte d'un trait ſubit d'où ſont nées des ſenſations toutes nouvelles pour ſon éxiſtence, le trouble, l'émotion, le penchant à la rêverie, le deſir de ſe trouver ſeule, le goût des promenades écartées, le beſoin de laiſſer s'écouler des larmes qui chargeoient ſon cœur, & ces pleurs étoient ſi chers ! on éprouvoit tant de douceur à les répandre ! Comment, en un inſtant, s'eſt opéré ce changement prodigieux ? il eſt l'effet d'un ſeul moment où s'eſt montré un inconnu qu'on ne reverra peut-être jamais, dont on ignore entièrement la deſtinée. Ce bouleverſement des ſens, cette mélancolie profonde qu'on cherche à nourrir, à conſerver avec ſoin dans ſon ame, cette triſteſſe ſi attendriſſante, feroit-ce ce qu'on appelle de l'amour ? Malheureuſe Aglaé, pouvez-vous encore vous le demander ? Sans-doute

voilà l'origine d'une paſſion qui vous coûtera bien des maux ! mais un charme impérieux vous emporte. Quelqu'un a comparé l'amour à une priſon effroyable dont les dehors préſentent la façade d'un palais de Fée, & des avenues ſemées de fleurs; eſt-il décidé qu'on s'obſtinera à ne voir que cet extérieur ſéduiſant, & n'écouterons-nous la raiſon, qu'au moment où ſes conſeils ſouvent nous deviennent inutiles, & ne ſervent qu'à nous rendre plus malheureux.

Le comte Dorſemon alloit s'égarer ſans retour. Il avoit jetté ſes regards ſur la princeſſe, avant même qu'elle l'eut apperçu, & le coup qui l'avoit frappé, étoit encore plus violent que celui dont Aglaé commençoit ſecrètement à ſe plaindre; jamais incendie ne fut plus rapide. L'infortuné jeune-homme s'en retourne précipitamment, conſumé d'un feu qui devoit le dévorer. Le connétable de Montmorenci l'avoit abordé, à l'inſtant où il couroit s'informer quelle pouvoit être l'enchantereſſe dont il étoit déjà épris, & par reſpect pour le connétable, il n'avoit oſé pourſuivre ſes queſtions; eſt-il rentré chez lui: il déploye tous les mouvements qui agitent & tourmentent un

envoyer leur fils unique à la cour : ils comptoient ſur ſon mérite perſonnel, bien plus encore que ſur ſa nobleſſe ; en-effet la nature bienfaiſante n'avoit refuſé à Dorſemon que l'opulence ; il réuniſſoit les agréments d'un eſprit cultivé, ceux de la figure, & les qualités plus eſſentielles d'une ame nourrie d'excellents principes. Sa douceur, qui répandoit un charme inexprimable ſur toute ſa perſonne, n'empêchoit point qu'il ne fût le plus brave des hommes ; le comte, en un mot, raſ-raſſembloit tout ce qui peut former l'amant & le héros. Ses parents lui avoient recommandé ſur-tout de ſe préſerver des pièges de l'amour, lorſqu'il ne le conduiroit point à un engagement capable de lui aſſurer un rang & de la fortune. Tu vois, mon cher enfant, lui avoit dit ſon père, en l'arroſant de ſes larmes, tout ce que nous faiſons pour toi ; tu dois ſentir la valeur du ſacrifice : ta mère & moi nous ſommes privés des ſecours les plus néceſſaires : mais il s'agit de ton éxiſtence : nous revivrons, nous ſerons heureux en toi ; mon fils, vas à la cour : n'aies d'autre objet que de te faire appercevoir du maître, & mérite par tes ſoins & tes attentions, qu'il te diſtingue de la

foule ; tâche de te concilier la bienveillance de ceux que tu verras en faveur, ſans cependant deſcendre juſqu'à cette ſoupleſſe de caractère qui tient de la baſſeſſe. Mon ami, tente tout pour t'avancer: mais n'oublie jamais que tu es gentilhomme, & que ton premier devoir eſt de conſacrer ta vie à l'état. Puiſſes-tu faire quelque belle action ſous les yeux du roi ! le chemin de la fortune pour notre fils, eſt une tranchée ou une brêche ; nous aurions encore à bénir le ciel, ſi tu venois à mourir au champ d'honneur. Embraſſe-nous, mon cher Dorſemon; je te le répète; point de ces égarements que la foibleſſe & la corruption s'efforcent envain de juſtifier; épouſe quelque riche héritière qui remette l'aiſance dans ta malheureuſe maiſon, & ſi tu le peux, après que tu te feras occupé de ton bonheur, ſouviens-toi que tu laiſſes ici des parents à qui tu ſeras toujours cher, & dont la vieilleſſe eſt empoiſonnée par les rigueurs & les humiliations de l'adverſité ; mon ami, il ne nous eſt reſté que l'honneur : il eſt vrai que c'eſt le ſeul bien qu'on doive être jaloux de conſerver ; l'honneur & la religion, voilà le vrai patrimoine de tout digne gentilhomme Français... ne nous attendriſ-

ſons point. Nous te donnons notre bénédiction : c'eſt tout ce qu'il nous eſt permis d'ajoûter à de faibles marques d'une tendreſſe que la tienne ſeule peut récompenſer.

C'eſt-là, marquis, diſoit le comte, en laiſſant échapper des pleurs, c'eſt-là le dernier entretien de ces chers auteurs de mes jours, que je ne ſaurois trop aimer; ces paroles ſi touchantes, elles ſont gravées dans mon ame, je les entends encore, & cependant un moment va peut-être me faire perdre tout de vûe !

Dorſemon, ſans doute, s'il eût pu profiter de ces ſages réflexions, auroit fui les occaſions de revoir la princeſſe; c'eſt dans la naiſſance d'un penchant condamnable, qu'on parvient à le dompter; ne touche-t-on ſa bleſſure que d'une main complaiſante : elle s'irrite, loin de ſe guérir.

Aglaé éprouvoit de ſon côté la même agitation que le comte : mais elle le cherchoit, elle l'aimoit ſans le vouloir; du-moins s'en impoſoit-elle juſqu'à ſe refuſer de lire dans ſon cœur; plus armée contre ſa faibleſſe, elle auroit ſurpris dans ſon ame, une pente déterminée à ſe r'approcher d'un objet trop intéreſſant pour n'être

n'être pas dangereux. Le ſoin qu'elle prenoit de recueillir des éclairciſſements ſur ſon ſort, n'étoit point un des moindres indices de l'ardeur ſecrète qu'elle reſſentoit ; mais, encore une fois, il arrive peu que le premier ſoupir ſoit étouffé, & rarement une paſſion naiſſante craint-elle de ſe livrer à ſes progrès.

Une des graces les plus ſéduiſantes d'Aglaé, étoit cette ingénuité, le partage d'une ame neuve que la diſſimulation & l'abus de la ſociété n'ont point encore altérée. Elle étoit dans le cercle, chez madame Marguerite. Dorſemon entre ; il eſt charmant, s'écrie madame d'Henneberg, emportée par un mouvement de naïveté déplacé ! Tout le monde auſſitôt rougit, & celle-ci ne rougit qu'après les autres, ſans trop ſavoir pourtant d'où naiſſoit cette rougeur ; elle ſe trouve embarraſſée ; la ducheſſe de Valentinois lui lance un coup d'œil, qui achèva de la déconcerter ; enſuite s'échappe un ſourire général dont ſa vanité eſt extrêmement piquée : car l'orgueil eſt peut-être notre premier ſentiment, & on ne lui fait point de légères bleſſures.

De retour chez elle, Aglaé s'interrogeoit ſur cette aventure ſi mortifiante pour ſon amour-pro-

pre : elle voit paraître ſon père, dont l'abord ſérieux la glace ; il ordonne aux domeſtiques de ſe retirer : — Je veux bien encore vous accorder ce ménagement ; je ne penſois pas que vous en euſſiez jamais beſoin ; comment ! chez la fille du roi, chez votre maîtreſſe, vous commettez de telles indécences ! — Ce mot, mon père, a lieu de m'affecter autant qu'il m'étonne ! — On ne peut donner un autre nom à l'exclamation ridicule qui vous eſt échappée : dire qu'un homme eſt charmant, & le dire tout haut ! — Mais, mon père, eſt-ce que vous ne penſez pas comme moi, que le comte Dorſemon eſt le plus aimable de nos courtiſans ? Si je diſois autrement, je parlerois contre la vérité. — Il eſt bien ſingulier, madame, que vous teniez de ſemblables propos à votre père, & qu'il ait la complaiſance de les entendre ! eſt-ce dans votre maiſon que vous avez puiſé cette prétendue ingénuité, qui bleſſe à la fois la bienſéance & le jugement ? la ducheſſe eſt indignée contre vous. De pareils aveux ! à la cour ! apprenez les uſages, vos devoirs, vos devoirs les plus abſolus ; il eſt défendu de révéler ſes goûts, ſes ſentiments ; c'eſt une liberté impardonnable que votre

ſèxe ſur-tout doit s'interdire. Souvenez-vous que dans la ſociété, la franchiſe eſt regardée comme un manque d'eſprit, & qu'on excuſeroit plutôt un vice qui auroit l'adreſſe de ſe cacher. Prenez-y garde : de telles éruptions déplacées manifeſtent une ame remplie de ſon objet, & j'imagine que vous n'oublierez jamais que vous êtes madame d'Henneberg ; la fille du comte de Valencey doit connaître ſes obligations : c'eſt d'être occupée uniquement de ſon époux, & ſi le malheur vouloit que vous fuſſiez dominée par quelque goût qui bleſſât l'honneur, ſachez que ces égarements ſcandaleux doivent s'enſevelir dans l'ombre du ſecret. J'aime à me flatter d'ailleurs que mes allarmes ſur votre compte n'auront pas de ſuite. Soyez donc déſormais plus circonſpecte ; allez vous jetter aux genoux de madame de Valentinois, qui veut bien s'intéreſſer à notre deſtinée, & ne manquez pas de l'aſſurer que vous ne retomberez plus dans des indiſcrétions ſi imprudentes, je puis dire, ſi coupables.

Aglaé s'obſtinoit, en quelque ſorte, à s'ignorer : elle n'imaginoit point s'être expoſée à de tels reproches, pour avoir exprimé un peu trop

naturellement ce qu'inspiroit la présence du comte. Diane eut, à ce sujet, avec elle, une longue conversation. Cette femme adroite qui avoit une connaissance si profonde du cœur humain, fit voir à madame d'Henneberg tous les écueils que lui offroit l'entrée dans le monde. Qui pouvoit mieux parler des passions ? elle lui présenta les dangers auxquels la moindre faiblesse livre son sèxe, l'espèce de punition éternelle qui en résulte, la perfidie sur-tout de ces séducteurs qui deviennent inconstants ou indiscrets, le sort enfin d'une misérable victime de la tendresse, que la méchanceté poursuit jusqu'au-delà même du tombea :. La princesse ne répondoit à madame de Valentinois, que par des larmes qu'elle s'efforçoit de retenir. Elle balbutia la promesse d'être moins véridique, & de combattre son cœur, s'il lui arrivoit de le laisser surprendre par quelque sentiment que désavoueroit la vertu, promesse inconsidérée qui touchoit au parjure ! Cependant Aglaé jouissoit encore de l'avantage de tenir sa défaite renfermée ; Dorsemon ignoroit son triomphe, & lui-même il ne s'étoit pas déclaré. Une femme qui n'a point révélé sa faiblesse, peut espérer encore de vaincre ; a-t-elle parlé : sa chûte est

décidée : elle y court, & il lui eſt impoſſible de revenir ſur ſes pas. Madame d'Henneberg alloit tomber dans le précipice.

On s'amuſoit ſouvent chez madame Marguerite, à un jeu ingénieux qu'avoit imaginé Marot, ce poëte facile qui nous a le premier fait connaître les graces de la verſification Françaiſe; Mellin de S. Gelais, ſon digne imitateur, préſidoit à ce divertiſſement, & l'animoit de ſes ſaillies; chacun des courtiſans qui ſe trouvoient dans le cercle, devoit abſolument faire en vers impromptus l'éloge de la dame que le haſard avoit placée près de lui; la fortune, ou plutôt l'amour favoriſa le

Mellin de S. Gelais, &c. Il avoit une gayeté fine & ſpirituelle, qui le portoit quelquefois à la raillerie, ce qui lui attira d'irréconciliables ennemis. Pour la pureté & l'élégance du badinage, il fut preſque l'égal de Clément Marot. On prétend que nous ſommes redevables au premier, du ſonnet, genre de poéſie, qui doit ſa naiſſance au bel eſprit Italien. Les auteurs des *Annales Poétiques*, obſervent avec raiſon qu'on ne ſauroit comprendre ce qui a pu donner lieu ſi long-temps à l'eſpèce de vogue où le ſonnet a été, même en France. Quoi-

comte au-delà de ses espérances : il mit Aglaé à ses côtés, précisément le jour où l'on se livroit à cet amusement ; Dorsemon a donc à louer tout ce qu'il aime ; S. Gelais, avec cet enjouement qui lui étoit propre, le félicite de sa bonne fortune. Comte, lui dit-il, c'est à l'Amour à chanter Psyché, & celle-ci n'a point à redouter les persécutions de Vénus ; la déesse rendroit elle-même hommage à la beauté de madame d'Henneberg. Les courtisans applaudirent à la galanterie du bel esprit, & les femmes marquèrent de l'humeur. Le comte se retire dans un coin de l'appartement : il ne tarda point à rapporter ces vers que S. Gelais lut à haute voix :

---

qu'il en soit, S. Gelais a laissé de jolies bagatelles qui lui assurent un nom parmi les versificateurs de notre premier âge ; peut-on lire, par exemple, quelque chose de plus ingénieux, que ce quatrain sur le pseautier de madame de Nemours ?

« Si Dieu mettoit les dons en vous & moi,
» Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,
» Pour votre part seriez femme d'un roi,
» Et par souhait, j'en serois le prophète.

PORTRAIT D'AGLAÉ LA BELLE.

Du beau Printemps elle eſt la prime fleur ;
De roſe elle a cette rougeur pourprine,
Qui charme tant, & ſa ſoéve odeur,
Son gent bouton ſur ſa bouche divine,
Deſſus ſon teint ſa brillante frèſcheur,
Craindrois auſſy qu'elle n'en euſt l'eſpine :
Pour ce tairai ce qu'elle inſpire au cœur
Si vivement, ce qui fort me chagrine :
Mais vaut bien mieux reſſentir quelque èsmoy,
Que d'affliger objeƈt plus cher que ſoy.
Azur des cieux reluyƈt en ſes prunelles,
Œil raviſſant, au mignard regarder,
D'où Cupido ſe plaît à nous darder
De ſon brandon ardentes eſtrincelles,
Que ſuivent toſt des navrûres mortelles,
Car d'aimer ſeul Dieu daigne nous garder !
C'eſt un grand mal ! un plus cuiſant encore
Eſt de n'avoir nul penſer de retour,
Du-moins laiſſons l'eſpérance à l'amour :
Elle adoulcit le feu qui nous dévore ;
Eſpoir flatteur eſt la vermeille aurore :
Qui, la nuiƈt, ſouffre, attend ayſe du jour.
Savant Zeuxis, que n'ai-je ton adreſſe !
Comme peindrois l'or de ſes blonds cheveux
Flottant au vent, qui léger les careſſe,

Où mille cœurs vont se perdre sans cesse,
Et s'enlacer d'indissolubles nœuds !
Et cette gorge ... ah ! c'est-là que repose
L'enchantement tapi sur lys & rose ;
C'est-là qu'Amour va toujours se cacher
Pour méditer ses ruses & malices ;
Tel qu'oyselet, il aime à s'y nicher ;
Et le croy bien : c'est un lieu de délices ;
Qui ne voudroit, deust-il mesme en mourir,
Cognoistre un peu ce sein faict à plaisir ?
Que vous dirai d'une taille légère,
Taille de nymphe, ou d'accorte bergère ?
Oh ! que la main brûle de l'enserrer !
La terre à peine on la voit effleurer,
Et sous ses pas ne ployeroit la fougère.
La biche au bois, & le faon sautelant,
N'ont, selon moi, jambe plus déliée :
Toute ame honnête & qui d'amour se sent,
A cette jambe incontinent liée,
Baise, rebaise, enflammée en ses vœux,
Ce pied mignon qui maints desirs faict naistre ;
Petits patins, que vous êtes heureux !
Si j'estois vous ! ... chut ; j'en dis trop peut-être.
N'oublions pas ce propos emmiellé,
Ce doulx parler, dont on est affollé ;

Petits patins, *&c.* C'est ainsi que s'appelloit la chaussure des femmes de ces temps.

Un ſimple mot, un ſoupir qu'elle jette,
D'enfant Amour eſt droit une ſagette.
Ai-je pourtraict cet objet tant divin ?
Nenni vraiment. Faudroit pour tel ouvrage
D'autres pinceaux, ainſi qu'une autre main :
C'eſt aux Dieux ſeuls à peindre leur image.

Madame d'Henneberg eut de la peine à cacher ſon émotion ; ſon cœur l'éclairoit aſſez pour ſoupçonner que l'Amour plutôt qu'Apollon avoit dicté l'eſpèce d'impromptu. Quelle joie ſecrète elle reſſentoit d'imaginer que Dorſemon pouvoit partager l'intérêt qu'il avoit excité ! Cependant elle n'oſoit trop ſe rendre compte des ſenſations confuſes qu'elle éprouvoit ; elle eût ſeulement deſiré d'être loin de l'appartement de madame Marguerite, & de s'interroger ſur l'effet que devoit produire en elle la galanterie du comte ; les plaiſanteries de S. Gelais la déconcertoient. Madame, lui dit-il, ce que c'eſt que d'être une divinité ! on opère des miracles : voilà un rival en poéſie que vous nous donnez ; ne rougiſſez point, ne rougiſſez point : la beauté eſt faite pour recevoir des hommages, & l'encens appartient aux dieux : ils ne doivent pas le rejetter. Malgré les compliments qu'il recevoit, Dorſemon

se reprochoit ses vers : il craignoit qu'ils n'eussent l'air d'une déclaration ; il n'étoit pourtant pas fâché qu'Aglaé pût croire que l'esprit y avoit moins de part que le cœur. On se retira, & S. Gelais ne fût pas le seul qui pensât que l'amour avoit conduit la main du peintre. Ces sortes de secrets n'échappent point, sur-tout à l'œil clairvoyant des femmes : de ce moment, elles tinrent des propos sur madame d'Henneberg, & Dorsemon, & l'on ne parloit plus à la cour que du *Portrait d'Aglaé la Belle.*

Les jardins d'Anet rappelloient ceux de l'enchanteresse Armide ; on auroit été embarrassé de décider qui y dominoit le plus de l'art ou de la nature ; tous deux sembloient s'être associés pour embellir ce séjour. Parmi les merveilles qu'il renfermoit, on admiroit sur-tout un bosquet que la duchesse de Valentinois appelloit sa *retraite* ; un canal couloit au milieu ; ses ondes étincelantes comme autant de diamants, formoient un agréable murmure, & alloient tomber dans un bassin de porphire, que soutenoient deux Génies sous la figure de jeunes enfants ; au fond du bosquet, s'arrondissoit un siège de gazon émaillé d'une

infinité de fleurs champêtres ; autour étoient des ſtatues de marbre, des meilleurs maîtres d'Italie, qui repréſentoient les aventures galantes de Vénus. La déeſſe elle-même s'y montroit dans tout l'éclat de ſes charmes, c'eſt-à-dire ne devant ſes avantages qu'à ſa beauté ſeule, dénuée d'ornements, & telle en un mot que la jugea Paris. Des cignes voluptueux déployoient leurs ailes argentées, en ſe jouant ſur ce canal bordé de jaſmins & de violettes, tandis que d'innocentes tourterelles roucouloient les ſoupirs de la tendreſſe ; de petits jets-d'eaux de ſenteur, d'eſpace en eſpace, entretenoient la fraîcheur de la verdure ; les arbres les plus odoriférants & les plus rares, compoſoient ce bocage délicieux ; on n'y pouvoit entrer ſans ſe laiſſer ſurprendre par une douce rêverie, qui bientôt portoit à l'attendriſſement. On y éprouvoit la langueur, le charme de l'Amour : on l'y reſpiroit par tous les ſens ; Anet étoit le ſiège de ſon empire : mais, ſans contredit, c'étoit dans ce boſquet que s'élevoit ſon trône ; c'étoit-là que la belle Diane de Poitiers alloit nourrir cette mélancolie qui la rendoit ſi intéreſſante & ſi chère à ſon amant.

Le hasard conduit en cet asyle madame d'Henneberg ; elle ne peut se défendre de l'ascendant qui paraît l'y attirer ; un mouvement involontaire l'y entraîne ; elle va tomber, comme malgré elle, sur le banc de gazon, & bientôt ses beaux yeux sont couverts de larmes, de cés larmes dont la sensibilité seule connaît la douceur. Qu'en ce moment elle étoit séduisante ! que ces pleurs relevent l'éclat de la beauté ! les poëtes ont imaginé la plus agréable de leurs fictions, quand ils nous ont peint l'Aurore ranimant la nature, & l'embellissant de ses larmes ; quel est en-effet l'empire d'une femme, lorsqu'elle nous frappe dans cette situation !

Aglaé se voyant seule, se croyant au bout du monde, s'abandonne au plaisir de soulager un cœur que tant de sentiments divers oppressoient ; c'est dans la solitude qu'on s'interroge, qu'on se parle, qu'on se répond ; il faut croire que ce sont les amants qui ont imaginé le monologue. J'aimerois donc, se dit la princesse, car il n'est plus possible de me tromper sur ce que je ressens ! oui, j'ai enfin connu l'amour ; & quel en est l'objet ! M'est-il permis de disposer de mon ame ? n'est-elle pas

toute entière asservie à un époux... à un tyran ? Il revient, & il faudra que dans ses bras... Malheureuse Aglaé ! quel tourment de s'immoler à un ravisseur qui n'a d'autres droits que ceux d'une autorité barbare, qu'on n'aime point, qu'on est sûre de ne point aimer ! quelle cruelle extrémité ! ah ! jamais, jamais je ne me résoudrai à un pareil sacrifice : plutôt cent fois la mort !

La princesse reprend les vers du comte, les relit, en est toujours plus émue : elle interrompt sa lecture : — je serois aimée ! eh ! dois-je souhaiter que Dorsemon ait mes sentiments ? à quoi me conduiroit son retour ? à augmenter les peines qui me déchirent ; ce seroit les multiplier, que de nourrir un amour dénué de tout espoir. Ah ! écartons cette idée.... non, le comte ne m'aime point, il ne m'aime point ; c'est l'esprit seul qui a tracé ce portrait ; contentons-nous d'être la seule malheureuse....

Elle avoit dans les mains ces vers, qu'elle devoit savoir sans doute, car la mémoire retient aisément ce qui intéresse le cœur : Dorsemon entre subitement dans le bosquet ; il échappe à madame d'Henneberg une espèce d'exclamation d'effroi ; elle

veut ſe lever : — Quelle peut être votre frayeur, madame ? de grace, reſtez, ne vous retirez point ; ſi ma préſence vous importune, vous eſt odieuſe, j'immole dès ce moment, tout le plaiſir que je goûterois à vous voir. La princeſſe n'avoit pas la force de répondre : un trouble inexprimable s'étoit emparé de tous ſes ſens ; elle veut cependant articuler quelques mots, & ſa voix expire. — Pourquoi cette agitation, madame ? vous aurois-je interrompue ? vous liſiez.... (un trait de jalouſie avoit frappé le comte ; le ſoupçon cruel a bientôt fait place aux tranſports de la joie : il s'apperçoit que c'étoit ſes vers qui fixoient les regards de madame d'Henneberg.) Ociel, madame, je ſuis aſſez heureux !.. quoi ! vous daignez relire encore... ce qui eſt bien au-deſſous de ce que vous inſpirez ! jamais, non jamais je n'ai plus deſiré de poſſéder tous les talents, pour exprimer le pouvoir de tant de charmes. (Aglaé fait un mouvement pour ſortir.) Vous aurez la bonté, madame, de m'écouter ; c'eſt peut-être l'unique occaſion que le haſard m'offrira, & j'oſerai en profiter... C'eſt à vos genoux que je veux parler & mourir. Il y a trop long-temps, madame, que mon cœur brûle d'éclater : le reſpect, la crainte,

m'impoſoient le ſilence : mais vous êtes ici ſans témoins, & je peux vous montrer tout l'excès d'un amour... que vous plaindrez madame... me refuſerez-vous la pitié ? apprenez que, depuis le premier inſtant où mes yeux rencontrèrent les vôtres, je reſſentis toute la flamme d'une paſſion qui ne finira qu'avec ma vie ; je connais l'étendue de mes malheurs : je ſais qu'un époux... je ne puis achever, cette idée me tue. Il n'importe, madame, je vous l'ai dit : je veux expirer de mon amour. Hélas ! quand j'ai avancé dans mes vers qu'on avoit beſoin d'eſpérance en aimant, je parlois contre l'aveu de ce cœur qui ne vous demande, qui n'implore que la liberté de vous aimer, de vous le dire, ſans que vous payez du moindre retour, des ſentiments... peuvent-ils vous offenſer ? oui, belle Aglaé, duſſiez-vous m'accabler de la plus horrible indifférence, je vous idolâtrerai comme l'objet de tous mes vœux... Comte, interrompt madame d'Henneberg, votre témérité me frappe d'une ſurpriſe, qui juſqu'à préſent ne m'a point permis de vous répondre ; oubliez-vous à qui vous oſez tenir ce langage ? la princeſſe d'Henneberg auroit-elle dû ſeulement entendre un mot... Eh ! madame, reprend vivement

Dorſemon, quel ſeroit donc mon crime? Je ſaiſis l'occaſion de porter à vos pieds un hommage que la vertu la plus ſévère ne ſauroit rejetter. Oui, je ſais, je ſais qu'un autre vous poſſède, que j'aurai le cœur percé de mille coups... Madame, ne ſuis-je pas aſſez puni?.. Si mon amour vous offenſe, eh bien, adorable Aglaé, je ne vous en parlerai plus, je ne vous en parlerai plus; mais promettre d'étouffer une tendreſſe ſi vive, ſi pure, de vaincre une paſſion ſi déſitéreſſée, qui fait tout mon bonheur: ne vous attendez point à ce ſacrifice, j'expirerai... La princeſſe croit entendre du bruit: — Quittez ces lieux... ſi l'on vous voyoit... — Quoi! madame, vous ne me direz rien... — Allez, comte... vous n'êtes pas le ſeul à plaindre...

Dorſemon ne peut obtenir d'autre réponſe. Madame d'Henneberg ſortoit du boſquet: le comte cède enfin, en accuſant ſa biſarre deſtinée, qui le forçoit de ſe ſéparer de la princeſſe; elle ne s'étoit point trompée: la ducheſſe de Valentinois accompagnée de quelques courtiſans, s'avançoit vers cet aſyle; Aglaé ſe hâte de la rejoindre.

Dorſemon rendu à lui-même, ſe retrace juſqu'aux moindres détails de ſon entrevûe avec madame d'Henneberg;

d'Henneberg ; il ne ſait s'il doit craindre ou eſpérer ; tantôt il imagine avoir ſaiſi des indices qui flattent ſon amour ; tantôt il eſt aſſuré de n'être jamais aimé. Du-moins, ſe diſoit-il, au milieu des peines que j'éprouve, j'ai une eſpéce de conſolation : madame d'Henneberg eſt inſtruite de mes ſentiments ; elle a lu dans mon cœur ; elle ſait que je l'adore, & rien ne me fera changer ; il m'échappe des plaintes ! l'amour, un amour comme le mien, ne ſe ſuffit-il pas à lui-même ? je ne ſerai point haï ; non, la princeſſe ne ſauroit pouſſer juſques-là l'ingratitude, la barbarie ! je l'aimerai avec tant de diſcrétion, tant de délicateſſe ! je n'entretiendrai que moi ſeul de ſes charmes ; je m'efforcerai de contenir l'excès d'une flamme... elle n'éclatera jamais, elle n'éclatera jamais ; ſi cette paſſion trop funeſte me conduit au tombeau, eh bien ! je mourrai ſatisfait ; madame d'Henneberg n'aura rien à reprocher à ma mémoire : peut-être lui donnera-t-elle quelques larmes ; ſa vertu s'offenſeroit-elle d'une faible marque de compaſſion que j'aurai bien méritée ? eh ! après l'amour, la pitié n'eſt-elle pas un ſen-

timent qui doive flatter ? j'en goûte d'avance la douceur. Hélas ! qui ſait aimer, a-t-il beſoin de l'eſpérance même du retour ?

Aglaé ne ſortoit point du trouble où la converſation du comte l'avoit plongée. C'eſt alors qu'elle ne ſe méprend plus ſur la nature des tranſports qui l'agitent : c'eſt l'amour le plus vif qu'elle reſſent : c'eſt l'amour le plus vif qu'elle a inſpiré ; il ne lui eſt plus poſſible d'en douter ; elle eſt donc aimée, adorée de l'homme le plus aimable : elle ne ſauroit ſe le diſſimuler ; mais, quand elle vient à jetter les yeux ſur ſa ſituation, elle voit qu'elle eſt liée par une chaîne éternelle, que ſon cœur comme ſa main ne lui appartiennent plus, elle enviſage toute la rigueur de ſon devoir, ſon honneur attaché à ce ſacrifice que tout lui impoſe ; elle en a même trop dit, en quittant Dorſemon... elle en a trop dit ? & ſon cœur étoit déchiré ; ſans la contrainte où elle gémiſſoit, n'eût-il pas éclaté ce cœur tout plein de ſon maître ? le comte n'y régnoit-il pas en ſouverain abſolu ? pouvoit-elle remporter ſur elle même une victoire plus décidée ? ah ! que ce prétendu triomphe lui

a coûté de larmes ! elle s'abandonne ſans réſerve à ſa ſenſibilité : — Mourons, mourons dans ces pleurs, avant que j'aie revu le prince ; de quel œil ſoutiendrai-je ſa préſence ? il m'étoit indifférent : il me ſera odieux, inſupportable... que dans ſes bras... je n'y ſerai jamais : il eſt ſi aiſé de terminer ſa vie ! mon père, la ducheſſe de Valentinois, le roi lui-même, toute la terre s'armeroit pour tyranniſer une infortunée... je leur réſiſterai ; je les combattrai ; l'autorité ne l'emportera point... Ah ! Dorſemon, Dorſemon, pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas unis ? ſi ſenſible, ſi tendre ! & me voir enchaînée à un époux... qui profitera du pouvoir que lui donnent les loix... mon ſort eſt décidé. Je ſuis la plus malheureuſe des femmes ! hélas ! du-moins n'en ſoyons pas la plus coupable !

On donnoit dans les jardins d'Anet, une fête brillante qui attiroit toute la cour. Dorſemon avoit épié l'occaſion : madame d'Henneberg alloit ſeule vers un ſallon de verdure, où devoient-être le roi & madame de Valentinois : le comte vole à la princeſſe, & lui préſentant la main : — Madame, j'entendrai mon arrêt ; je ne laiſſerai point échap-

per ce moment : il faut que vous ayez la bonté de me déclarer avec une franchise digne de vous & de moi, ce qu'il m'est permis d'attendre. Parlez, madame : mon hommage vous auroit-il déplu au point que vous m'interdiriez jusqu'au faible dédommagement d'un amour sans espérance ? mais que je puisse l'exprimer cette ardeur si vive, si pure, dans mes entretiens, dans mes regards, dans mon silence même, lorsque le respect & votre honneur n'en seront point blessés ! que je puisse vous dire, vous répéter, sans vous offenser, que je vous adore... Vous ne répondez point, madame ? j'ose cependant l'exiger cette réponse, ou... vous n'irez pas plus loin, je m'immole à vos yeux... La princesse effrayée, mettant aussi-tôt la main sur l'épée du comte : — Que voulez-vous ? que voulez-vous ? est-ce en ce moment ?.. — Je ne sollicite, je n'implore qu'un mot, madame... vos efforts seroient inutiles... Je vous donnerai même encore un témoignage de cette passion respectueuse qui m'animera jusqu'au dernier soupir ; ne craignez point d'être compromise : je vais, loin de vos regards, me percer le cœur... — Arrêtez, Dorsemon ; encore une fois que demandez-vous ? — Ou la mort,

ou la vie, & à l'inſtant... — Comte... vivez pour faire mon malheur & le vôtre...

Madame d'Henneberg n'a pas le temps d'achever: le connétable de Monmorenci ſortant tout-à-coup d'un boſquet, vient à ſa rencontre. On entre dans le ſallon; Diane de Poitiers reproche à la princeſſe de n'avoir point paru plutôt. La fête fut des plus galantes. Dorſemon qui n'ignoroit pas l'attachement de la ducheſſe de Valentinois pour Aglaé, crut flatter celle-ci par ces vers compoſés à la hâte, qu'il fit préſenter à Diane de Poitiers.

Quiconque veut que Diane ſauvage
Fut icy bas, dédaignant ſes attraits,
Comme chaſſeur, en guerrier équipage,
Portant la mort aux hoſtes des forêts;
Quiconque adjoute à cette auſtère image
Que la déeſſe eſtrange en ſa pudeur,
D'aucun ſervant n'eſcouta le langage,
Fors d'ung leſquel, quoyque ſimple paſteur;
Faiſoit, la nuict, agréer ſon hommage,
Et dans un antre, ou ſous l'eſpais feuillage,
Alloit, le jour, cacher ſa vive ardeur;
Quiconque a dit ces faits dont ne tiens compte;
Il n'a dit vrai, c'eſt bien menſonger conte:
Diane fut habitante des cieux;

Mieux que Vénus, eut doulceur en partage,
Brillants appas, fourire gracieux,
Propos légers, élégant badinage,
Atours de gouft, & des Graces l'ouvrage :
Son arc mortel étoit dans fes beaux yeux,
Et fous fes traits tomboient cœurs langoureux ;
Oncques bergers ne mift en fon fervage,
Mais bien captifs, premiers entre les dieux :
Jupiter feul fut fon amant heureux;
Sans fon éclat, il auroit eu la gloire
De mériter fes conftantes amours,
Et la voyons encore tous les jours
Dans l'art de plaire obtenir la victoire.

Le comte, & Aglaé furent peu occupés d'un divertiffement qui fixa l'attention de la cour ; tout eft étranger pour deux amants : ils éxiftent feuls

---

Jupiter, &c. Par allufion à Henri II, qu'on peut citer comme le modèle de la galanterie Françaife ; il aima Diane de Poitiers toute fa vie, & même au-delà du tombeau : il portoit encore fon deuil & fes livrées, lorfqu'il reçut le coup mortel à ce malheureux tournois de la porte Saint-Antoine. Il y a des amours que leur perfévérance femble ennoblir : ils empruntent de leur durée & de leur énergie, une efpèce de confidération, au point qu'on feroit tenté, non-feulement de leur pardonner, mais de les mettre au nombre des vertus ; l'attachement de Henri pour Diane, eft dans la claffe de ces erreurs pour lefquelles on a de l'indulgence, fi on leur refufe une forte d'eftime ; mais que ces exceptions font rares, & qu'il eft peu de paffions qui méritent ces ménagements !

dans l'univers, & ce n'eſt pas le ſéjour de la grandeur qui peut intéreſſer la vraie tendreſſe. Madame d'Henneberg retirée de ce tumulte qui lui étoit ſi déſagréable, reçoit une lettre : aux premiers mots qu'elle a lus, elle reconnaît aiſément de quelle part vient cet écrit ; le comte y développoit ainſi la violente ſituation de ſon ame :

« Vous m'avez ordonné de vivre, madame, » mais à quelle condition m'imposerez-vous cette » loi ? je n'imagine point que vous doutiez de » l'excès de mon amour : il vous eſt connu, & je » ne puis me refuſer au plaiſir de m'en applau- » dir. Vous, la ſouveraine de mon ame, l'avez- » vous bien pénétrée ? y avez-vous ſaiſi ces » ſentiments, ces tranſports que vous ſeule êtes » capable d'inſpirer ? Daignez-vous expliquer : » dites-moi du-moins que vous ne rejettez pas mon » hommage ; vous m'oppoſeriez un engagement, » un cruel engagement ? Eh ! craignez-vous que » je ne ſache pas m'immoler ? je vous le répète : » je veux vous adorer avec ce reſpect qu'on a » voué aux Dieux ; un ſoupir, un regard de vous, » c'eſt l'unique récompenſe que j'ambitionne : ce » ſera le prix de mes combats, de mon ſilence

» déchirant, de mes larmes; j'en abbreuverai mon
» cœur : hélas ! leur ſource me ſera chère : ce
» ſera vous qui les ferez couler, Puis-je me flat-
» ter, divine Aglaé, que j'obtiendrai une réponſe ?
» ſongez qu'un mot ſuffit à mon bonheur. Il n'y
» a que l'amour qui puiſſe payer la beauté, & il
» n'y a que moi qui puiſſe vous aimer autant que
» vous méritez de l'être. Non, perſonne au monde
» ne portera à vos genoux, un tribut plus digne
» de tant de vertus & de charmes : ſoyez-en aſſu-
» rée ; croyez que je mourrai plutôt que de vous
» expoſer à la plus légère indiſcrétion ; livrez-
» vous à mon cœur : il eſt fait pour que vous y
» épanchiez les ſecrets du vôtre ; héſiteriez-vous à
» m'accorder votre confiance ? »

Lui accorder ma confiance, s'écrie la princeſſe, en reportant les yeux ſur la lettre ! ah ! Dorſemon... cruel, n'êtes-vous pas le maître de mon cœur ? & ma faibleſſe peut-elle vous être cachée ? ſi vous m'étiez moins cher, aurois-je marqué pour vos jours cet intérêt qui ne m'a que trop trahie ? eſt-ce à vous à douter du ſentiment qui m'animoit ?

Incertaine, agitée par des mouvements divers, madame d'Henneberg ne ſavoit ſi elle ne ſuccom-

beroit pas, jusqu'à prendre la plume pour répondre au comte : elle sentoit cependant l'importance de cette démarche, & tout-à-coup elle s'arrêtoit, retenue par cette sagesse, le fruit d'une excellente éducation, par ce qu'elle devoit à son père, à sa famille, à elle-même. Qu'une femme qui n'a point commis encore d'imprudences, a de la peine à se laisser entraîner ! Malheureux séducteurs que nous sommes ! c'est nous qui égarons malgré lui, qui poussons dans le précipice, ce sèxe si digne de notre compassion & de notre estime ! Aglaé étoit aux bords de l'abyme : elle va y tomber ; c'en est fait, ce jour funeste va décider du reste de sa vie.

La princesse étoit dans un sallon ouvert sur son jardin, lorsque le comte s'offre à ses regards : — Pardon, madame, si je franchis les bornes de la décence : j'ai saisi un moment où vous étiez seule. Je viens chercher moi-même la réponse à une lettre.... que vous n'auriez pas dû m'envoyer, interrompt madame d'Henneberg ; avez-vous juré de me persécuter ?... hélas ! ne vous en ai-je pas dit assez ? — Vous daignerez donc, madame, permettre que je vous offre en secret tous mes vœux, comme à ma divinité suprême ?.. Que

vois-je? vous pleurez! vous pleurez, adorable princesse! — Comte, ces larmes ne vous instruisent-elles pas de tous mes secrets? ah! je n'en ai plus pour vous, je n'en ai plus pour vous! Eh bien! lisez donc au fond de mon ame, de cette ame si agitée, si battue par une passion qui nous rendra tous deux malheureux: sachez, que mes sentiments ont peut-être prévenu les vôtres, que nous courons au-devant de notre perte. Aussi-tôt Dorsemon se jettant à ses genoux: — Ah! madame! ah! divine Aglaé! que parlez-vous de malheur? je suis au comble de la félicité! Je serois aimé! je l'apprendrois de votre bouche! laissez-moi m'enivrer de tendresse & de joie. J'acheterois de toute ma vie ce délicieux moment; eh! qu'ai-je à craindre, si tout ce que j'idolâtre ne rejette point mes vœux?

Les deux amants entrent dans ces détails si intéressants qui accompagnent les premiers aveux d'une ardeur mutuelle; ils forment assurément le projet de concilier la vertu & l'amour; étrange erreur où se jettent d'abord les jeunes & aveugles victimes des passions! c'est bien pour elles que le précipice est couvert de fleurs; elles y sont plon-

gées avant que de l'avoir apperçu. Madame d'Henneberg en vient au point de se cacher que bientôt son mari sera de retour ; elle ne voit que des jours sereins, ou plutot ses yeux sont entièrement attachés sur le comte, qui n'est pas dans un moindre égarement ; il a oublié l'objet qui l'amenoit à la cour ; il n'envisage plus ses malheureux parents qui attendoient, pour ainsi dire, une nouvelle éxistence de sa réussite dans un pays où il ne se fait point de légères démarches ; il recevoit souvent de leurs lettres : mais ces caractères ne parloient plus à son ame ; tout ce qui n'étoit point la princesse, fixoit peu son attention. Il faut avouer que le début d'une passion fondée sur la délicatesse & l'enthousiasme du sentiment, excite une sorte d'yvresse qui ne permet guères de réfléchir, & peut-être l'innocence & la pureté dont se nourrissent & se fortifient les commencements d'un semblable amour, rendent-elles le délire plus dangéreux.

La princesse, dant cet âge encore qui admet les simples amusements, avoit une colombe qu'elle aimoit beaucoup : elle l'ornoit de rubans & de fleurs, & la portoit souvent avec elle dans les sociétés ; soit que cet oiseau lui eût été dérobé,

ou ſoit qu'il ſe fût envolé, il avoit diſparu; madame d'Henneberg étoit inconſolable de ſa perte; il étoit aſſez naturel qu'elle confiât ſa peine à Dorſemon; il n'eſt point de petites confidences entre les amants. Peu de jours après, le comte mit ſur ſa toilette ces vers qui feront juger à quel point il étoit rempli du deſir de plaire à la princeſſe. D'ailleurs cette petite production donnera aux lecteurs raſſaſiés de la *manière* de notre bel eſprit, quelqu'idée du ſtyle ingénu & naïf de ces tems. On aime à ſe repoſer ſur ces bagatelles ſans faſte & ſans prétention, comme un prince s'amuſe quelquefois du ſéjour du luxe & des grandeurs à fixer ſes regards ſur l'humble cabane de l'habitant ignoré des campagnes; la vérité de la nature cauſe toujours un nouveau plaiſir: c'eſt ce qui nous ramène inceſſamment à cet inimitable la Fontaine, préférablement aux autres génies qui ont illuſtré le ſiècle de Louis XIV.

LA COLOMBELLE.

Je deſplorois d'une eſtrange manière,
Voſtre meſchef: ce m'eſtoit peine amère;
Moult ſoulcieux, arraiſonnois en moi:
Hélas! madame eſt en un grant eſmoi!

Comme ſa roſe eſt muée & bleſmie !
Comme ſon lys a la blancheur flétrie !
Dieux d'Amathonte en ſont en déſarroi ;
Je baillerois certes rançon de roi,
Tout ce que j'ay, voire meſmes ma vie,
Pour alléger telle mélancolie,
Et ne ſurprend pareil tranſport, je croi :
Cil qui vous aime, il aime plus que ſoi ;
On eſt, on vit, on meurt en ſon amie.

Or, ainſy qu'ung duquel mal ſubit a
Par cas piteux troublé la fantaiſie,
Me lamentant, & ne repoſant mie,
Sus je m'en vais querrant de-çà, de-là :
Mes bons amis, Dieu vous doint chère lie!
Par adventure, au verger que voilà,
Auriez-vous veu colombelle jolie,
Au blanc plumage, à l'œil de vray rubis ;
Portant au col l'arc meſlangé d'Iris,
Gente en tout point, & de grace accomplie ?
Puis adjoutois : mignone tant chérie,
Avez-vous pu quitter hoſpice tel ?
Quand de voſtre aiſle à l'eſſor enhardie
Vous voleriez, bien haut, juſques au ciel,
Ne trouveriez, colombelle ma mie,
En ſuis certain, que le goût d'ambroſie,
Vaille celui de la miette de pain
Que vous donnoit madame de ſa main,

De cette main dont vous estiez polie,
Amignardée, atournée, embellie.
Qui n'envieroit un si playsant destin ?
Et sur sa bouche où gist l'attrait supresme,
Où de cerise allesche le carmin,
Suciez-vous pas le nectar des Dieux mesme?
Vous pigeonniez, roucouliez dans son sein.
Ah! c'est bien là l'Olympe véritable,
Ingrat oyseau! que si j'avois esté
A vostre lieu! sur ce sein délectable,
J'aurois pasmé d'excès de volupté.

Malgré mes soins, quêtes continuelles,
De la volage enfin nulles nouvelles
Ne recueillois : j'estois près d'expirer,
Rescru, non loin du verdoyant bocage,
Où mon amour osay vous déclarer;
Las! son aspect me faisoit soupirer;
Depuis ce jour, suis en vostre servage.
Je m'esteignois ainsy qu'un moribond,
Quand sur ma teste un nuage se fond,
Et me faict voir une dame luysante
De vif esclat, jeune, la plus charmante
Aprés madame; à ses pieds s'esbattoient
Enfants tout nuds, qui des aisles portoient;
Chapel de fleurs ornoit ses tresses blondes,
Qui sur un sein d'albastre esblouissant,
Comme à plaisir formoient gentilles ondes,

Où se jouoit Zéphyrus caressant.
Un char d'azur & tout resplendissant
Des rays divers d'or, & de perles fines,
De diamants, d'escarboucles divines,
Servoit de trosne à l'objet ravissant.
Tost je lui crie, emporté par mon ame :
Ne sauriez-vous m'instruire un peu, madame,
Où trouverois un fugitif oyseau,
De ses pareils sans doute le plus beau,
Une colombe à madame trop chère ?
Tant vainement faut-il que je m'enquerre;
Que j'interroge & vieil & jouvenceau !
Las ! si ne l'ay, dans la tombe on m'enserre.
Mon doulx ami, ne te laisse miner
Par si grand deuil, répond la beauté gente,
Me présentant une main obligeante:
Vas, Cupido pourra te ramener
Dès ce jourd'huy la colombe meschante;
Te le promets, foy de divinité...
— Comment ! seriez de la race immortelle ?
Le croy sans peine : avez tant de beauté !
Oui, repart-elle : ay pleine autorité
Sur tout; je suis Vénus, Vénus la belle.
Viste à ce nom m'agenouille humblement,
Moult absorbé dans l'esbayssement.
Elle poursuit : à titre de déesse,
De tes ennuis ay cognu le sujet :

Pour ce vers toy j'accours à ton souhait ;
Veux promptement abréger ta destresse,
Et t'avviver par un peu de liesse ;
Amour t'a mis aux lacqs d'un jeune objet
De la nature œuvre le plus parfait :
Dans Aglaé, je prise ma rivale,
Elle est ma sœur, en tout point mon égale ;
Sur mes autels, jà reçoit son pourtraict
Tous les honneurs qu'a le mien en-effet,
Et mon encens se brûle aussy pour elle ;
Aurois desir qu'elle eust ainsy sa part
De mes destins, que n'estant point mortelle,
A pleine coupe elle bust le nectar !
En attendant que recherche fidelle
Nous ait rendu l'ingrate colombelle,
Cours lui porter celle-cy de ma part.
Adonc Vénus détache de son char,
Une colombe aux aisles parfumées,
Qui d'un baiser, où sa bouche départ
Céleste odeur, sont encore embasmées.
L'œil ébloui de ces enchantements
Qui par degrés me frappoient davantage,
N'avois point veu que dix beaux pigeons blancs
Estoient du char le gentil attelage.
Cette colombe est telle, dit Cypris,
Qu'avec justice aux autres la préfère,
Et me sera toujours playsante & chère ;
souventes-fois

Souventes-fois la mignardoit mon fils,
Et la flattoit d'une main caressante.
Sur ses besoins toujours plus prévoyante,
La nourrissois de mil & grains choisis;
Elle buvoit dans ma coupe odorante,
Mesme liqueur qu'aux dieux Hébé présente;
Aux jours de fête à Cythère, à Paphos,
L'ornois de myrthe, & de bouquets nouveaux;
Sur mes genoux elle estoit d'ordinaire;
Mais ce n'est tout: tu cognoistras, j'espère,
Si mon présent doit avoir quelque prix:
Ouvre l'oreille à merveilleux récits.

Lors s'atrouppant pour écouter leur mère,
Enfants Amours ont leurs jeux retenus,
Jusques aux vents dont l'haleine légère
N'ose effleurer les cheveux de Vénus.

Elle reprend, exhalant autour d'elle
Ambre & parfums, doulce haleine d'icelle,
Jusqu'à mon cœur mollement parvenus:

Vers les confins d'une terre lointaine,
Où du Cydnus s'espand l'onde incertaine,
Est un pays sur tout autre estimé;
Alcimédor, & sa femme Euridice
Y séjournoient, couple à bon droit famé,
Fors pour un poinct: la sordide avarice
Vilainement infectoit ces deux cœurs,
Y distilloit tous ses venins rongeurs;

Riches estoient, on ne peut davantage,
En oultre avoient trésor d'un plus haut prix
Qu'or & qu'argent, un plus rare partage,
Fillette accorte, ornement du pays,
Si que chascun courant sur son passage;
Se demandoit: avez-vous vû Zaïs?
C'estoit d'Amour la véritable image.
La pauvre enfant approchoit de cet âge
Où feux secrets s'allumant dans le sein,
De la pudeur augmentent le carmin;
Elle ignoroit ce qu'estoit mariage,
Et seulement ressentoit dedans soi
Qu'elle eust voulu, pour engager sa foi,
Un jeune espoux, d'agréable visage.
Or ses parents n'éprouvoient point cela:
Ils n'aspiroient qu'à se donner un gendre
Lesquel eust bien d'un prince & par-delà,
Pour l'amasser, & non pour le despendre:
Il se présente un de ces riches-là,
Qui nullement ne duict à la pucelle,
Voire lui semble un monstre qui déjà
Saisit sa proye, & se repaît d'icelle;
Zaïs se jette aux genoux maternels,
Sa main refuse aux liens solemnels:
On ne l'escoute, & le père & la mère,
Loin d'alléger cette douleur amère,
La closent tost au faîte d'une tour
Où se glissoit à peine un ray de jour,

En luy disant : quand serez plus docile,
Vous sortirez de cet obscur asyle.
Dans ce meschef ; hélas ! si désastreux,
Zaïs n'a plus qu'à s'adresser aux dieux.
Amour, touché du grief qui m'oppresse,
Accours, dit-elle, & viens me secourir ;
Il n'est que toi que je puisse attendrir :
Le dieu des cœurs doit sentir ma destresse ;
O quel plaisir j'aurois à t'adorer,
Si je trouvois ung qui sçust m'inspirer !
Amour, Amour que mon ame est sensible !
Mais m'enchaîner... la chose est impossible !
Me faudra-t-il vainement t'appeller
Dans cette tour, languir, me désoler !
Jusqu'à l'espoir qui fuit ce giste horrible ?
Que si j'avois le pouvoir de voler !..
Elle parloit, & sa bouche vermeille,
Qui de la rose est le bouton naissant,
En empruntant une beauté pareille
S'alonge, & change en un bec rougissant ;
Son col d'albastre, amoindri sans dommage,
N'a rien perdu de sa gente rondeur ;
Tout son beau corps se couvre d'un plumage,
Qui de ses lys conserve la blancheur ;
Ses pieds mignons sont pattes devenues,
D'un fin duvet playsamment revestues,
Et ses deux bras qu'elle levoit aux cieux,
Sont raccourcis pour s'estendre en deux aisles,

Qui prennent ſus un eſſor gracieux :
Elle a franchi les barrières cruelles;
Elle eſt dans l'air. Zaïs, lui dit mon fils,
Va, cours te joindre à ces oyſeaux gentils,
Qui ſont comblés des faveurs de ma mère ;
Dans les boſquets de Gnide & de Cythère,
Va roucouler les amoureux ſoucis ;
Reçois mes feux dans tes ſens attendris ;
Sois de Vénus la colombe première.

Ainſy m'a faict Cythérée un tel don,
De mon ſçavoir-aimer juſte guerdon,
Car nul amant ne fut oncques fidèle,
N'eut loyauté, ſageſſe & paſſion,
Plus que celuy qui d'ardeur éternelle
Vous aime, & ſert avec dévotion ;
Pour tenir lieu de voſtre colombelle,
Que pleurez tant, peut-être ſans raiſon,
A vos genoux, j'oſe donc porter celle
D'une déeſſe, & vous l'offre en ſon nom ;
C'eſt bien petit pour *Aglaé la Belle*,
En conviendrai, mais pigeon de Cypris
N'eſt point tribut que l'on tienne à mépris.
Las! ſi j'avois la puiſſance ſupreſme !
Pour obtenir un regard de vos yeux,
Je donnerois, en jure par les dieux,
Colombes, char, & Vénus elle-meſme.



Si les beaux jours des amants sont radieux, il faut avouer qu'ils sont peu durables, & qu'ils ne tardent pas à se couvrir de nuages qui souvent les obscurcissent pour jamais. Dorsemon étoit dans toute l'yvresse de l'enchantement: il en est retiré par ce funeste billet.

« Nous sommes perdus. Voici le prince qui ar-
» rive; il faudra peut-être renoncer à nous voir,
» à nous aimer... à nous aimer! quel mot m'est
» échappé! & me seroit-il possible de m'asservir à
» ce point au devoir qui me tyrannise? ah! gar-
» dons notre tendresse; la seul idée d'être aimé
» de vous, charmeroit encore les peines les plus
» cruelles; si j'ai à souffrir, ce sera pour l'homme du
» monde qui m'est le plus cher. Qu'ai-je dit, mal-
» heureuse? j'oublie que je ne suis point à moi, que
» j'offense la vertu, le ciel, qu'un autre... comte,
» c'est à vous de me combattre, de vous armer
» contre la trop faible Aglaé, contre vous-même;
» aidez-moi, aidez-moi à remporter une victoire
» qui m'est si nécessaire pour ma tranquillité &
» pour mon honneur. Adieu, songez qu'Aglaé
» n'existe plus, & que c'est la princesse d'Henne-
» berg, qui vous envoye ses larmes, & peut-être
» son dernier soupir ».

Dorſemon ne ſauroit ajoûter foi à ce qu'il vient de lire. Il y a des moments où il voudroit ſe replonger dans un ſonge qui ne l'a que trop abuſé ; il eſt forcé de ſe rendre à un réveil cruel : la nouvelle du retour du prince eſt répandue de toutes parts ; c'en eſt fait : Aglaé va être ſoumiſe aux rigueurs des liens qui l'enchaînent. Quelle image, quelle ſupplice pour le plus paſſionné des amants ! le comte, s'il en avoit cru ſon amour, auroit volé vers le prince, & lui auroit demandé à ſe meſurer avec lui ; cette penſée le tourmente, mais la raiſon, l'honneur, le devoir même ne lui ordonnent-ils point de réprimer ces tranſports ſi injuſtes ? & puis le tableau de ſes parents dans l'infortune, attendant de lui ſeul un adouciſſement à leur adverſité, la conſervation même de leur éxiſtence, cet objet le frappe, le déchire, l'anéantit.

La princeſſe ne s'eſt montrée à ſon mari, que ſous les traits de la triſteſſe & de l'accablement ; Ses yeux ſont chargés de larmes, & quelle peut-être la cauſe de cette douleur qui ne ſauroit ſe déguiſer ? Cet accueil doit paraître étrange à un époux qui a pour lui ſes droits, ſi l'amour lui eſt contraire ; il interroge ſa femme ſur cette

réception peu prévue : chaque parole qu'il lui adresse, excite des soupirs, des sanglots. Le soir est enfin arrivé ; la princesse est attaquée d'une fièvre violente ; elle désireroit voir son père : le prince commande aussi-tôt qu'on aille chercher le comte de Valencey ; il accourt ; on l'a informé de l'état où se trouve sa fille ; il tremble pour sa vie. Comte, lui dit avec vivacité son gendre, je vous ai prié de vous rendre ici. Je ne sai pour quel sujet la princesse est agitée d'un trouble dont, je vous l'avouerai, j'ai lieu d'être étonné. Je n'imaginois pas que ma présence produisît une pareille révolution ; c'est à vous de pénétrer ce qui a pu la faire naître. Valencey, vous êtes père, mais songez que je suis époux ; votre probité, votre délicatesse me sont connues : soyez notre médiateur ; en un mot, dissipez des craintes... aurois-je le malheur de déplaire à votre fille ? Valencey arrêtant le prince : —Laissez-moi le soin de l'entretenir, & gardez-vous d'écouter des soupçons qui souvent sont aussi injustes qu'outrageants ; vous devez connaître la timidité d'un sèxe que sa pudeur embellit ; pardonnez aux allarmes d'une jeune personne qui se voit prête à passer dans vos bras. Je vous

réponds d'Aglaé, de ſon obéiſſance, de ſon attachement à ſes devoirs, de ſon retour : mais accordez-lui quelques moments ; qu'elle puiſſe ſe familiariſer avec ſa nouvelle ſituation.

Le prince cède aux deſirs de Valencey, qui ſur-le-champ ſe rend à l'appartement de madame d'Henneberg ; il la trouve entourée de ſes femmes, & dans une criſe à faire appréhender que ce ne fût le développement d'une maladie mortelle : elle ouvre les yeux, apperçoit ſon père, & retombe expirante, après avoir jetté une exclamation de douleur ; Valencey fait ſigne aux domeſtiques de ſe retirer : Aglaé cherche à les retenir. J'ai à vous parler, lui dit le comte, & cette converſation demande que nous ſoyons ſeuls. La princeſſe frémit. — Je viens de voir votre mari, d'entendre ſes plaintes au ſujet de ma fille, & d'être expoſé même à recevoir l'aveu de ſoupçons qui nous bleſſent tous trois. D'où vient cet accueil, cette maladie ſubite ? ignorez-vous quelles ſont vos obligations, que le prince eſt votre époux, & qu'il doit attendre... — Ma mort, mon père, ma mort : elle eſt certaine ; non, je ne puis plus ſoutenir le fardeau de la vie ! (elle va tomber aux pieds du

comte) mon père . . . je ſuis coupable, je ſuis malheureuſe ! — Coupable ! ma fille ! — Oui, je ne prétends point diſſimuler mon crime, & c'eſt à vos genoux que je vais vous le revéler ; c'eſt dans votre ſein que j'apporte mes dernières larmes : car je ne puis plus réſiſter à tant de coups qui me frappent à la fois. Mon père, j'aime, je meurs de mon amour, & ce n'eſt pas mon époux . . . — Arrête fille indigne de moi, & c'eſt à ton père que tu confies tes honteux égarements ! — Et à quels yeux expoſerois-je les déchirements de mon cœur ? . . c'eſt vous qui m'avez entraînée dans le précipice ; c'eſt vous qui m'avez chargée d'un joug qui m'eſt inſupportable ; vous m'avez conduite aux autels pour me lier à un mari... à un tyran que je ſuis aſſurée de haïr... de haïr ! je ſens combien ce mot eſt affreux ! mais mon père, ne deviez-vous pas prévoir les erreurs où ma ſenſibilité me plonge ? J'ai vu un mortel... que celui-là n'eſt-il mon époux ! voilà le mari à qui le ciel m'avoit deſtinée : — Et quel eſt le ſéducteur... il périra de ma main. — Ah ! ce n'eſt pas lui que vous devez immoler ; il m'aime dans le ſilence ; il ne m'en parlera jamais ; il mourra

plutôt que de me causer la moindre peine : mais.. mon amour avoit prévenu le sien... Dorsemon.. — Dorsemon ! madame de Valentinois, le roi lui-même sera informé de son audace, & il en recevra le prix : — Hélas ! son nom m'est échappé !.. mon père... dans la suite je ne vous l'aurois point caché... je vous le répète... ce n'est pas lui qu'il faut punir : c'est moi, c'est votre fille qui implore de vous la mort qu'elle a méritée, puisque c'est un crime d'avoir un cœur, & de rejetter dans son ame des nœuds... dont je brûle d'être affranchie. Non, je ne puis exister, pour être la femme du prince d'Henneberg... mon père, que j'expire dans votre sein ! ne me refusez pas cette consolation, & connaissez seul mes foiblesses, mes malheurs, une fin cruelle... que peut-être vous-même aurez à vous reprocher ! ô Dieu ! quel souvenir ! je vous étois si chère, je vous étois si soumise, si attachée ; il n'y avoit que l'amour qui pût faire mon bonheur. Que me font la fortune, le rang ! que m'importent les bontés de la duchesse ! que me seroient les bienfaits de tous les souverains du monde ?.. je ne suis point l'épouse du comte Dorsemon.

A ce mot, Aglaé fond en larmes. Je ne vois point tes pleurs, répond Valencey, je ne vois point tes pleurs ; tu feras foumife à ton père, au mari que je t'ai donné, à tes devoirs, ou une jufte punition... — Eh ! mon père, n'allons pas plus loin ; que ne m'arrachez-vous ici la vie, cette vie que je détefte, lorfque le comte... — N'achève pas malheureufe : garde-toi de prononcer ce nom ; je fors... pour préparer une vengeance... (Valencey quittoit fa fille, il revient fur fes pas) Aglaé, ma fille, veux-tu me faire mourir ? étoit-ce-là ce que tu promettois à notre vieilleffe ? fais-tu que tu cours à ton déshonneur, qu'il rejaillira fur ta famille, que je defcendrai dans le tombeau couvert de ton opprobre ?.. prends pitié de mes derniers jours ! C'eft alors que les pleurs de madame d'Henneberg redoublent ; elle fe lève, & va fe jetter dans les bras de Valencey ! — Mon père, mon père !.. eh ! que ne me percez-vous le cœur ! demandez cette exiftence que je vous dois ; je fuis prête à expirer cent fois pour vous, pour ma mère : mais vous promettre de m'affervir, d'aimer... eft-il en mon pouvoir ? je fais, & je ne m'abufe point, que je fuis la plus criminelle...

la plus à plaindre des femmes... du-moins, ma fille, interrompt Valencey en l'embraſſant & l'arroſant de ſes pleurs, efforce toi de repouſſer le trait qui te déchire ; tâche de te vaincre au point de te ſoumettre...

Le prince paraît : Valencey lui adreſſant la parole : prince, vous aurez lieu d'être content de la docilité de votre épouſe. Excuſez, je vous l'ai dit, un embarras, une timidité qui partent d'une cauſe eſtimable ; élevée dans le ſein maternel, imbue de l'eſprit d'une ſageſſe auſtère & même farouche, ma fille regarde avec une ſorte d'effroi ſon nouvel état. C'eſt à votre tendreſſe à triompher d'obſtacles aiſés à ſurmonter.... adieu, ma fille : je te remets dans les bras d'un mari qui t'aime. madame d'Henneberg pouſſe un cri, en ſe précipitant vers le comte qui ſe retiroit. Il n'a que le temps de lui dire à voix baſſe : ſonge que mon bonheur, que ma vie même dépend de ta ſoumiſſion.

L'époux ſeul avec ſa femme prend le langage de l'amant ; le trouble, la douleur, le déſeſpoir ſe ſont emparés d'Aglaé ; tous ſes membres ſont attaqués d'un frémiſſement inconcevable ; elle voudroit obéir à ſon père ; elle ſe rappelle ſes dernières

paroles ; l'image de Dorſemon vient ſe préſenter à ſon ame ſoulevée par les plus violents orages, & quand elle tourne les yeux ſur ſon mari, alors le déſordre de ſes ſens augmente ; elle ſuccombe ſous tant d'aſſauts divers ; ſes forces l'abandonnent. Le prince appelle ſes femmes qu'il laiſſe auprès d'elle, & il va ſe retirer dans ſon appartement.

Que doit-il penſer de cette révolution ſubite ? Il aimoit : bientôt des mouvements confus de jalouſie ſe ſont élevés ; il court, le matin, chez le comte de Valencey, & ſe hâte de l'inſtruire de la ſituation de madame d'Henneberg ; il revient aux ſoupçons qu'il a déjà laiſſé entrevoir ? le comte a employé toute ſon adreſſe pour les détruire, mais il n'en reſte point à cette démarche : il n'eſt que trop éclairé ſur la véritable cauſe d'une répugnance qu'aux yeux d'un époux, il a mis ſur le compte de la vertu ; il s'arrête donc à un projet dont l'exécution lui paraît l'unique moyen de ramener ſa fille.

Dorſemon ſe pénétroit de l'excès de ſon malheur : car les moindres traverſes qu'on éprouve en amour, ſont le comble de l'infortune, lorſqu'il reçoit un billet conçu en ces termes : « On » aime à croire que vous êtes un brave homme :

» demain, à cinq heures du matin, trouvez-vous
» près de la pièce d'eau ; ne manquez pas de
» venir armé ; il s'agit d'une affaire d'honneur ;
» songez que l'on vous attendra. » Le comte veut interroger le domestique qui lui a remis cet écrit, il s'apperçoit qu'on lui a ordonné le silence ; il croit ne devoir point étendre plus loin ses questions ; il se contente de dire : vour pouvez assurer votre maître, quelqu'il soit, que je serai exact au rendez-vous.

Cet homme retiré, Dorsemon se demande quel peut être l'auteur du billet : il ne se rappelle point d'avoir la moindre offense à se reprocher ; mais bientôt, selon ses conjectures, il a éclairci ce mystère : il ne doute pas que ce ne soit un rival qui brûle de se mesurer avec lui. Tout ce qui l'afflige, c'est qu'il craint de compromettre la réputation de madame d'Henneberg ; il aime avec tant de délicatesse ! son honneur & son amour se combattent ; malgré ces combats, on doit s'attendre que le premier l'emporte. Le comte prévient l'heure assignée : il est donc le premier au rendez-vous. Tandis qu'il se livroit à une infinité de réflexions différentes sur son aventure, il voit venir de loin

un homme enveloppé d'un manteau ; ce dernier approche enfin, rejettant l'habillement qui le cache, il se découvre : le comte de Valencey, s'écrie Dorsemon ! Lui-même, répond avec emportement Valencey, un homme d'honneur que vous outragez, à qui vous enlevez ce qu'il a de plus cher, & qui veut se venger... assuré du-moins de mourir. Eh ! que m'importeroit la vie !.. cruel ! c'est vous qui me privez d'une fille ! c'est un père qui expire de douleur, que vous couvrez d'opprobre ; allons, préparez-vous à me percer le sein. Aussitôt Valencey tire son épée. Dorsemon accablé de cette situation, tire aussi la sienne, mais la jettant avec impétuosité aux pieds du comte : — C'est ainsi que je réponds à votre appel. Qui ! moi ! je m'exposerois à tremper ma main dans le sang du père de madame d'Henneberg ! ah ! c'est à l'infortuné Dorsemon de cesser d'exister ; vous le voyez, je vous découvre mon estomac, plongez-y votre fer ; déchirez ce cœur, ce cœur qui brûle pour votre fille, mais qu'il soit plûtôt percé de mille coups avant que je fasse verser une larme, une seule larme à la princesse ; oui, je l'adore ; oui, elle m'a inspiré la passion la plus violente ; encore une fois, je plains, je respecte, j'aime en

vous l'auteur de ſes jours ; au nom de l'humanité, terminez ma funeſte deſtinée ; que j'expire ici de votre main !.. je ſuis bien plus malheureux que vous !

Il échappe à Dorſemon quelques marques d'attendriſſement : Valencey ému de même juſqu'aux larmes, laiſſe tomber ſon épée, en s'écriant : comte, me croyez-vous moins généreux & moins ſenſible ? ne parlons plus de vengeance, & de nous meſurer... Dorſemon, ſoyons amis. C'eſt un gentilhomme qui a vécu juſqu'à préſent ſans le moindre reproche, c'eſt un père qui vous ouvre ſon ame accablée de douleur ; je n'ai qu'une fille, elle faiſoit mon unique conſolation ; elle eût été ſoumiſe à ſes devoirs, & vous venez rompre tous les nœuds qui l'attachent à ſon époux, à ſon père, à ſa famille, à la ſociété ! vous allez la déshonorer... la déshonorer ! A cette parole, Valencey pouſſe un profond gémiſſement. Dorſemon ſe précipite à ſes genoux : — Ecoutez-moi... écoutez-moi... Jamais mon cœur ne fut plus déchiré ! n'augmentez pas mon déſeſpoir, il m'eſt affreux... non, je ne me releverai point... je ſuis aux pieds du père de tout ce que j'aime. Parlez, commandez ; qu'exigez-

vous

vous de moi ? — Que vous renonciez à une passion qui fera le malheur & la honte de l'un & de l'autre... que vous me rendiez ma fille, que vous soyez le premier à lui représenter son devoir, la nécessité de fléchir sous le joug qui lui est imposé. Ah ! interrompt Dorsemon, dites, dites que je meure mille fois ; eh ! comment vous promettre ce qui n'est pas en mon pouvoir ? comte, si le sacrifice de ma vie, si tout mon sang peut vous satisfaire, il coulera, en ce moment, sous vos yeux, jusqu'à la dernière goute : mais irois-je vous tromper ? sachez... que jamais on n'a aimé comme j'aime, que c'est une flamme, une flamme dévorante qui ne s'éteindra qu'avec moi ; je vous l'ai dit, il y a un moyen de nous concilier : enfoncez votre épée dans mon cœur : il s'offre à vos coups ; je goûterai une sorte de consolation : j'expirerai de la main du comte de Valencey. — Que je sois votre assassin !.. c'est vous, cruel Dorsemon, qui êtes mon meurtrier ! n'avoir aucun égard... J'entends du bruit... ô ciel ! c'est la duchesse !

En-effet madame de Valentinois s'avançoit du côté où étoient Valencey & Dorsemon ; agitée par quelques peines secrettes, car peut-on habiter

la cour, & connaître un bonheur non interrompu; Elle avoit quitté ſon appartement ; éloignée de la foule importune, elle venoit ſeule dans ces jardins, s'efforcer de reſpirer cette ſérénité que la nature ſemble éprouver & faire reſſentir à l'approche des premiers rayons du jour. Hélas ! qu'il eſt peu d'ames ſuſceptibles de recevoir ces touchantes impreſſions ! Diane s'adreſſe à Valencey : de ſi grand matin, comte ! & qui peut à cette heure vous amener en ces lieux, avec le comte Dorſemon ?.. vous me paraiſſez troublé !.. tous les deux, vous annoncez une émotion... quelque diſpute ... je veux ſavoir... Madame, interrompt Valencey, permettez que le ſilence... pardonnez... il eſt des ſecrets... d'ailleurs ce n'eſt pas le mien... Souffrez que nous nous retirions. Non, repart la ducheſſe, non, vous ne me quitterez pas, & ſi quelque ſujet de mécontentement s'eſt élevé entre vous, ne me privez point du plaiſir de vous raccommoder ; je puis avoir mérité votre confiance ; ſoyez ſûrs de ma diſcrétion ... Valencey, il n'appartient qu'au roi de donner des ordres, c'eſt une prière que je vous fais. Valencey continuoit à ſe taire, en regardant Dorſemon, qui

touché de ſon procédé généreux, s'écrie : madame, c'eſt à nous de vous prier & de vous obéir. Je vois trop que le comte craint de m'expoſer à votre reſſentiment. Si l'amour en-effet eſt un crime, je ſuis, madame, le plus coupable des hommes, & d'autant plus condamnable que je ne ſaurois ni me repentir, ni former de vœux pour recouvrer ma raiſon, mon repos; je l'ai perdu! Dorſemon expoſe à Diane tous les progrès, toute la force d'une paſſion qui l'aſſervit. Oui, madame, pourſuit-il, tel eſt l'empire d'un amour qu'il ne m'eſt pas poſſible de vaincre! Le comte ſe croit offenſé : il m'avoit fait un appel; tout autre eût éprouvé que j'étois digne de lui répondre : mais j'ai cru devoir immoler le courage au ſentiment, au devoir : j'ai jetté mon épée aux pieds du père de madame d'Henneberg; j'adore ſa fille; je ſuis criminel, c'eſt à lui de me percer le ſein; il eſt vrai que mon amour m'eſt plus cher que ma vie; & je ne ſaurois... Valencey veut interrompre : retirez-vous, comte, lui dit madame de Valentinois : je me charge de vos intérêts; je ſais toutes les raiſons qui combattent en votre faveur : je puis vous aſſurer que Dorſemon cédera; laiſſez-nous;

allez ; je vous rendrai compte de notre conversation.

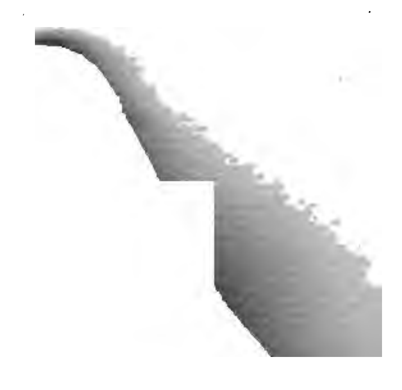
Valencey obéit, & la duchesse continuant son entretien : — Je ne prétends pas, Dorsemon, m'appuyer contre vous de l'autorité ; je n'aurois qu'à dire un mot au roi, & vous recevriez des ordres auxquels vous seriez forcé de vous soumettre ; mais c'est par vous-même que je veux repousser & détruire une passion dont l'un & l'autre vous seriez les victimes. Je n'ai pas besoin de vous montrer dans Aglaé la princesse d'Henneberg ; vous ne pouvez ignorer qu'elle n'est point maîtresse de ses sentiments, qu'elle est entièrement dépendante d'un époux que vous devez respecter ; fermeriez-vous les yeux sur des motifs si puissants ? ceux-ci vous contraindront à les ouvrir : je connais votre juste attachement pour vos parents : leur triste situation ne m'est pas cachée, & jugez-en par cette lettre que votre père vient de m'écrire. Elle donne au comte un écrit détaillé, où son père faisoit à Diane la peinture de ses malheurs, de l'extrémité où il est réduit ; il commençoit même, ainsi que son épouse, à ressentir les horreurs du besoin. Je vois avec plaisir, reprend Diane, à qui Dorsemon

rend la lettre, en laiſſant échapper des larmes, que vous avez une ame ſenſible & ouverte aux peines de votre famille ; eh bien! Dorſemon, vous êtes le maître de ſon ſort ; vous êtes dans la route des graces, c'eſt moi-même qui vous y conduirai ; j'employerai la faveur dont le roi m'honore à vous combler de biens ; il vous eſt aiſé de prévoir la condition que la nature, l'honneur même vous impoſent ; oubliez madame d'Henneberg : votre fortune eſt à ce prix. Vous refuſez-vous à ce que j'ai le droit d'exiger? un abandon total vous menace ; & vos parents... n'accuſez que vous de leur miſérable deſtinée. Faites vos réflexions, je vous laiſſe entre votre famille, & une paſſion auſſi inſenſée que blâmable. Je pourois vous parler du mécontentement d'un maître qui ſait punir, comme il ſait récompenſer ; adieu, je me flatte que je vous reverrai digne de ſes bontés.

Dorſemon eſt demeuré accablé de la foudre ; revenu de l'anéantiſſement où ce coup l'avoit plongé, il ſemble parcourir des yeux toute l'étendue de l'horrible carrière qui s'ouvre devant lui : — Renoncer à mon amour, à cet amour qui fait le charme de ma vie! je pourrois ſans peine me

délivrer du fardeau d'une éxiſtence importune : il eſt ſi facile de mourir ! & il eſt ſi cruel de vivre, lorſqu'il faut s'arracher à ce qu'on aime cent fois plus que ſoi-même ! Et à quel prix attache-t-on la néceſſité de traîner par-tout mon ſupplice ? Je ſerois le bourreau des miens ! c'eſt ma main qui leur creuſeroit la tombe, à ces chers parents... qui étoient mes amis... qui m'ont prodigué toutes les marques de la ſenſibilité la plus vive ! leurs larmes, hélas ! leurs larmes coulent encore au fond de mon cœur ! Je les entends me dire : mon fils, mon cher fils, tu pourrois faire notre bonheur, prolonger notre vie, & tu nous immoles ! tu nous ſacrifies !.. Aglaé, ſuprême maîtreſſe de mon cœur, je ne vous verrois plus ! je ne vous parlerois plus de mon amour ! ah ! Valencey, madame de Valentinois, le roi lui-même avec toute ſa puiſſance, le roi eſt-il capable de m'ôter un ſeul de ces ſentiments que je te renouvelle inceſſamment au fond de mon ame ?.. Il ne m'eſt donc pas permis d'exhaler une miſérable vie qui ne tient qu'à un ſoupir ? mon père ! mon père ! à quoi me réduiſez-vous ;

On annonce au comte un vieillard dont l'extérieur, dit-on, décèle l'infortune : qu'il entre, s'é-



crie Dorſemon, qu'il entre ! je ne dois plus chercher que l'aſpect des malheureux : hélas ! ils ſont les ſeuls dont l'ame ſoit ſenſible ; & qui a plus beſoin que moi de la compaſſion ? Il ſe précipite au-devant du vieillard : venez, qui que vous ſoyez, venez confondre vos larmes avec les miennes... ciel. c'eſt mon père !.. mon père que j'embraſſe !.. &... pourquoi m'a-t-on caché votre nom ?.. — Je ne voulois point me faire connaître à vos domeſtiques : ces dehors qui atteſtent mon indigence... — Ah ! mon père, penſez-vous que j'aie à rougir de vous ? c'eſt moi, c'eſt moi dont la préſence doit vous humilier ; je voudrois que tout l'univers ſût que je vous dois la vie ; penſez-vous que j'aie jamais deſiré d'avoir un autre père que vous ? je veux vous préſenter à la cour. — Vous paraiſſez m'aimer, mon fils ! & je ne recevois plus de vos lettres ? ou ſi vous m'écriviez, ce n'étoit plus avec l'effuſion de cette ame qui ſavoit tromper les ennuis de l'éloignement, ſe rapprocher de nous, adoucir nos chagrins ! Apprenez que j'ai laiſſé dans ſon lit votre mère plus malade encore de l'adverſité humiliante où nous ſommes tombés, que de ſes infirmités. Je me ſuis déterminé, malgré le poids des ans, à riſquer un

délivrer du fardeau d'une éxistence importune : il est si facile de mourir ! & il est si cruel de vivre, lorsqu'il faut s'arracher à ce qu'on aime cent fois plus que soi-même ! Et à quel prix attache-t-on la nécessité de traîner par-tout mon supplice ? Je serois le bourreau des miens ! c'est ma main qui leur creuseroit la tombe, à ces chers parents... qui étoient mes amis... qui m'ont prodigué toutes les marques de la sensibilité la plus vive ! leurs larmes, hélas ! leurs larmes coulent encore au fond de mon cœur ! Je les entends me dire : mon fils, mon cher fils, tu pourrois faire notre bonheur, prolonger notre vie, & tu nous immoles ! tu nous sacrifies !.. Aglaé, suprême maîtresse de mon cœur, je ne vous verrois plus ! je ne vous parlerois plus de mon amour ! ah ! Valencey, madame de Valentinois, le roi lui-même avec toute sa puissance, le roi est-il capable de m'ôter un seul de ces sentiments que je te renouvelle incessamment au fond de mon ame ?.. Il ne m'est donc pas permis d'exhaler une misérable vie qui ne tient qu'à un soupir ? mon père ! mou père ! à quoi me réduisez-vous ;

On annonce au comte un vieillard dont l'extérieur, dit-on, décèle l'infortune : qu'il entre, s'é-

crie Dorſemon, qu'il entre ! je ne dois plus chercher que l'aſpect des malheureux : hélas ! ils ſont les ſeuls dont l'ame ſoit ſenſible ; & qui a plus beſoin que moi de la compaſſion ? Il ſe précipite au-devant du vieillard : venez, qui que vous ſoyez, venez confondre vos larmes avec les miennes... ciel. c'eſt mon père !.. mon père que j'embraſſe !.. &..., pourquoi m'a-t-on caché votre nom ?.. — Je ne voulois point me faire connaître à vos domeſtiques : ces dehors qui atteſtent mon indigence... — Ah ! mon père, penſez-vous que j'aie à rougir de vous ? c'eſt moi, c'eſt moi dont la préſence doit vous humilier ; je voudrois que tout l'univers ſût que je vous dois la vie ; penſez-vous que j'aie jamais deſiré d'avoir un autre père que vous ? je veux vous préſenter à la cour. — Vous paraiſſez m'aimer, mon fils ! & je ne recevois plus de vos lettres ? ou ſi vous m'écriviez, ce n'étoit plus avec l'effuſion de cette ame qui ſavoit tromper les ennuis de l'éloignement, ſe rapprocher de nous, adoucir nos chagrins ! Apprenez que j'ai laiſſé dans ſon lit votre mère plus malade encore de l'adverſité humiliante où nous ſommes tombés, que de ſes infirmités. Je me ſuis déterminé, malgré le poids des ans, à riſquer un

voyage jusqu'en ces lieux. D'abord, j'héſitois à me montrer ici : j'ai craint que mon extétieur ne vous fît du tort dans un ſéjour où l'on eſt environné de l'éclat de la fortune. J'ai oſé écrire à madame de Valentinois ; je vous dirai plus, je me ſuis décidé à la voir ; j'en ai obtenu un entretien ſecret : Dorſemon, je ſuis donc éclairé ſur tout ce qui vous concerne, ſur vos malheurs ou plutôt ſur vos égarements, ſur vos égarements qui vont vous rendre coupable aux yeux de votre maître, à ceux de la France, à vos propres regards. Mon fils, je ne conſulterai point nos intérêts ; je ne vous dirai point que votre mère & moi, nous attendions de vous la fin de notre miſère, la vie que nous vous avons donnée : c'eſt de vous ſeul, mon cher enfant, que je veux vous parler : dans quel précipice vous courez vous engloutir ! vous attirer la colère de madame de Valentinois, celle de votre ſouverain, vous fermer pour jamais la carrière des honneurs, vous expoſer vous-même à reſſentir les horreurs de l'infortune, tandis que tout vous rioit & conſpiroit à vous rendre le plus heureux des courtiſans ! & pour quel ſujet démentir ainſi toutes nos eſpérances ? pour n'avoir pas ſuivi mes conſeils, les re-

préſentations de votre ami, pour vous être livré à un penchant qui eſt une faute, un crime, un crime dont je vous vois déja puni... vous pleurez! mon fils! eſt-ce le repentir qui vous arrache ces larmes? Je vous le répète: Dorſemon, laiſſez-nous mourir, laiſſez-nous mourir; mais, ne vous ſacrifiez pas avec nous; il n'eſt qu'un temps pour acquérir le bonheur... cruel enfant! eh! l'occaſion va t'échapper?.. tu ne me réponds point!.. j'entends des ſanglots... viens dans mon ſein répandre tes douleurs; épanche ton ame dans la mienne; vas, il n'eſt point d'ami comme un père. — Mon père, vous me le faites trop éprouver! eh bien! eh bien! puiſque vous ſavez tout, prenez pitié d'un fils infortuné qui expirera dans vos bras... mon père! n'auriez-vous jamais aimé? — Peux-tu me faire cette demande? c'eſt de moi que tu tiens ce cœur ſi ſenſible, ſi tendre; mais Dorſemon, quelle ardeur m'a animé? une flamme que ne rejettoit point la vertu; j'ai formé des vœux que l'aveu de nos deux familles, les loix, le Ciel ſembloient autoriſer; & quel eſt l'objet de ta paſſion? une femme qui n'eſt plus maîtreſſe de ſa deſtinée, dont la main eſt liée à celle d'un autre, comptable de toutes ſes penſées,

d'un soupir, d'un regard à son époux, à cet époux que tu outrages, à qui tu ravis un bien au-dessus de toutes les richesses... quel est ton espoir ? — Je vous l'ai dit, mon père, d'exhaler ma vie dans votre sein ; je m'efforcerai de la retenir jusqu'au moment où j'aurai consolé vos tristes jours, & que je vous aurai mis à l'abri des rigueurs de l'adversité ; oui, mon père, voilà tout ce qui va m'arrêter sur les bords du cercueil : j'y tombois sans votre arrivée. Qu'exigeriez-vous davantage ?

Tandis que Dorsemon expirant se débattoit, si l'on peut le dire, dans le sein paternel, sous les efforts d'une passion qui, tous les jours devenoit plus impérieuse, madame d'Henneberg n'éprouvoit pas moins d'agitation & de tourments. Le comte de Valencey étoit venu à bout de déguiser au prince la véritable cause de la situation accablante où se trouvoit son épouse ; on avoit su prétexter une maladie ; en-effet la malheureuse Aglaé succomboit sous l'excès du chagrin ; elle ne répondoit aux représentations, aux menaces, aux prières mêmes de son père, que par des torrents de larmes, & des évanouissements continuels ; il falloit cependant un terme à cet état de violence ; il

ne feroit pas possible d'en imposer trop long-temps au prince : c'est ce que redoutoit Valencey ; il implore la médiation de madame de Valentinois. Nous avons déjà observé qu'elle prenoit le plus vif intérêt au comte & à sa fille ; nous avons même exposé jusqu'aux motifs qu'on soupçonnoit pouvoir appuyer cette bienveillance si marquée. Quoiqu'il en soit, Diane se charge de ce nouveau soin : elle va rendre visite à la princesse ; restée seule avec elle, sa conversation change bientôt d'objet ; madame de Valentinois n'hésite pas à instruire madame d'Henneberg du sujet qui l'amène. Vous faites, lui dit-elle, expirer votre père de douleur ; la folle passion que vous vous obstinez à entretenir, vous coûtera mille chagrins, la perte de votre réputation ; jusqu'à présent le prince n'a point pénétré ce mystère ; il a des soupçons, mais bientôt la vérité éclatera. Pensez-vous quel sera votre sort, sous quel aspect vous verra la cour, la France, l'univers entier ? toutes ces considérations ne peuvent-elles vous toucher ? c'est dans le cœur de cet homme qui vous est si cher, que va s'enfoncer le poignard ; sa destinée est dans vos mains ; vous n'ignorez

point qu'il eſt ſans fortune, qu'il attend tout des bontés du roi ; ſi vous perſiſtez l'un & l'autre dans un égarement puniſſable, Dorſemon eſt le premier puni : rejetté de ſon maître, ſans nul eſpoir d'obtenir des graces, il ſera plongé dans l'obſcurité de la miſère, & peut-être le privera-t-on de ſa liberté. (La princeſſe à cette menace, pouſſe un cri d'effroi, & va ſe précipiter aux genoux de la ducheſſe, les embraſſe, les mouille de ſes larmes, ſans avoir la force de s'exprimer) Ces marques de douleur ſont inutiles ; connaiſſez-vous l'amour ? en un mot, ſavez-vous aimer ? en immolant ce penchant ſi affermi dans votre ame, en vous rendant à la raiſon, à vos devoirs, à cette même tendreſſe dont vous ſervez ſi mal les intérêts, enfin en vous ſéparant de Dorſemon, & vous ſoumettant à votre époux, vous faites le bonheur du comte... — Je ferois ſon bonheur ! — Oui, je vous réponds de la plus haute faveur que le roi à ma prière voudra bien lui accorder; il ſera comblé de biens, d'honneurs, élevé aux premiers emplois... je vous en ai dit aſſez : vous voyez l'alternative ; réfléchiſſez & méritez qu'on vous pârdonne... Aglaé, ſi vous ſaviez combien vous m'êtes chère,

combien vos larmes me pénètrent ... écrivez à Dorſemon, voyez-le ; obtenez de vous deux que vous ne repouſſiez pas le bonheur qui vous attend.

Madame d'Henneberg, quand Diane l'a quittée, ſe livre à tout le bouleverſement de ſon ame. Quelles images devant ſes yeux ! quels traits dans ſon cœur ! ſi elle peut commander à cet amour qui maîtriſe tous ſes ſens, ſe vaincre, faire un ſacrifice mille fois plus grand que celui de ſon éxiſtence, elle eſt la bienfaitrice de ſon amant, il lui doit ſa fortune, ſon élévation, ſon bonheur : car, peut-on être heureux, & ſur-tout à la cour, lorſque l'orgueil eſt humilié, qu'on rampe dans les derniers rangs, qu'on eſt expoſé au mépris, ſuite aſſurée de l'obſcurité & de l'indigence ? le comte ſera donc au faîte des grandeurs & de la félicité... de la félicité ! & peut-il y avoir du bonheur où l'amour n'eſt point ? je le ſens trop ! un regard du comte eſt préférable pour moi à tout cet éclat qui m'environne ! pourra-il renoncer à cette ardeur que moi-même je ne parviendrai point à vaincre ?.. non, jamais, jamais il ne me ſera poſſible d'étouffer ce feu qui me conſume... Mais que dis-je ? imaginons que je n'exiſte plus, que je ſuis dans le tom-

beau ; n'envifageons que Dorfemon ; rempliffons-nous de cet unique objet, & ne vivons que pour lui feul.

Auffi-tôt la princeffe fe détermine à lui envoyer ce billet :

« Comte, il s'agit de votre bonheur, qui eft fans » doute le mien ; renonçons à un amour dont vous » feriez la victime ; pour moi, je ne pourrai l'ar» racher de mon cœur, cet amour qui eft ma vie » même : mais du-moins je m'efforcerai de le » cacher, de repouffer dans mon fein les larmes » qu'il me fera répandre ; ma faibleffe, mes mal» heurs ne feront connus que de moi ; vous avez » une famille, un père refpectable, vous-même » à foutenir, à élever dans cet éclat que la for» tune vous devoit ; foyez heureux, Dorfemon, » & s'il eft poffible, oubliez-moi, ou ne vous en » reffouvenez que pour m'accorder quelque fenti» ment de reconnaiffance : vous en feroit-on un » crime ? Hélas !.. où allois-je m'égarer ? votre » deftinée dépend de ce facrifice ; il fuffit. Ne nous » voyons donc plus, dirai-je, ne nous aimons plus ; » fi vous la confervez cette tendreffe trop funefte, » eh ! dois-je le fouhaiter ? prenez bien garde

» qu'elle n'éclate.adieu, comte, je ne vous parle-
» rai point de moi : je vous l'ai déjà dit, l'infor-
» tunée Aglaé doit s'immoler pour jamais à la
» princeſſe d'Henneberg ».

Quel coup mortel pour Dorſemon ! il met cet écrit dans ſon ſein, & l'en retire inceſſamment pour le tremper de ſes larmes; il gardoit un morne ſilence, ou il ne lui échappoit que ces paroles entrecoupées de ſanglots : ah ! mon père, mon père, vous donné-je une preuve aſſez éclatante de ma tendreſſe ?

Madame d'Henneberg ſe traîne expirante chez madame de Valentinois : — Vous êtes obéie, madame, c'en eſt fait ! j'ai écrit au comte; j'ai prononcé l'arrêt de tous deux. Il vous reſte préſentement à remplir votre promeſſe : daignez vous occuper de ſa fortune. Diane ainſi que le comte de Valencey, comblent de careſſes madame d'Henneberg, qui ne s'exprime plus que par des pleurs; elle retourne chez elle s'abandonner à ſa douleur profonde. Hélas ! les malheureux ne doivent point chercher d'autres amis qu'eux-mêmes; ce n'eſt que dans leur propre cœur qu'ils peuvent trouver ce fonds inépuiſable de ſenſibilité & de compaſſion né

cessaire à leur soulagement. Eh ! qui est capable de ressentir nos peines avec la même vivacité que nous les ressentons ! qui peut s'approprier nos chagrins ? Infortunés, je le répète, c'est de vous seuls que vous devez attendre des consolations; apprenez à vous suffire, parce que tout ce qui vous entoure vous est étranger, ou si vous avez la force de sortir hors de vous, ne tournez plus vos yeux sur la terre, levez-les vers le Ciel : c'est-là qu'est votre unique ressource ; jettez-vous dans le sein de l'Être des êtres; Dieu seul, Dieu seul, voilà tout ce qui reste à l'homme qui souffre. Si ces deux victimes d'une passion aussi violente, eussent pu écouter un instant la voix de la religion, que de revers, d'amertumes, d'égarements, ils se seroient épargnés ! mais, l'un & l'autre étoient trop asservis à cet amour, qui devoit être pour eux une source de fautes & de malheurs. Faut-il que le plus doux des penchants nous conduise presque toujours à notre perte, & souvent au déshonneur & à la perversité ! Madame d'Henneberg & le comte, étoient sans doute déjà coupables ; la princesse trahissoit le plus saint des engagements; elle oublioit qu'elle avoit donné sa main, son cœur, qu'elle dépendoit

pendoit entièrement d'un époux; cependant Valencey, qui entretenoit toujours le prince dans l'erreur que sa femme étoit malade, commençoit à lui donner de flatteuses espérances : la princesse alloit être docile à son joug, & son mari touchoit à l'époque d'un bonheur inaltérable.

Dorsemon avoit déjà lieu de s'applaudir des bontés du maître; il jouissoit du commencement d'une fortune qui devoit être brillante & affermie : mais qu'est-ce que la fortune, la grandeur, que seroit le trône même, près d'un amour tel que celui dont le comte étoit dévoré ? il passoit les jours & les nuits à se retracer tout ce qu'il perdoit; on le trouvoit souvent entouré de lettres qu'il avoit écrites & déchirées; il fuyoit jusqu'à son père; il ne goûtoit d'autre douceur, que de s'enfermer dans son appartement, & alors de prononcer, en pleurant, le nom de la princesse; il avoit son portrait continuellement sous les yeux; il y attachoit ses baisers, ses larmes, son ame expirante.

Sa malheureuse amante n'étoit pas en proye à des épreuves moins cruelles; Valencey n'en pouvoit obtenir une parole; elle le regardoit avec attendrissement, accouroit dans son sein, y exhaloit une

abondance de ſanglots. Le jour eſt enfin arrivé où elle doit paſſer dans l'appartement de ſon mari. Son père la prévient ſur ſes obligations ; Aglaé, en pouſſant un cri, va ſe précipiter à ſes pieds, implore encore quelques délais ; le comte détourne la tête, & s'armant d'une ſévérité qu'il craint de démentir : — C'eſt trop abuſer de ma tendreſſe : non, plus de retardement ; je vous remets aujourd'hui dans les bras d'un époux ; ſongez qu'il eſt votre maître, que ſes droits ſur vous ſont plus forts, plus abſolus encore que les miens. Valencey laiſſe ſa fille dans une déſolation inconcevable, & court aſſurer le prince que, ce ſoir même, il trouvera une épouſe déterminée à ſuivre ſes moindres volontés.

De quel étonnement eſt frappé Valencey ! il ſe mettoit au lit : on lui annonce le prince d'Henneberg : — A cette heure, prince ! & quel ſujet peut vous amener ? je vous vois troublé ! . . ma fille . . . — Ah ! Valencey, elle me cauſe un chagrin inexprimable... le croiriez-vous ?... votre fille a diſparu. . . — Comment ! — Je ſuis entré dans l'appartement de la princeſſe : je ne l'ai point trouvée ; j'ai interrogé les domeſtiques ; je

n'ai retiré aucun éclairciſſement ; oui, elle a diſparu avec une de ſes femmes qui poſſédoit ſa confiance, & qu'on nomme Roſalie. Le comte reprend ſes habits à la hâte, court s'informer de toutes parts, ne recueille aucune lumière ſatisfaiſante, & ſe rend enfin, au milieu de la nuit, chez Dorſemon qu'une ſemblable viſite a lieu de ſurprendre. Il eſt inutile, lui dit Valencey enflammé de fureur, d'avoir recours à la feinte : vous devez ſavoir ce qui me conduit en ces lieux... ma fille... elle ne l'eſt plus ; elle a trahi ſes devoirs, ſon mari, ſon père, ſa famille ; elle a violé toutes les loix de l'honnêteté ; elle a quitté ſa maiſon, & j'accours vous la redemander, ou la vengeance la plus éclatante... — Ciel !.. que m'apprenez-vous ? madame d'Henneberg... & quelle eſt ſa deſtinée ?.. A l'égard de vos menaces, comte, vous êtes bien perſuadé qu'il n'y a que vous dans le monde qui puiſſiez me parler ainſi. Je me flatte que vous rendrez juſtice à mon courage, & j'imagine que vous ne me ſoupçonnerez point de manquer à l'honneur : je puis donc vous engager ma parole, & vous aſſurer que j'ignore abſolument où peut être la princeſſe. Si vous me faiſiez l'affront d'héſiter, un inſtant,

à me croire, ce que je ne dois pas craindre de vous, je consens qu'une personne de votre choix s'attache à mes côtés ; mais, encore une fois, le comte de Valencey s'en rapportera, sans balancer, à ce que lui dit le comte Dorsemon... qu'il me permette de laisser éclater ma douleur, mes regrets.... le Ciel ne m'avoit point assez persécuté !

Valencey cédoit aux divers orages qui boulèversoient son ame ; il se répandoit en reproches ; il rejettoit sur le comte ce malheur imprévu qui alloit entraîner sa perte, celle de sa maison ; il versoit des larmes ; il ne sauroit penser cependant que Dorsemon lui en ait imposé : un gentilhomme peut s'abandonner aux erreurs, au crime même ; mais le mensonge n'appartient qu'à la bassesse. Je vais donc, s'écrie-t-il, porter ailleurs mes recherches ! hélas ! faut-il que vous soyez venu en ce séjour ? sans vous, sans vous ma fille seroit digne de moi ! elle m'est enlevée... c'est vous, cruel, qui me percez le sein !

Ce père infortuné se retire, en proye au plus violent désespoir ; Dorsemon reste plongé dans un accablement où il n'étoit point encore tombé ; quelle affreuse nouvelle pour un amant ! Où la princesse

aura-t-elle enſeveli ſes charmes & ſes chagrins? Pouvoit-elle donner à Dorſemon une preuve plus convaincante de cette ardeur qui les égare l'un & l'autre? cette certitude d'être aimé ſembloit pourtant adoucir la ſituation déchirante du comte.

La fuite de madame d'Henneberg n'étoit plus un myſtère : on en parloit hautement; on ne tenoit point à la cour d'autre converſation; chacun à ſon gré compoſoit ſa fable. Les ſoupçons quelquefois ſe fixoient ſur le comte; mais le moyen de concilier des circonſtances oppoſées : Dorſemon n'avoit point quitté Anet : pouvoit-il être regardé comme l'auteur d'un enlèvement? Le prince ne ſavoit à quelle cauſe attribuer une aventure ſi mortifiante, à la fois, & pour ſon amour & pour ſon honneur. Madame de Valentinois vouloit accabler le comte du poids de ſon indignation : Valencey a la générosité de prendre ſa défenſe auprès de la ducheſſe & du roi; il va même juſqu'à le plaindre, en ſe rejettant ſur l'excès d'une paſſion qui rarement connaît des bornes, & dont peu d'ames ont la force de ſe garantir. Il y a des moments où Valencey s'accuſe encore plus que Dorſemon, d'avoir été l'odieux artiſan de ſon malheur; il oſe même

faire des reproches à Diane : elle avoit été le principal instrument de cette union formée sous les plus sinistres auspices ; la duchesse partageoit la douleur de ce père si digne de compassion : il aimoit tendrement sa fille ; il auroit desiré lui assurer un bonheur indépendant des caprices du sort, & d'après les sollicitations de madame de Valentinois, il s'étoit empressé de lier Aglaé par un engagement, contre lequel l'amour, dès le premier moment, n'avoit cessé de réclamer.

Valencey rentroit chez lui, fatigué d'avoir tenté de recherches infructueuses : il trouve sur sa table une lettre : il reconnaît l'écriture, & s'écrie avec un transport de joie : c'est de ma fille ! c'est de ma fille ! il brûle d'ouvrir la lettre, & lit :

« Me sera-t-il permis de prononcer encore le » nom de père, cette expression qui a été mon » premier sentiment, mon premier accent ? Je » dois vous paraître la plus criminelle des femmes : » mais, si vous daignez m'écouter, je me flatte que » vous me pardonnerez le desir de me justifier. » Vous m'avez donné la vie, & peut-être ce cœur » si sensible, si tendre, la source de toutes mes » peines, & j'en conviens, de mes fautes impar-

» donnables : vous deviez donc être persuadé qu'il » falloit que j'aimasse mon mari. Vous avez con- » sulté mes intérêts, il est vrai, ceux de la fortu- » ne, de l'ambition, de la vanité : mais, mon père, » pouviez-vous écarter l'amour ? ne sentiez-vous » pas qu'il étoit nécessaire à mon bonheur ? avec » Dorsemon, j'eusse été l'épouse la plus heureuse, » la plus vertueuse, digne enfin de votre tendresse, » & de l'estime générale, j'aurois goûté la fé- » licité suprême ; Princesse d'Henneberg, je me » suis trouvée un exemple d'infortunes & de souf- » frances ; j'avois toujours à me combattre, à me » persécuter, & je n'ai pu me vaincre ; la pré- » sence du comte Dorsemon m'a fait éprouver » l'horreur de mon supplice, la douleur d'être » soumise à un homme qu'il m'étoit impossible » d'aimer, & que j'étois bien assurée de n'aimer » jamais. Je vous le dis : j'ai tenté tous les moyens » de me subjuguer ; l'idée seule de ne point vous » déplaire, & de mériter même la continuation » des sentiments paternels, m'engageoit à lutter » contre tant d'obstacles : ils ont été invincibles ; » l'instant où je devois être la victime d'un hy- » men insupportable, m'a fait envisager toute la

» profondeur de l'abyme où je courois m'englou-
» tir. J'ai contemplé pour la première fois, mon
» effrayante destinée. Je ne vous parlerai point de
» mes efforts pour me soumettre à ce sort cruel :
» mon cœur, mon cœur s'est révolté ; il m'a été im-
» possible de le dompter. Je me suis donc déterminée
» à une démarche que je ne prétends point excuser
» à vos yeux & aux miens ; je sais que je suis flétrie
» d'une opprobre éternel, que j'ai commis un crime :
» j'en suis déjà assez punie ; je me suis arrachée de
» votre sein ; je fais couler vos larmes ; vous par-
» tagez une ignominie qui n'est réservée qu'à moi
» seule ; enfin, mon père, je devois faire votre
» consolation, votre joie ; j'étois destinée à vous
» soutenir aux marches du tombeau, & je vous y
» précipite ! à quel degré mes revers sont mon-
» tés ! c'est malgré moi, que je trahis l'honnêteté,
» le devoir, la nature, que je suis femme infi-
» delle, fille ingrate ; c'est malgré moi, que je
» tombe dans l'excès de l'égarement & du mal-
» heur. Ah ! mon père, que le comte Dorse-
» mon n'a-t-il été mon époux ! je vous conjure
» de lui rendre une justice qui lui est due : il
» ignoroit entièrement mon projet ; je me suis

» bien gardé de le lui communiquer ; il aime
» trop l'honneur : il n'eût jamais consenti à cette
» fuite, qui me sépare pour toujours de vous,
» & de la société. Ne cherchez point à péné-
» trer ma destinée. Pleurez-moi, si vous dai-
» gnez encore m'aimer, comme une infortu-
» née qui n'est déjà plus ! Hélas ! après avoir
» manqué au plus chéri des pères, privée de la
» douceur de ses embrassements, me seroit-il
» possible de soutenir une odieuse éxistence ? peut-
» être, quand cette lettre tombera dans vos mains,
» aurai-je exhalé le dernier soupir ; il n'y a que la
» mort qui soit capable de me délivrer du fardeau
» de tant de peines : la plus horrible sans doute,
» celle que je supporte avec moins de résignation,
» est le malheur & la nécessité d'avoir perdu votre
» tendresse. Mon père, mon père ne me refusez-
» pas votre pitié : pour moi, je vous adorerai
» jusqu'à l'instant où je cesserai d'exister. Hélas !
» faut-il que j'aie aimé ! dépendroit-il si peu de
» nous d'être vertueux ou criminel ? à quoi tien-
» nent la réputation, la constance d'une conduite
» sage, l'orgueil de n'avoir rien à se reprocher !
» Malheureuse ! j'ai connu, comme une autre,

» l'innocence, l'honnêteté, le prix d'une vie ſans » tache, & me voilà abandonnée à une diffamation éternelle! quel tableau! & au milieu de » ſes tourments, mon cœur eſt plus déchiré que » jamais d'une paſſion qui ne s'éteindra que dans » la pouſſière du tombeau! Adieu mon père! » adieu, je ne vous reverrai donc plus! ah! du-moins, pardonnez à ma mémoire; encore une » fois, plaignez-moi; croyez que ſi j'euſſe été » la maîtreſſe d'un penchant ſi funeſte, jamais » fille n'eût été plus obéiſſante & plus ſoumiſe. Il » n'y en aura point qui aime auſſi tendrement ſon » père; jugez de mes regrets, de mon déſeſpoir, » & faites des vœux au ciel pour que la mort ſe » hâte de fermer mes yeux... Chaque moment » où je reſpire, eſt un nouveau ſupplice! mon » père, que ne voyez-vous couler mes larmes! » que ne recevez-vous mon ame défaillante! Où » vont s'égarer mes vœux! il faut que toute conſolation me ſoit refuſée, & je meurs avec l'aſſurance que je n'obtiendrai pas même votre » compaſſion ».

Valencey ne ſe laſſoit point de relire cet écrit, & de l'arroſer de ſes pleurs; la nature ſeule parloit

en ce moment : elle triomphoit, & le père ne voyoit plus que ſa fille. Il s'informe d'où cette lettre pouvoit lui être parvenue : ſes recherches ſont vaines : il court chez la ducheſſe de Valentinois, & la lui communique ; on tente de nouvelles perquiſitions ! on ne ſaiſit aucune lueur ſur le ſort de la princeſſe.

Il n'eſt point d'expreſſion qui donne une idée de l'état du plus ſenſible & du plus malheureux des amants ; Dorſemon ne paraiſſoit plus à la cour : il paſſoit les jours avec ſon père, ou dans une retraite profonde ; une langueur mortelle l'entraînoit au tombeau ; privé de madame d'Henneberg, incertain ſi elle vivoit, ou ſi le trépas avoit terminé ſa carrière de douleurs, il n'étoit occupé que d'un ſeul objet ; il ſentoit trop qu'il ne réſiſteroit pas au chagrin qui le conſumoit : il vouloit donc, avant que d'expirer, aſſurer quelque fortune à ſes parents ; c'étoit, en quelque ſorte, ce qui arrêtoit ſon dernier ſoupir prêt à s'exhaler ; ſon père tombe malade : le comte ne le quittoit plus. Un inconnu demande à le voir. L'étranger eſt introduit dans ſon cabinet ; les domeſtiques ſont écartés. Monſieur, lui dit cet homme, je ſuis

chargé de vous confier un ſecret important : c'eſt de la part de mademoiſelle Roſalie ... Des nouvelles de madame d'Henneberg, s'écrie Dorſemon ! & dans quels lieux ! .. elle vit ! elle vit ! quelle eſt ſa deſtinée ?.. — Ce billet, monſieur, vous inſtruira plus que tout ce que je pourrois vous dire. Dorſemon ſaiſit le papier avec tranſport, il étoit conçu en ces termes :

« Hâtez-vous, monſieur le comte, de venir : » ma maîtreſſe eſt bien mal ; il n'y auroit peut-» être que votre préſence qui pût la ſauver d'une » mort certaine ; elle ignore que je vous écris ; la » perſonne qui vous remettra ce billet, fera votre » guide ; vous pouvez vous livrer à ſa diſcrétion. » ROSALIE ». O ciel ! les jours de tout ce que j'aime, en danger ! je courrai... je volerai..

On vient annoncer au comte, que ſon père voudroit lui parler ; il prend ſoin que l'émiſſaire de Roſalie ſoit à l'abri des recherches, & lui promet de ne pas tarder à le rejoindre.

Dorſemon arrive : quel ſpectacle s'offre à ſes yeux ! ſon père ſoutenu par un domeſtique, le viſage couvert de la pâleur de la mort. Mon fils, dit le veillard, ne vous effrayez point : peut-être

n'eſt-ce qu'une criſe qui n'aura point de ſuite : mais je me ſens affaiblir ; les chagrins plus encore que l'âge, ont avancé le terme de ma vie : j'ai deſiré votre préſence. Hélas ! c'eſt un bienfait de la nature, lorſque la main de nos enfants nous ferme les yeux ; le moment de notre deſtruction perd de ſon horreur. Le comte embraſſe ſon père, s'efforce d'écarter une image menaçante ; il diſſimule le déſordre de ſon ame, & ſaiſit un inſtant pour revoler près de l'étranger qui l'attendoit : — Ciel ! ô ciel ! à quelle extrémité ſuis-je réduit ? mon père eſt plus mal qu'à l'ordinaire . . . vous me dites que la princeſſe eſt expirante ? mon ami, mon ami, à quoi m'arrêter !.. irois-je abandonner un malheureux vieillard, celui enfin à qui je dois l'exiſtence ? mais... madame d'Henneberg... je ſuccombe... Il y a une diſtance de plus de cent lieues à franchir pour me rendre auprès d'elle ; ſi la révolution que vient d'éprouver mon père, n'inſpiroit plus d'appréhenſions !

La perplexité du comte ne ſauroit s'exprimer ; il alloit, retournoit inceſſamment de ſon père, à l'exprès de Roſalie ; il concevoit des eſpérances ; il formoit le projet de s'éloigner

pour quelques jours ; l'état du vieillard empiroit, & il falloit renoncer au départ ; d'ailleurs, il y avoit craindre que le séjour de l'inconnu chez Dorsemon ne se découvrît. On continuoit les recherches sur la princesse ; le mauvais succès jusqu'ici n'avoit point rebuté Valencey ; il ne s'accoutumoit pas à la perte de sa fille. Le comte étoit en proie à des assauts violents ; son père & son amante partageoient son ame ; il faut qu'il sacrifie l'amour à la nature ; il est décidé que la maladie du vieillard est mortelle : alors Dorsemon se détermine à renvoyer l'étranger : — Vous voyez ma situation, mon horrible situation : allez... retournez à Rosalie... dites-lui... Peignez lui bien tous les tourments qui me déchirent. Puisse le Ciel conserver les jours de la princesse ! si par un miracle que je n'ose attendre, la santé de mon père se rétablissoit, je volerois sur vos pas... est-ce à moi d'endurer ce supplice, de ne point aller mourir aux pieds de madame d'Henneberg, quand son sort m'est connu, quand elle est ma victime !... O Dieu !... partez, partez, donnez-moi de ses nouvelles !... aussi-tôt... & si elle m'étoit ravie !... ô mon père ! ô nature !.. c'est moi qui expire de mille coups !

Enfin l'inconnu s'eſt ſéparé du comte, qui, plusieurs fois, avoit couru le ramener, ſe flattant toujours qu'il pourroit l'accompagner, & ſatisfaire à ce qu'exigeoit l'amour ; Dorſemon reſſembloit à un furieux agité de tranſports convulſifs ; il s'efforçoit de cacher ce bouleverſement aux regards paternels ; quelquefois il étoit prêt de courir à l'aſyle qu'habitoit madame d'Henneberg : il s'arrêtoit tout-à-coup : — Je quitterois mon père, au moment peut-être qu'il va ceſſer de vivre, & ſes derniers regards feroient privez de la vûe conſolante d'un fils ? .. je ne mériterois point la tendreſſe d'Aglaé ; un fils dénaturé n'eſt-il pas un monſtre à tous les yeux ? & dans ce même inſtant, madame d'Henneberg peut toucher, touche aux portes du tombeau, m'accuſe, croit que je ne l'aime plus !

Dorſemon, en remettant à l'exprès une lettre pour Roſalie, lui avoit indiqué des moyens ſûrs de l'inſtruire de l'état de la princeſſe ; ſi elle mouroit, on devoit ne lui point écrire. Il eſt inutile d'ajouter que le comte étoit informé des moindres détails relatifs à la retraite de madame d'Henneberg. Il comptoit les jours, les heures, les moments ; chaque minute étoit pour cet infortuné un ſiècle de ſouffrances ; une ſemaine entière s'eſt écoulée :

il ne reçoit aucunes nouvelles: cependant son père paraissoit tendre à sa fin ; Dorsemon lui prodiguoit tous ses soins. Mon fils, lui dit le vieillard, j'ai des graces à rendre à la bienfaisante Providence : elle me fait mourir dans le sein de mon cher enfant. Oui, mon ami, je sens que tu seras bientôt débarrassé d'un fardeau importun, (le comte se jette sur les mains de son père, & les inonde de ses larmes) cache moi tes pleurs ; hélas ! mon fils, ton sort est bien plus à plaindre que le mien ! mes maux vont être terminés ; j'attends tout de la clémence divine ; & toi, mon enfant, tu l'irrites tous les jours, ce Dieu qui n'a pu te rappeller à lui ! tu meurs, consumé d'une passion contraire même aux loix du monde ! ton amour criminel, que tu as eu le malheur d'entretenir, a forcé une femme de s'arracher des bras de son mari ! Envisage toute l'énormité de ta faute, & tu n'as point de remords ! que dis-je ? tu persistes dans l'excès de tes égarements ! tu nourris cette flamme insensée qui te rend coupable envers les hommes, envers le Ciel ! ô mon cher fils ! voilà pour un cœur paternel, le vrai coup de la mort ! tu pleures, Dorsemon ? tu ne me rassures pas ?

tu

tu ne me dis point que le repentir eſt entré dans ton ame ? tu ne me flattes pas du-moins de l'eſpérance qu'il y entrera ? plus que jamais ton délire te poſſède ! penſes-tu m'avoir dérobé tes agitations, le ravage que produit en toi cette paſſion ſi condamnable & ſi malheureuſe ? Dorſemon, mon dernier ſoupir implore de toi une grace : donne-moi ta parole que tu tenteras tous les efforts pour te guérir de cette ardeur illégitime. — Que je vous en impoſe, mon père, au point de vous faire accroire que je ceſſerai d'aimer madame d'Henneberg, que je m'attacherai à éteindre ce feu, qui, en me dévorant, fait les délices de ma vie ? Je trahirois par un menſonge abominable, & le Ciel & vous-même ? .. Hélas ! ſi vous ſaviez ... mon père, elle m'eſt plus chère que jamais. Je ne me diſſimule point que je bleſſe les loix, la ſociété, que je me ſuis rendu coupable d'un crime au jugement de Dieu; non, je ne me le cache pas; je ne cherche point à me juſtifier à mes propres regards, mais ... cet amour ſi funeſte, dont je ne ſuis déjà que trop puni, c'eſt mon éxiſtence : il ne m'eſt pas poſſible de le rejetter de mon ſein ; je ne ſaurois même m'en repentir ; que dis-je, miſérable !

tous mes tranſports ne tendent qu'à l'enflammer, s'il ſe peut, davantage : jugez, jugez de ce que je ſouffre !... mon père, vous ignorerez toujours à quel excès je vous chéris. Le vieillard embraſſoit, en pleurant, ſon fils, le ſerroit contre ſon ſein, adreſſoit au Ciel de ferventes prières, pour l'arracher à cette trop fatale erreur : enfin ce tendre père, après de nouvelles repréſentations, de nouvelles larmes, ſe ſent affaiblir ; il meurt, en levant les mains vers l'Être ſuprême, & l'intercédant pour Dorſemon, qui bientôt a perdu connaiſſance ſur le corps expiré du vieillard.

On retire le comte de ſa léthargie : ſes premiers moments ſont conſacrés aux regrets que doit exciter la perte d'un père juſtement aimé. L'image de la princeſſe n'a point tardé à revenir ſe joindre à ces ſujets de douleur. Mon père, s'écrie Dorſemon, le meilleur des pères m'eſt donc enlevé ? C'en eſt fait ! je l'ai perdu ! & l'amante la plus adorée ſeroit auſſi dans le tombeau !.. je ne ſuis point informé de ſon ſort ! ſans doute le Ciel, le Ciel qui ſe venge, vouloit m'accabler de tous les coups. Madame d'Henneberg m'eſt ravie ! & elle eſt morte, en ſoupçonnant ma tendreſſe ! je n'en doute point : elle

n'eſt plus! je ne ſaurois être aſſez déchiré, aſſez percé de traits mortels; dans quel abyme je ſuis précipité!

Cependant le comte a pris la réſolution de s'arracher à ſa demeure, & de voler à celle de madame d'Henneberg; il veut ſe pénétrer à longs traits de ſon malheur; du-moins il verra Roſalie, elle lui parlera de la princeſſe; il n'eſt point de petits détails pour quiconque ſait aimer; il verſera des larmes, il mourra ſur le monument qui renferme les triſtes reſtes de tout ce qu'il adoroit. Dorſemon part donc, ſans communiquer ſon projet à qui que ce ſoit; il rencontre à quelques lieues de la frontière, l'exprès de Roſalie qui revenoit, & qui lui remet un billet de ſa part. Voici ce qu'il renfermoit: « hâtez-vous, hâtez-vous, monſieur, ſi vous » voulez recueillir le dernier ſoupir de madame; » peut-être ne ſera-t-elle plus au moment qu'on » vous rendra ce billet ». L'amant infortuné redouble de vîteſſe; il apprend du commiſſionnaire de Roſalie, qu'elle ne lui avoit point écrit juſqu'à cette époque, parce que la princeſſe s'étoit trouvée mieux pendant quelques jours. Dorſemon auroit voulu franchir auſſi promptement que la penſée, l'eſpace qui le ſéparoit de madame d'Henneberg. Les

poëtes ont bien eu raiſon de prêter des aîles à l'Amour : jamais allégorie ne fut plus juſte & mieux imaginée. Le comte accabloit de queſtions l'émiſſaire de Roſalie. Il rencontre à quelques pas de l'aſyle où étoit réfugiée la princeſſe, cette fille qui pouſſoit des cris : frappé de terreur, il ne forme que des accents mal articulés : — O Ciel ! ô Ciel ! tout ce que j'aime... en quel état... — Eh ! monſieur... vous entendez mes gémiſſements... vous voyez mon déſeſpoir... — Elle ne ſeroit plus ! — Elle vient d'expirer... retirez-vous... allez : — Roſalie... Roſalie... je veux mourir avec elle ; c'eſt l'unique conſolation qui me reſte, & auſſitôt il court précipitamment vers la maiſon ; il entre, & tombe ſans mouvement aux pieds du lit où ſon amante n'offroit plus que l'horrible image de la mort. Il ſort de ſon accablement, pour ſe ſaiſir de la main de madame d'Henneberg, & n'a que la force de la porter à ſes lèvres, & de l'arroſer de ſes pleurs ; il voudroit s'exprimer : ſa voix eſt étouffée par les ſanglots. On l'arrache de ce ſéjour ; il étoit retombé dans ſon anéantiſſement ; ces mots viennent frapper ſon oreille : revenez à la vie ; ouvrez les yeux ; madame reſpire

encore ; elle n'est point morte. Elle n'est point morte, s'écrie Dorsemon ! aussi-tôt il s'élance, & se prépare à rentrer dans la chambre de la malade. Un moment, monsieur, lui dit Rosalie qui s'étoit empressée de lui annoncer cette heureuse nouvelle : il faut que je prépare madame à une entrevûe qu'elle n'attendoit pas ; vous ne vous montrerez point de quelques instants ; j'aurai soin de vous avertir, quand vous pourrez paraître, sans craindre de causer quelque révolution nuisible à ma maîtresse. Dorsemon consent à tout, pourvû que le délai ne soit pas long. Rosalie retourne seule auprès de madame d'Henneberg : — Où suis-je, Rosalie ? ah ! je vis encore, mes malheurs ne sont donc point terminés ! Je te parlois du comte, si tu peux jamais le voir, rapporte-lui qu'il ne m'a pas été possible de supporter le fardeau de tant de chagrins, que je vivois, que je suis expirée pour lui ; le Ciel sans doute me punit, &... j'ai mérité ses coups... Hélas ! peut-être Dorsemon m'a-t-il oubliée ? — Je suis bien certaine, madame, que vous lui êtes toujours présente ; jusqu'ici vous n'avez point voulu l'instruire de votre destinée ; s'il savoit où nous som-

mes, il voleroit à vos genoux... — Il eſt vrai, Roſalie, que ſi je le voyois, je mourrois avec moins d'amertume... — Vous ne mourrez point, vous ne mourrez point... c'eſt moi qui perdrai la vie à vos pieds. — Dorſemon! — Lui-même, qui ne ceſſe de vous adorer, de vous idolâtrer plus que jamais; & en quel état vous offrez-vous à ma vûe! Le comte n'avoit pu attendre le moment où Roſalie devoit venir lui ſervir de guide : il s'étoit précipité dans la chambre, à l'inſtant même que madame d'Henneberg avoit paru deſirer ſa préſence. Quel peintre exprimeroit ces ſortes de tableaux! la princeſſe & Dorſemon ſe font des confidences mutuelles : madame d'Henneberg avoit pris la fuite avec Roſalie; l'une & l'autre à la faveur d'un déguiſement étoient parvenues juſqu'à cet aſyle, où elles vivoient entièrement ignorées; la princeſſe cependant alloit ſuccomber à la douleur de s'être arrachée du ſein de ſa famille, d'avoir laiſſé, en s'échappant ainſi de la cour, l'ignominie & l'opprobre imprimés ſur ſon nom. Elle demande, en pleurant, ſi ſon père a pu réſiſter à ces coups. Dorſemon, ajoute-t-elle, c'eſt vous, c'eſt vous qui m'avez forcée à cette cruelle démarche! du-

moins, c'eſt la malheureuſe paſſion que vous m'avez inſpirée ! Eh ! qui vous amène en ces lieux ? pourquoi nous ſommes nous revus ? pour être plus coupables & plus infortunés ! quelles ſont nos eſpérances ? C'eſt moi, madame, dit Roſalie avec une ſorte de fermeté, qui ai informé monſieur le comte, de votre ſituation ; vous ſavez combien vous m'êtes chère : je vous voyois expirante : j'ai cru que ſa préſence ranimeroit vos jours ; puiſſè-je ne m'être point trompée ! Oui, ma chère, oui, mon adorable Aglaé, interrompt Dorſemon, l'incertitude où j'étois ſur votre ſort, m'accabloit ; au moment que j'ai appris que vos jours étoient en danger, j'accourois en ces lieux : mon père malade & languiſſant m'a retenu ; votre amant, ſans doute, ne pouvoit avoir d'autres ſentiments ; il ne ſeroit pas digne de votre tendreſſe, s'il eût méconnu l'empire de la nature ; je l'ai perdu ce père auquel j'étois ſi attaché, & la tendreſſe, à ſon tour, a rempli mon ame entière. Divine Aglaé, je ſuis venu pour ne plus vous quitter ; oublions la cour, la France, l'univers : ne vivons que pour nous deux. Je vous nommerai ma ſœur, vous m'appellerez votre frère ; j'en aurai la pure affection ;

du-moins je ferai à vos côtés; mes yeux se leveront sur les vôtres; ma bouche ne s'ouvrira que pour répéter les serments d'un amour éternel; la charmante Aglaé me tiendra lieu de tout.

La princesse ne voyoit plus que son amant; revenue à la vie, ses charmes ont repris un nouvel éclat; toutes les allarmes sont dissipées. Cependant, au milieu de cette yvresse si séduisante, on commence à ouvrir les yeux sur les périls qui peuvent s'élever; la fuite du comte donneroit lieu à de nouvelles perquisitions. On est convenu avec Rosalie de prendre trois habits de pélerins, & à la faveur de ce travestissement, de se perdre dans la foule des voyageurs qui visitent la capitale du monde chrétien : on a bientôt exécuté ce projet; on prétend que les deux amants contents de goûter la pure jouissance d'un amour peut-être sans éxemple, ne tombèrent jamais dans ce désordre qui suit l'égarement des passions. Quoi qu'il en soit, n'étoient-ils pas criminels, puisque les apparences les condamnoient? ils se rendent à Rome; ils parcourent toute l'Italie; ils s'apperçoivent de la diminution de leur ressources; Dorsemon avoit fait passer à sa mère la plus grande partie de ce qu'il

poſſédoit, & la princeſſe s'étoit chargée de peu d'effets, dont le nombre diminuoit tous les jours; enfin ils ne peuvent ſe garantir des atteintes prochaines de l'indigence. Madame d'Henneberg, après avoir fait un préſent de peu de valeur à Roſalie, l'engage à retourner au ſein de ſa famille. Qui l'auroit cru, lui dit-elle, ma chère Roſalie, que la princeſſe d'Henneberg, la fille du comte de Valencey connaîtroit les rigueurs de l'adverſité ? Je n'en murmure point : je ſouffrirai pour Dorſemon; juſqu'à préſent je lui ai caché mes craintes ſur notre déplorable état : garde-toi de lui en rien dire. Je ſuis donc contrainte à te preſſer de me quitter; ſi le Ciel, dans la ſuite, me devenoit plus favorable, ſois perſuadée que je te préviendrai; je ne ſaurois oublier que tu fus mon amie. Tu recommanderas le ſecret à tes parents; tu leur diras que nous étions toutes deux venues en Italie, & que j'y ai terminé la carrière de mes malheurs. Hélas! je ne ſuis pas arrivée à la fin de cette chaîne d'infortunes! Roſalie verſe beaucoup de pleurs; enfin elle s'eſt ſéparée de ſa maîtreſſe, & a repris le chemin de l'Allemagne où étoit ſa patrie.

Madame d'Henneberg s'efforçoit d'écarter des regards du comte, l'image d'une adversité prochaine ; il fallut pourtant qu'il entrevît ce tableau: alors l'amertume commence à se répandre sur leurs plaisirs; Dorsemon envisage avec horreur l'extrémité cruelle où va être réduite la princesse ; il frémit d'être obligé de s'en avouer l'auteur. Quoi, lui dit-il, voilà où mon amour vous aura conduite ! j'aurai précipité madame d'Henneberg dans cet abyme ! encore, s'il n'y avoit que moi qui fusse exposé à de pareils revers !.. ah ! maîtresse de mon cœur, qu'avec transport je donnerois ma vie, si à cette condition j'éloignois de vous le sort, le sort affreux qui nous attend ! Dorsemon devenoit furieux de douleur ; il ne faisoit que s'écrier sans cesse : j'ai causé la perte de tout ce que j'aime !

La princesse avoit à craindre que son amant n'attentât à ses jours, tant il étoit consumé d'une noire mélancolie ! Comte, lui dit-elle, m'aimez-vous ? .. — Si je vous aime, ô Dieu ! & c'est vous qui me faites cette demande ? — Eh bien ! Dorsemon, écoutez-moi, écoutez-moi. Vous sentez que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre, que nous devons nous suffire à nous-mêmes, que nous

avons renoncé à tout, pour chercher en nous notre bonheur, notre considération, notre éxistence; nos richesses, nos grandeurs sont l'amour. La France, la terre entière, se sont dissipées à nos yeux... je vous ai immolé mon père, ma famille, mon époux, toutes les illusions les plus flatteuses, les conventions les plus respectées, mon devoir enfin, ma réputation; je voudrois m'en repentir: mon cœur me ramèneroit toujours à cette fatale tendresse que j'emporterai dans le tombeau; qui sait aimer, est capable des plus grands sacrifices; comte, je vous donnerai l'exemple; ne parlons plus de la princesse d'Henneberg: c'est Aglaé, Aglaé dénuée des avantages du rang & de la fortune, n'ayant que son cœur, le cœur le plus sensible, le plus tendre, c'est la plus malheureuse des femmes qui vous est attachée; encore une fois, que l'amour nous tienne lieu de tout. A l'égard des épreuves cruelles qui suivent l'adversité, j'ai déjà imaginé les moyens de nous en garantir; je le sens, une passion telle que la nôtre, inspire un courage au-dessus de la nature; Dorsemon, dans mon enfance, j'ai parcouru une province... où nous pourrons vivre ignorés. Je vais vous proposer

un parti qui peut-être vous fera frémir : pour moi, loin d'en être effrayée, je l'embrasserai avec joie : nous supporterons ensemble les rigueurs de notre destinée ; nous pourrons nous dire, nous répéter à notre gré, que nous nous aimons ; une telle liberté répand le charme sur les travaux, sur les fatigues, sur la misère même ; non, comte, de vrais amants ne sont jamais malheureux, quand ils ont pu réunir leurs peines & leurs souffrances. Nous quitterons donc l'Italie, où nous nous exposerions aux risques d'être reconnus, pour aller en Provence ; nous chercherons quelques fermiers qui aient besoin de journaliers ; nous prendrons des habillements propres à notre nouvel état ; je m'offrirai pour garder les troupeaux, & vous, vous demanderez à être employé aux fonctions de l'agriculture... Que dites-vous, interrompt Dorsemon avec transport ? la princesse... Vous vous ressouviendrez donc toujours, reprend madame d'Henneberg, de ce que j'ai oublié ? & même je goûte quelque plaisir à cet oubli : il vous prouve mon amour... Cher comte, il est inutile d'hésiter ; je vous ai dérobé le terme affreux où nous touchons. Si je vous suis chère, laissez-vous

conduire aveuglement par une femme... qui ne verra que l'humiliation où vous allez descendre; mais il ne nous reste point d'autre ressource ; & d'ailleurs, n'y a-t-il pas une sorte d'orgueil à souffrir pour l'amour ? s'abbaisse-t-on quand on cède aux loix du sentiment ? obéissons-lui, sans nous arrêter à des regrets superflus. Empressons-nous de quitter ce pays, & volons aux lieux où nous ne vivrons que l'un pour l'autre.

On a bien raison de dire que les grandes passions opèrent des miracles ; les femmes sur-tout, lorsquelles sont dominées par l'amour, sont susceptibles de s'élever au plus haut degré d'héroïsme ; elles se font une sorte de vertu qui passe les bornes ordinaires, d'autant plus courageuses, que rien n'est capable d'affaiblir le noble orgueil qui leur en impose.

Madame d'Henneberg ne dément point cette fermeté, dont elle-même est étonnée. Ils ont abandonné l'Italie ; arrivés en Provence, ils se dépouillent de leurs vêtements de pélerins, qu'ils échangent contre des habits de paysan & de paysanne. La princesse a pris le nom d'Henriette, & Dorsemon celui de Charlot ; ils s'annonçoient pour

le frère & la sœur. Après avoir parcouru plusieurs campagnes, ils se sont arrêtés chez un fermier opulent qu'on appelloit Thénot; ce bon vieillard avoit sa femme, trois enfants, & autant de brus; il rappelloit les beaux jours du siècle pastoral, cet âge où la vie agreste étoit la première condition de l'homme, & sans contredit la plus fortunée; il accueille les deux amants qui lui demandent de l'emploi; Henriette est créée la bergère principale à qui se confie l'administration des troupeaux; pour Charlot, il est chargé des détails de l'agriculture; il étoit d'autant plus accablé de sa métamorphose, que sa sœur (il ne donnoit point d'autre nom à la princesse) en partageoit les soins & les peines; il la plaignoit amèrement: Henriette lui répond par une plaisanterie agréable: Charlot, je viens de me mirer dans cette claire fontaine que tu vois serpenter là-bas, près de cette prairie émaillée de fleurs: je l'avouerai, je ne me suis jamais mieux trouvée; ce chapeau de paille me sied assez, & cette houlette ne figure pas mal dans mes mains; chaque état a ses agréments, mon ami; ceux de la princesse ne valoient peut-être pas cette touchante

ſimplicité ; hélas ! je deſirerois bien qu'elle fût dans nos ames !

Charlot paraiſſoit pourtant s'accoutumer à ſon ſort ; il s'acquittoit avec zèle de ſes fonctions ruſtiques : auſſi Thénot le chériſſoit-il comme un de ſes enfants.

La princeſſe étoit entièrement cachée ſous les agréments modeſtes de la bergère ; il eſt vrai que jamais bergère n'avoit réuni plus de charmes ; le fermier lui-même ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer. Les deux amants avoient composé une eſpèce de roman pour faire illuſion à ce bon vieillard : il étoit perſuadé qu'ils étoient frère & ſœur, & il avoit ajouté foi aux motifs dont ils appuyoient leur retraite dans ſon pays. Henriette ſembloit réaliſer ces fictions ingénieuſes, qui nous préſentent les déeſſes ſe mêlant parmi les nymphes ingénues des campagnes ; on auroit dit que ſes troupeaux éclairés par un heureux inſtinct, ſentoient ce qu'étoit leur conductrice ; dociles à ſa voix, ils obéiſſoient à ſes moindres ſignes, & s'empreſſoient de la ſuivre ; cette ſimple bergère étoit la reine, la divinité du canton ; toute la jeuneſſe des hameaux d'alentour, ſurpriſe des ſenti-

ments qu'elle inſpiroit, brûloit pour Henriette d'un amour dont le reſpect & une ſorte de crainte religieuſe retenoient les tranſports ; ils ſe contentoie [illegible] plaiſir de la voir, & de l'adorer en ſilence ; quelquefois ils venoient mettre à ſes genoux, des corbeilles de fleurs, comme aux pieds d'une créature céleſte ; il n'y avoit point à redouter pour ſes moutons, l'approche & les ruſes des loups : on ſe diſputoit le ſoin de faire une garde éxacte ; tout, juſqu'à la nature même, dans ces contrées, paraiſſoit s'attacher à lui rendre hommage, & à mériter de fixer ſes regards.

Les jeunes filles n'étoient pas moins émues en faveur de Charlot : aux jours de fêtes, on lui apportoit les plus beaux bouquets ; elles n'oſoient lui parler, mais elles rougiſſoient en ſa préſence ; elles diſoient ſeulement entr'elles : une ſœur eſt bien heureuſe d'avoir un frère ſemblable ! Charlot payoit leurs attentions d'un accueil honnête, mais il ne voyoit, il n'aimoit, il n'adoroit qu'Henriette.

Elle convenoit que ſi le bonheur éxiſtoit ſur la terre, c'étoit dans ce ſéjour obſcur où ils s'étoient réfugiés. Oui, diſoit-elle à ſon amant, il me ſemble

ble que ces lieux m'aient donné une nouvelle ame ; mes transports sont moins agités, mes desirs moins tumultueux ; on diroit que sous ce beau ciel de Provence, on respire avec la douceur de l'air, & le parfum des fleurs, cette heureuse mollesse qui entretient le charme de l'attendrissement ; ici l'amour perd de sa tyrannie ; c'est bien sur ces bords, qu'il est un enfant aimable, que ses chaînes sont des guirlandes de roses, qu'il blesse avec des traits dorés. Que le sort n'avoit il placé notre berceau dans ce pays ! Ah ! comte, Henriette eût été assurémenr l'épouse de Charlot ! quel calme, quelle pureté auroit assaisonné nos plaisirs ! de quelle volupté innocente nous nous serions enivrés ! & cette innocence qui fait les délices du véritable amour, mon ami, il ne nous est point permis de la goûter ! (à ces mots, Henriette laisse tomber quelques larmes). Non, je ne puis me le déguiser : je sens qu'il manque à ma félicité, le contentement de soi-même, cette satisfaction intérieure qui ne sauroit subsister sans la vertu, & nous le dissimulerions-nous ? cette vertu dont l'image se reproduit ici, partout sous nos regards, est-elle dans notre cœur ?.. Dorsemon, je ne me ressouviens plus que je suis

née dans l'éclat des grandeurs, que j'ai occupé le rang de princeſſe, que je devois attendre ce qu'on appelle un brillant état : tous ces ſonges ont diſparu devant l'amour ; la bergère eſt aimée de toi : à quelle reine porteroit-elle envie? Mais, ajoûte-t-elle, en pleurant avec amertume, puis-je oublier que j'étois enchaînée par le plus ſacré des liens, que j'ai outragé un époux, que mon père, mon père à qui j'étois ſi chère... elle ne peut achever : les ſanglots lui coupent la voix ; elle reprend : hélas! le bonheur n'eſt pas fait pour moi! il faut y renoncer!

On ne bleſſe donc pas impunément l'honnêteté & les bonnes mœurs? Dorſemon, au fond de ſon ame, reſſentoit trop la vérité des plaintes d'Henriette: qu'il en étoit déchiré, quand il ſe regardoit comme l'unique auteur du ſort affreux d'une femme, qui, ſans ſon arrivée à la cour, eût du-moins joui de la tranquillité que donne l'indifférence! & dans quel abbaiſſement il l'avoit précipitée! c'étoit la princeſſe d'Henneberg, qui dénuée de toute autre reſſource, étoit contrainte à garder des troupeaux; l'amour l'avoit avilie juſqu'à cet excès! Le comte alors trouvoit que l'humiliation de Charlot n'é-

toit rien auprès de celle de la trop ſenſible Aglaé : voilà le tableau qui l'accabloit ; cependant, il renfermoit ces réflexions douloureuſes, & ne laiſſoit voir que ſon amour ; il eſſayoit d'inſpirer le calme dont il jouiſſoit ſi peu !

Le comte de Valencey nourriſſoit une profonde mélancolie ; le prince d'Henneberg s'étoit retiré en Allemagne : il ſupportoit la perte de ſon épouſe avec plus de fermeté qu'un père dont la douleur étoit d'autant plus vive, qu'il commençoit à enviſager les approches de la vieilleſſe, & il n'y a que la préſence d'un enfant qui détourne nos regards de la perſpective du tombeau. Valencey ne doutoit point que Dorſemon, inſtruit du ſort de ſa fille, n'eût couru vers ſon aſyle, & qu'il ne le partageât avec elle ; en-effet ſa fuite précipitée de la cour, n'étoit guères ſuſceptible d'une autre interprétation ; le comte redoubloit donc ſes recherches. Ma fille, diſoit-il à madame de Valentinois, eſt ſans doute la plus coupable des femmes ; je connais ſes torts ; j'avoue même qu'elle mériteroit une punition égale à l'énormité de ſa faute ; tout le monde me parle de ſes égarements ; mais, madame, ſi l'on prenoit la peine de s'interroger ;

& de se mettre à la place d'un père !.. il n'est que mon cœur seul qui me dise que c'est ma fille, ma fille dont je suis privée; je n'avois qu'elle d'enfant, & je l'ai perdue! (il ajoûtoit avec un sombre désespoir) je suis le premier à condamner, à punir : je devois sentir qu'Aglaé ne trouveroit point dans le prince, un époux digne de fixer sa tendresse; j'en ai trop cru l'ambition, les préjugés de la société, & je n'ai pas consulté la nature & mon devoir. N'étoit-ce pas à moi de m'occuper des moyens de rendre ma fille heureuse? & je n'ai aspiré, je n'ai travaillé qu'à son élévation. Insensé! comment ai-je pu penser que la fortune & la grandeur inspiroient le sentiment & la satisfaction réelle! Ah! madame, n'ai-je pas éxisté assez de temps à la cour, pour être convaincu qu'il est rare que l'on trouve ici le bonheur!

Nous avons mis déjà ce tableau sous les yeux : Henriette auroit goûté l'yvresse d'une pure félicité, sans le remords secret qui la poursuivoit dans ces riants asyles, jusqu'aux bords de ces fontaines, dont ses pleurs ternissoient le crystal. Les deux amants, par une attention délicate qui n'est connue que du véritable amour, s'efforçoient mutuellement de

s'épargner le ſpectacle d'une morne triſteſſe, que chaque jour augmentoit. Ah! mon père! mon père! s'écrioit la princeſſe, c'eſt vous qui conſumez ma vie! c'eſt vous qui mêlez l'amertume aux agréments de ma deſtinée préſente! hélas! ne devrois-je pas être heureuſe? la douceur d'aimer & d'être aimé n'eſt-elle pas le premier des biens? & un reſſouvenir trop déchirant empoiſonne mes plus innocents plaiſirs! Mon père! n'ai-je pu ſatisfaire à la fois, la nature, la vertu & l'amour?

Cette infortunée éprouvoit donc les ſuites des égarements du cœur, ce chagrin dévorant que la ſolitude ne fait qu'aigrir! ſouvent elle s'aſſeyoit aux pieds d'un arbre, & s'abandonnoit à ſa ſombre mélancolie. Quelle avoit raiſon d'envier la tranquillité dont paraiſſoient jouir ſes troupeaux, & que leur ſort comparé au ſien, lui ſembloit digne d'exciter ſes regrets! Henriette, Henriette, ils ne ſont point coupables! ils ne reſſentent point les traits perçants du remords!

Elle étendoit ſa vûe ſur un vallon enchanteur: elle apperçoit dans le lointain, Thénot, qui conduiſoit un étranger, & lui indiquoit de la main l'endroit où il pourroit trouver la bergère; cet

étranger redoubloit sa marche ; il n'avoit point l'habillement des villageois de ces contrées ; Henriette cherche à démêler qui venoit vers elle ; l'inconnu s'avançoit toujours avec plus de précipitation. Celle-ci est émue, agitée, livrée à la crainte : elle se levoit pour savoir ce qu'étoit cet inconnu ; elle entend Thénot qui lui disoit : voyez si vous la reconnaissez, mais je gagerois bien que ce n'est pas elle. Henriette enfin avoit fait quelques pas ; elle recule effrayée, en retombant aux pieds de l'arbre, & ne pouvant que proférer ces mots : mon père ! Ma fille ! ma fille sous cet habit, s'écrie à son tour le comte de Valencey ! Aglaé, la princesse d'Henneberg gardant des troupeaux ! Thénot demeure immobile d'étonnement ! comment, dit-il au comte, c'étoit une princesse ! oh ! je m'en suis toujours douté. Ma fille, poursuit Valencey, en pressant Henriette dans ses bras, je t'ai retrouvée ! je t'ai retrouvée ! r'ouvre les yeux ; ne crains point d'envisager un père... qui est prêt à te pardonner... tu m'as coûté bien des peines, bien des larmes ! tu es coupable sans doute, mais... Aglaé, je ne puis qu'être ton père ; ah ! je le suis, je le suis... ma présence... serois-je venu t'ôter la vie ?

Henriette étoit expirante ; la terreur avoit glacé ses sens ; le comte, & le bon Thénot réunissoient leurs soins pour la rappeller au jour. Valencey la tenoit dans son sein ; un soupir échappe à Henriette ; sa paupière se relève ; ses regards se fixent sur le comte : — C'est vous, mon père ! & aussi-tôt elle s'est replongée dans son accablement mortel. Le comte lui prodigue les caresses, les expressions touchantes : — Ma fille, ma chère fille, encore une fois ne redoute point ma vûe ; je ne prétends point user de mes droits : tu fus assez punie, puisque tu crains les regards du plus tendre des pères !

Enfin Henriette a repris l'usage des sens ; elle se jette aux genoux de Valencey : — Mon père, quel moment d'horreur & de joie ! je vous revois ! je vous revois !.. votre fille n'a point cessé de vous chérir, soyez-en assuré ; mais... mais elle est criminelle ; elle a son cœur déchiré de repentir, de remords, de douleur . . . j'aime plus que jamais Dorsemon . . . ce n'est pas lui qui est coupable, ce n'est pas lui qui est coupable. J'ai tout fait, mon père : c'est moi qui ai causé sa perte, qui l'ai entraîné sur mes pas, qui l'ai amené en

ces lieux... Il eſt ici, interrompt le comte d'un ton irrité ?

Au même inſtant venoit Charlot; il avoit apperçu de loin pluſieurs perſonnes autour d'Henriette : impatient de ſatisfaire ſa curioſité, il accouroit le rateau à la main; Henriette à cet aſpect, frappée de nouveaux coups, alloit retomber expirante : Charlot vole vers elle pour la ſoutenir; il reconnaît Valencey: — Le comte en ces lieux! — Oui, c'eſt Valencey... un père que tu as déshonoré... audacieux raviſſeur, le ſort te livre au châtiment qui t'eſt dû ; c'eſt toi qui expieras les fautes de ma fille ; c'eſt toi dont la juſtice & les loix me vengeront... Ah! mon père, mon père, s'écrie madame d'Henneberg, en ſe précipitant une ſeconde fois aux genoux paternels, je vous l'ai dit : tournez ſur moi tout l'excès de votre reſſentiment ; ne lui imputez point mes erreurs, mes fautes, ma miſérable deſtinée : je ſuis la ſeule criminelle ; ne cherchez pas une autre victime, (elle s'élance ſur l'épée de ſon père, s'en ſaiſit, & la mettant ſur ſon cœur) ſi vous ne m'écoutez point, ſi vous vous obſtinez à l'accuſer, quand c'eſt moi qu'il faut condamner & punir, ma fin eſt décidée, & votre

vengeance eſt ſatisfaite. (Valencey ſe hâte de lui arracher l'épée des mains). Vous ne m'empêcherez point de mourir, ſi vous perſiſtez à ne pas vouloir m'entendre, à le juger coupable... Plaignez-nous, plaignez-nous ! hélas ! ni l'un ni l'autre nous n'avons mérité votre haine. Ecoutez, dit Dorſemon : le père d'Aglaé a le droit de m'accabler ; qu'il n'attende de ma part aucune juſtification ; je me ſouillerois de la plus grande lâcheté, ſi j'abuſois du procédé généreux de la princeſſe ; elle eſt digne de tout votre amour. La fatalité, un malheur imprévu m'a offert à ſes yeux : je n'en ai reſſenti que trop vivement l'empire ; je n'ai plus été le maître de ma raiſon, de mon devoir ; toute mon ame s'eſt abandonnée à cette paſſion, à cette flamme qui me dévoroit, qui me brûle & qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Comte, voilà mon cœur, je tombe à vos pieds, je vous demande la mort comme une grace : mais, épargnez, épargnez la divine Aglaé : rendez lui votre tendreſſe, tous les ſentiments de l'amour paternel ; je ne me défendrai point de vos coups, plongez dans mon ſein cette épée ; ſans doute il m'eſt plus aiſé d'expirer, que de ceſſer d'aimer votre aimable fille: Mon

père, ajoutoit Henriette, nous ſommes à vos genoux : immolez-nous tous deux ; ſi un ſort cruel nous a ſéparés, du-moins la mort nous réunira.

Valencey étoit ému de ce ſpectacle, juſqu'au fond de l'ame ; il ſe combattoit cependant, & repouſſoit ſes larmes ; il s'écrie : je ne ſaurois vous refuſer cette pitié qu'excitent les malheureux ; ſans contredit je plains, je ſens l'excès de vos infortunes ; ma fille, j'en ai trop cru ces mouvements de vanité, qui entraînent & dirigent la plûpart des hommes ; j'ai imaginé que le bonheur pouvoit ſe concilier avec tout ce qui avoit le droit de flatter l'ambition ; je me ſuis abuſé ; je t'ai trompée ; tu as été la victime de mon erreur ; mais, Aglaé, ſi je me ſuis égaré, quel nom donnerai-je à cette ſuite de démarches indignes de ton ſèxe, de ta naiſſance, de ta famille ! abandonner ton rang, ton époux, ton père, ton père dont tu as hâté la vieilleſſe, la fin ! regarde, vois ces cheveux : c'eſt toi, c'eſt ma fille qui les a fait blanchir, qui m'a plongé dans une douleur que rien ne pourra appaiſer, qui m'a traîné aux marches du tombeau, qui m'y précipite ! ton honneur n'eſt-il pas le le mien ? & tu l'as perdu ! tu l'as perdu !.. l'un &

l'autre vous ne me répondez que par des larmes, par des ſanglots... mettez-vous à ma place, ſoyez père. Dorſemon, j'en appelle à ta probité, car je veux croire que la paſſion ne t'a pas aveuglé au point de te fermer les yeux ſur les devoirs de l'honnête-homme: parle, ſois Valencey: que ferois-tu? (Dorſemon accablé de ſon trouble, gardoit un profond ſilence; les pleurs d'Henriette redoubloient) tu ne me réponds point! Aglaé ne m'oppoſe que des pleurs! je n'en ſuis pas ſurpris: la vérité eſt au fond de vos ames; elle vous accuſe à vos propres yeux, elle vous accuſe; elle a prévenu mon jugement, cette vérité terrible. Quelle vertu vous reſte encore? un prompt repentir & une ſéparation éternelle. Nous ſéparer, interrompt la princeſſe, en jettant un cri douloureux! Vous ſéparer, & pour jamais, reprend le comte. Dorſemon, tu dis que tu aimes? tu ne connais donc pas l'amour? il eſt capable des ſacrifices les plus ſublimes, les plus effrayants. Si je demandois que tu mouruſſes pour ma fille, ne lui immolerois-tu point ta vie? Ah! pouvez-vous en douter, s'écrie Dorſemon? n'eſt-il poſſible de ſouffrir qu'une mort... — Vivez; ce ne ſont point vos jours que j'éxige, mais un témoignage d'honnêteté dont un cœur

tel que le vôtre, doit être capable. Vous êtes bien assuré que le comte de Valencey est homme d'honneur, même avant que d'être père : dès aujourd'hui, à l'instant, il faut donc vous résoudre à ne pas même jetter les yeux sur ma fille ; songez-vous qu'elle n'appartient ni à vous ni à moi, qu'elle a un mari, qu'elle doit lui être soumise ? Voici ce que je ferai : le prince est en Allemagne ; j'emmène Aglaé ; je la conduis dans un couvent ; je répands à la cour, le bruit que je l'ai trouvée seule en ces lieux, qu'elle y vivoit déguisée sous des habits de paysanne, & j'attends de vous, Dorsemon, que vous ensevelissiez dans le plus profond secret, ce que moi-même je m'efforce d'ignorer ; vous ne paraîtrez à la cour de France que dans quelques années ; vous n'entretiendrez aucune correspondance avec ma fille ; vous vous cacherez jusqu'aux lieux où elle va expier ses fautes, dans l'espoir qu'elle rentrera en grace avec son époux ; en un mot, vous ne vous offrirez jamais à ses regards ; travaillez à l'oublier ; à ce prix, je vous pardonne, je vous estime, & vous donnez à ma fille la preuve la plus grande de cet amour, qui jusqu'ici n'a fait que ses chagrins & sa honte.

Dorſemon veut parler, & ſa voix expire, tandis qu'Henriette étoit mourante dans le ſein de Valencey. Fatigué de s'être repoſé ſur les ſoins d'autrui, le comte s'étoit déterminé lui-même à faire des recherches : le rapport d'un de ſes amis lui donne quelques ſoupçons que ſa fille pouvoit être en Italie ; il ſuit le cours de ſon voyage, ſe rend en Provence, la parcourt ; porté par le hazard chez Thénot, il s'étoit informé avec précaution ; les noms d'Henriette & de Charlot l'avoient d'abord égaré ſur ſes lumières ; il s'étoit obſtiné à vouloir ſeulement jetter les yeux ſur Henriette, & le bon fermier avoit bien eu de la peine à lui accorder cette ſatisfaction.

La princeſſe revenue de ſon accablement, ſe livre au déſeſpoir : — Mon père, je ſuis prête à ſubir les plus rigoureuſes punitions que vous m'imposerez. Je ſais que je les ai méritées ; je ſais auſſi que je vous ſuis chère : je n'implore de vos bontés qu'une grace : du-moins, que je diſe à Dorſemon un éternel adieu ; ſi vous me refuſez cette faible conſolation, vous n'arrachez à ces lieux qu'un cadavre : j'aurai diſpoſé de ma vie, avant ſeulement que nous ayons quitté cet aſyle. Valencey avoit

tel que le vôtre, doit être capable. Vous êtes bien assuré que le comte de Valencey est homme d'honneur, même avant que d'être père : dès aujourd'hui, à l'instant, il faut donc vous résoudre à ne pas même jetter les yeux sur ma fille; songez-vous qu'elle n'appartient ni à vous ni à moi, qu'elle a un mari, qu'elle doit lui être soumise ? Voici ce que je ferai : le prince est en Allemagne; j'emmène Aglaé; je la conduis dans un couvent; je répands à la cour, le bruit que je l'ai trouvée seule en ces lieux, qu'elle y vivoit déguisée sous des habits de paysanne, & j'attends de vous, Dorsemon, que vous ensevelissiez dans le plus profond secret, ce que moi-même je m'efforce d'ignorer; vous ne paraîtrez à la cour de France que dans quelques années; vous n'entretiendrez aucune correspondance avec ma fille; vous vous cacherez jusqu'aux lieux où elle va expier ses fautes, dans l'espoir qu'elle rentrera en grace avec son époux; en un mot, vous ne vous offrirez jamais à ses regards; travaillez à l'oublier; à ce prix, je vous pardonne, je vous estime, & vous donnez à ma fille la preuve la plus grande de cet amour, qui jusqu'ici n'a fait que ses chagrins & sa honte.

à la mort ; reſſouviens-toi d'Henriette ; adieu... il faut nous ſéparer.

Dorſemon n'eſt point le maître de ſes tranſports ; il ſe ſaiſit d'une des mains d'Aglaé, la preſſe contre ſa bouche, la couvre de larmes : — Ces pleurs, ces pleurs, mon adorable Henriette, vous parlent au défaut de ma voix. Il eſt donc décidé que ce ſoir, que demain, que peut-être jamais, jamais je ne vous reverrai ! (il s'adreſſe au comte) tous les ferments que je vous ferois, ſeroient autant de parjures ; oui, croyez que je ſais aimer... que je m'immolerai : mais promettre d'oublier votre fille, de ne plus l'adorer : ne l'eſpérez point, ne l'eſpérez point, & auſſi-tôt cet infortuné bien digne de compaſſion, retombe dans le plus violent déſeſpoir.

Cependant on fait les préparatifs du départ ; Valencey a récompenſé généreuſement le fermier ; il ſoutient dans ſes bras Henriette défaillante, ſans force, ſans voix ; elle eſt enfin dans la voiture qui avoit amené ſon père ; elle voudroit commander à ſa douleur, & s'écrie, ſans conſulter la décence qui lui ordonnoit de ſe taire : adieu donc, cher Dorſemon ! ſes yeux ne ſe détachent de l'aſyle champêtre,

résolu de rompre à l'instant cette chaîne, mais il étoit père : il craint la fureur d'une amante désespéré : — Parlez-lui, j'y consens, mais que ce soit sous mes yeux. Aglaé vole à Dorsemon, qui étoit anéanti, tel qu'un homme frappé de la foudre : — O toi que j'aime assurément plus que moi-même, je cède à la nécessité, à mon père, à l'honneur ; je te quitte pour te rester toujours plus attachée ; non, qu'on ne s'en flatte point : l'absence, le temps ne feront que m'enflammer davantage : je te le jure ici, ne crains pas que ma tendresse s'altère ; je ne doute point de la tienne, & j'en éxige un témoignage éclatant, que tu ne saurois me refuser : prends soin de tes jours, songe qu'ils sont les miens ; dans quelque retraite, dans quelque cachot qu'on m'enferme, va, repose-toi sur mon amour ; tu recevras de mes nouvelles ; tu apprendras ... jusqu'au dernier soupir, tu auras toutes mes pensées, mon ame entière ; sans doute je suis coupable, je le sais, je le sais, mais la vertu n'obtiendra point de la malheureuse Aglaé, qu'elle cesse de t'aimer ; Dorsemon, le cœur est tout, & mon cœur sera toujours rempli de toi ; adieu... adieu, aies plus de fermeté qu'une femme infortunée qu'on entraîne

à la mort ; reſſouviens-toi d'Henriette ; adieu... il faut nous ſéparer.

Dorſemon n'eſt point le maître de ſes tranſports ; il ſe ſaiſit d'une des mains d'Aglaé, la preſſe contre ſa bouche, la couvre de larmes : — Ces pleurs, ces pleurs, mon adorable Henriette, vous parlent au défaut de ma voix. Il eſt donc décidé que ce ſoir, que demain, que peut-être jamais, jamais je ne vous reverrai ! (il s'adreſſe au comte) tous les ſerments que je vous ferois, ſeroient autant de parjures ; oui, croyez que je ſais aimer... que je m'immolerai : mais promettre d'oublier votre fille, de ne plus l'adorer : ne l'eſpérez point, ne l'eſpérez point, & auſſi-tôt cet infortuné bien digne de compaſſion, retombe dans le plus violent déſeſpoir.

Cependant on fait les préparatifs du départ ; Valencey a récompenſé généreuſement le fermier ; il ſoutient dans ſes bras Henriette défaillante, ſans force, ſans voix ; elle eſt enfin dans la voiture qui avoit amené ſon père ; elle voudroit commander à ſa douleur, & s'écrie, ſans conſulter la décence qui lui ordonnoit de ſe taire : adieu donc, cher Dorſemon ! ſes yeux ne ſe détachent de l'aſyle champêtre,

donc à la tyrannîe d'un mari... Eh! mon père, eſt-ce à vous de croire que je puiſſe jamais l'aimer ? — Avec le temps, ma fille, & mes conſeils, aidée de tes propres réflexions, tu remporteras ſur toi cette victoire qui te paraît aujourd'hui demander un effort impoſſible ; le prince retrouvera une épouſe revenue de ſes honteux égarements, & ton père, une fille obéiſſante & réſignée à ſes devoirs.

Telles étoient à-peu-près les converſations du comte, tandis qu'ils prenoient la route d'une retraite religieuſe ; ils y ſont arrivés. La princeſſe ne parloit que de ſa mort prochaine ; Valencey lui donne encore des larmes : mais il eſt infléxible, il perſiſte à lui refuſer les moindres adouciſſements ; on lui interdit tous les moyens qui pourroient éclairer Dorſemon ſur ſa deſtinée. Enfin le comte s'eſt ſéparé de ſa fille, après avoir prodigué toute la bienfaiſance & toutes les attentions de l'amour paternel.

Quel étoit le ſort du plus malheureux des amants ? il lui falloit un confident, un ami : il épanchoit tous ſes ſecrets, ſes pleurs, ſon ame dans le ſein du bon fermier ; il l'entretenoit ſans ceſſe de ſa chère Henriette ; il viſitoit, chaque jour, les lieux différents où elle s'étoit trouvée ; c'étoit au bas de

triomphe qui n'eſt pas en ma puiſſance ; vous connaiſſez le maître de mon cœur, celui qui y règnera éternellement : il aura mon dernier ſoupir, & ce moment n'eſt pas loin. — Je te pardonne, Aglaé, ces emportements indiſcrets, criminels, dont tu rougiras, quand cet accès de ton délire ſera diſſipé ; l'égarement des paſſions eſt ſans doute le plus violent & le plus funeſte ; il n'eſt pas poſſible que le repentir n'entre dans ton ſein, & que tes yeux ne s'ouvrent : tu ſeras la première, je te le prédis, à vouloir expier une erreur qui nous déshonore l'un & l'autre ; encore une fois, je ſuis ton père, & tu en abuſes, fille trop chérie ! il ne s'agit aujourd'hui que de tenir cachée une aventure qui me fera mourir de douleur, & de te tranſporter dans une retraite ignorée, où tu invoqueras le Ciel, où tu rappelleras ton courage, ta raiſon, ta vertu, ce que tu dois à ton père, à ton mari, à toi-même ; je me charge de te ramener un époux cruellement bleſſé. J'aurai ſoin d'empêcher qu'il ne ſache que Dorſemon habitoit avec toi, ce ſéjour ; prends garde ſur-tout de laiſſer échapper rien qui éclaire une faute... un crime dont tout autre père que Valencey auroit la force de te punir : — Vous me rendrez

cueillerez mes dernières paroles, mes derniers ferments de tendreffe pour la divine Henriette ; c'eft votre main qui me mettra dans le cercueil ; vous placerez fur mon cœur, ce portrait qui reçoit tous les jours le tribut de mes larmes, le portrait de tout ce que j'adore. Thénot, promettez-moi de m'inhumer là où Henrietre a fouvent verfé des larmes fur nos infortunes. Si jamais un hafard heureux que je n'ofe efpérer, la rappelloit en ce féjour, ne manquez pas de lui enfeigner où repofera ma cendre, & dites-lui : c'eft cette terre que vous foulez à vos pieds, qui a reçu les reftes de l'amant le plus paffionné ; jufqu'au dernier moment, il ne s'eft occupé que de vous feule ; votre nom eft la dernière expreffion qui lui foit échappée. L'honnête fermier vouloit abfolument que Dorfemon renonçât au perfonnage de Charlot, & qu'il reprît ce qui convenoit à fon premier état ; le comte ne fe rendoit point à fes prières : — Thénot, je ferois peu digne d'être aimé de la femme la plus adorable, fi je ne favois m'oublier pour elle ; mon projet eft de répondre aux vûes fages du comte de Valencey ; il faut qu'un fecret profond enfeveliffe, en quelque forte, mon éxiftence, qu'on

ignore à jamais que j'ai habité cet asyle avec Henriette, & d'ailleurs, mon ami, la condition d'agriculteur est peut-être la première à laquelle sont appellés tous les hommes; ici je sens le néant des grandeurs, le mensonge des illusions de cour, & si une malheureuse passion n'avoit répandu de l'amertume sur ma vie, j'y aurois, sans contredit, goûté ce bonheur pur dont vous jouissez; mais l'image d'Henriette me poursuit sous ces ombrages, me dérobe des spectacles ravissants; ah! ce n'est qu'aux amants heureux qu'il appartient de respirer le parfum des fleurs, & d'admirer leur brillant coloris : toute la nature est pour moi tendue d'un voile funèbre. Thénot, je voyois ici tous les jours Henriette, & je ne la verrai plus, je ne la verrai plus!

On dit que l'espoir est le dernier sentiment qui abandonne les hommes : les amants sur-tout ont de la peine à le rejetter; Dorsémon calculoit les jours, les heures, les moments; le soleil disparaissoit-il de l'horison, cet infortuné se disoit : c'est demain que je recevrai des nouvelles de tout ce qui m'attache à la vie; l'aurore ramenoit-elle la

clarté : oh sûrement aujourd'hui j'aurai une lettre d'Henriette, je saurai si elle m'aime encore.

Madame d'Henneberg ne s'accoutumoit point à sa solitude ; nous venons de parler de l'espérance : il n'y avoit que cette unique consolation qui fût restée à la princesse ; sans ce rayon qui l'éclairoit au milieu d'une nuit de douleur, elle auroit exhalé la vie : car son éxistence sembloit ne tenir qu'à une trame trop aisée à rompre ; incapable de feindre, elle écrivoit sans cesse à Valencey, qu'il lui étoit impossible de l'abuser, que le souvenir de Dorsemon lui étoit plus cher que jamais, qu'elle mourroit avec cet amour malheureux, en s'avouant coupable, en reconnaissant la justice de la punition qu'on lui infligeoit, en demandant pardon à son père, à son mari, à la société, au Ciel, au Ciel que ses larmes imploroient, & qui ne rendoit point la paix à son cœur ; quels coups pour un père ! il faisoit part à madame de Valentinois de toutes ces lettres ; on ne savoit quels moyens employer pour ramener le calme dans une ame si agitée. Le comte avoit donné des ordres rigoureux qu'on se piquoit de suivre avec une éxactitude aussi sévère ; la prin-

ceſſe étoit entourée de regards ſurveillants, il ne pouvoit lui échapper un geſte, un coup d'œil, qu'en préſence de témoins infléxibles, & comment faire ſavoir à Dorſemon ſa demeure ou plutôt ſon tombeau ? comment lui répéter qu'il étoit toujours l'unique objet de ſes penſées, de ſes ſoupirs, de ſes larmes ? Que le ſecours des lettres eſt un ſoulagement rempli de douceurs & de charmes pour deux amants éloignés ! ils ſemblent animer le papier, en faire un confident diſcret & intelligent qui reçoit leurs proteſtations de tendreſſe, les moindres détails de leurs plaiſirs, de leurs peines, qui les conſole, en leur parlant au gré de leurs tranſports, de tout ce qu'ils aiment, qui leur met devant les yeux juſqu'à ces légères nuances du ſentiment ſi intéreſſantes, ſi eſſentielles pour l'amour, & ce ſeul moyen d'adoucir les rigueurs de ſa ſituation étoit refuſé à la princeſſe.

Dorſemon étoit au comble du déſeſpoir ; il commençoit à craindre qu'Henriette cédant à la néceſſité, n'eût promis de ſacrifier une paſſion qui lui avoit cauſé tant de chagrins ; il la ſoupçonnoit déjà infidèle, inconſtante ; en un mot il ne ſe voyoit déjà plus aimé. Non, je ne ſuis plus aimé,

ſe diſoit-il, pourquoi écarter cette image ? ſi Henriette étoit encore la même, n'auroit-elle pas imaginé quelque moyen de me faire parvenir de ſes nouvelles ? eh ! qui a plus d'induſtrie que l'amour ? elle m'a ordonné de vivre... j'ai pu lui donner cette marque de tendreſſe ; j'ai oſé ſupporter le poids de l'éxiſtence la plus accablante... la cruelle!.. ſon changement... il n'en faut point douter ; il n'en faut point douter ; ingrate ! tu me rends donc le maître de ma deſtinée ! eh bien ! je vais me délivrer de cette vie odieuſe... en t'adorant ; oui, mon dernier ſoupir ſera encore pour celle qui eut tous mes ſentiments, mon ame entière ; puiſſes-tu apprendre ma mort ! . . Thénot venoit vers Dorſemon ; il redoubloit ſa marche en s'écriant : une lettre, monſieur... une lettre, dit le comte tranſporté ! il vole au-devant du vieillard : Ah ! donne... donne . . . Henriette ! c'eſt ſon écriture ! il ouvre & lit :

Au couvent de ***.

« Vous aurez ſouffert de mon ſilence ; j'ai » ſouffert encore plus que vous ; je n'imagine » point cependant que vous puiſſiez douter ja- » mais d'une tendreſſe invariable. Je l'ai dit à

» mon père, je le dirois à l'univers entier : Dorsemon sera toujours le maître de mon cœur. » Vous ne sauriez vous faire un tableau des obstacles qui m'assiégent : on s'efforce d'épier jusqu'aux plus secrets mouvements de mon ame; on » cherche à me deviner ; je suis obligée de dévorer mes larmes ; le croiriez-vous ? on m'a interdit l'encre & le papier ; j'ai eu le bonheur de » saisir un livre : j'en ai déchiré un feuillet, & » je vous écris... je vous envoye mes pleurs » mêmes : Jugez de l'horrible extrémité où je suis » réduite ! une pauvre femme qui demande l'aumône, & que j'ai intéressée en ma faveur, » s'est chargée de vous faire tenir cette lettre ; » profitons de l'adresse sûre quelle m'a indiquée : » hâtez-vous de me répondre ; dites-moi que » je vous suis chère ; cette idée seule me retient à la vie, sans cet espoir je n'existerois » plus ; quand nous verrons-nous ? cette perspective si flatteuse ne s'offre point à nos regards : » mais du-moins, nous pouvons nous aimer ; » nos cœurs sont à l'abri de l'esclavage, de la » gêne. Dans les prisons, au fond des cachots,

» votre image feroit dans mon ame ; je pour-
» rois renouveller les ferments d'une conftance
» à toute épreuve. Jouiffons donc de cette li-
» berté qu'on ne fauroit nous ravir; mon cher
» comte, aimons-nous, aimons-nous toujours da-
» vantage; vous êtiez fans doute l'époux que le
» Ciel m'avoit deftiné; celui dont les loix tyran-
» niques m'ont faite la femme, n'a jamais eu &
» n'aura jamais d'une infortunée ces fentiments qui
» font les vrais garants de l'hymen... ne pourra-
» t-il fe rompre, cet engagement odieux? Ces
» mêmes loix qui ont établi mon malheur, ne
» me fera-t-il point permis de les invoquer contre
» des nœuds qu'il eft impoffible que ce cœur avoue,
» & fans le confentement du cœur, le mariage
» en-effet éxifte-t-il... Je m'égare dans des fonges
» trompeurs! mon père, mon père s'oppofera tou-
» jours à cette réclamation... Adieu, adieu; mes
» amitiés au digne Thénot... je me vois encore
» fur cette colline, d'où je découvrois mille fites
» agréables. Hélas! Henriette bergère étoit bien
» plus heureufe que la princeffe, quand elle fe-
» roit environné de tout l'éclat de fon rang, &

» quelle reine sur le trône goûteroit, Dorsemon,
» les douceurs dont votre amante abbaissée à garder les troupeaux, s'ennivroit près de vous? Je meurs d'impatience ! ah ! mes yeux ne sauroient assez tôt se fixer sur une de vos lettres : songez que je l'attends comme on attendroit la vie même ».

Le comte laissoit échapper des cris mal formés ; des transports de joie le suffoquoient ; il reprenoit vingt fois l'écrit, le couvroit de baisers, de larmes : — Mon ami, disoit-il au fermier, je suis donc toujours aimé ! Henriette me conserve ces sentiments... oh ! je revis pour l'adorer encore avec plus d'amour. Le vieillard estimable recevoit ces aveux comme une marque de confiance dont il sentoit le prix : cependant il ne pouvoit dissimuler au comte que cette passion étoit blamable, & qu'elle offensoit la décence & la vertu : — Quel est l'objet de votre attachement ? une femme mariée ! ces engagements sont respectés parmi nous, & ils doivent être sacrés pour tous les hommes. — Thénot, mon ami, tu ne connais pas l'amour. Chez vous autres honnêtes habitants de la campagne, il faut s'aimer pour s'épouser, & à la cour, on se

marie par raiſon de convenance ou d'intérêt ; la princeſſe n'a jamais aimé monſieur d'Henneberg, & d'ailleurs ils ſont mariés ſans l'être ; ce n'eſt que la cérémonie qui les uniſſoit.

Dorſemon avoit déjà écrit deux fois à la princeſſe ; quelles lettres enflammées ! comme l'amour le plus paſſionné, le plus ardent y étoit répandu ! C'eſt ſur ces entrefaites que le comte de Valencey vient viſiter ſa fille ; elle ſe jette d'abord à ſes genoux, les preſſe, les mouille de ſes pleurs : — Mon père, mon père, avez-vous réſolu de donner la mort à la malheureuſe Aglaé ? Je ſuis donc priſonnière en ces lieux ! & quelle eſt votre eſpérance ? je vous l'ai dit, je ne changerai jamais... Le comte ne la laiſſe point continuer, il la relève, l'embraſſe, mêle ſes larmes aux ſiennes : — Ma chère fille, il ne tient qu'à toi de ſortir de cette affreuſe captivité, de reparaître à la cour ; madame de Valentinois, le roi même qui me comble de ſes bontés, t'attendent ; les circonſtances de tes aventures ſont ignorées ; reprends tout l'éclat qui convient à la princeſſe d'Henneberg ; j'ai voulu te prévenir ... j'ai précédé de quelques moments, ton époux... — Il va paraître . . . &

vous penſez... elle n'a point le temps d'achever : il entre. Henriette tombe évanouie : le prince vole à ſon ſecours. Votre préſence inattendue, dit Valencey, occaſionne cette révolution ; elle ſent qu'elle vous a offenſé, en fuyant de la maiſon d'un mari, & elle a de la peine à ſupporter votre vûe. L'époux paraît peu ſatisfait des raiſons que fait valoir le comte pour la juſtification d'Aglaé : cependant il témoigne ſa ſenſibilité ; madame d'Henneberg ſe relève, en quelque ſorte, du ſein de la mort même, & va ſe précipiter aux pieds du prince : — Je ne ſuis point faite pour vous tromper ; ſi je ſuis coupable, ce ne ſera point d'artifice & de menſonge. (Valencey veut en vain interrompre ſa fille, elle pourſuit :) Il eſt temps que vous liſiez dans mon cœur : il n'eſt point & ne ſauroit être à vous ; il ſe révolte inceſſamment contre des nœuds formés ſans ſon aveu ; un autre... le comte l'arrête à ces mots : — Que dis-tu fille indigne de moi ?.. prince, ne l'écoutez point, ne l'écoutez point... un caprice qui l'égare... — J'en ai trop appris, dit le prince d'un ton furieux : on ne me jouera pas impunément... Comte, je vous remets votre fille ; je renonce à tous les droits

que je pourrois avoir ſur elle, & dès ce moment, elle n'a plus en moi un époux à redouter ; c'eſt à votre honneur outragé que je l'abandonne. Auſſitôt il ſe retire, & laiſſe Valencey livré aux tranſports d'un reſſentiment légitime. Malheureuſe ! s'écrie le comte, voilà donc le fruit de mon indulgence, & de mes bontés ! Je voulois te rendre à ton état, à tes devoirs, à cette eſtime de toi-même, que tu ne pourrois plus recouvrer. C'en eſt fait ! tu n'as plus de père ; le comte de Valencey ſaura ſatisfaire à ſon honneur, & à celui de ſa famille ; reſte ici enſevelie pour jamais dans une obſcurité qui ne couvrira point tes honteux égarements ; ils éclateront ; tu vas devenir la fable de la cour, de la France entière... tu vas me faire mourir de confuſion & de douleur : mais je ferai, avant que d'expirer, le vengeur de ma maiſon, ton bourreau ; attends-toi au ſort le plus affreux.

Il n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit déjà loin de ſa fille ; elle ne tarde point à éprouver des effets de cet emportement : on charge ſes fenêtres de barreaux de fer ; on lui laiſſe à peine un faible rayon de jour ; on redouble le nombre des ſurveillants. La princeſſe adreſſe à ſon

père plusieurs lettres baignées de ses larmes : il s'obstine à les renvoyer ; enfin sa destinée est si cruelle, qu'elle ne peut instruire Dorsemon de ses nouveaux malheurs.

Il étoit inquiet de son silence : bientôt ses allarmes sont augmentées ; il ne peut les supporter ; il a conçu le dessein de s'arracher à la retraite où il cachoit son amour & ses chagrins ; il se sépare du fermier, & gardant son habit de paysan, il prend la route du couvent où gémissoit l'infortunée madame d'Henneberg ; arrivé près de ce séjour, il court à cette femme qui lui faisoit parvenir les lettres de la princesse : il s'informe : on ne peut que lui revéler peu de chose ; il apprend seulement que le comte de Valencey est venu, accompagné de quelqu'un qui annonçoit un personnage de haute extraction, & que depuis ce temps la princesse est gardée à vûe, & resserrée encore plus étroitement. Dorsemon va se dérober aux recherches dans une petite ville voisine de l'asyle religieux; il entretenoit une correspondance suivie avec la pauvre femme ; il s'efforçoit d'acquérir quelques lumières, & il n'en saisissoit aucune ; cependant madame d'Henneberg vient à

bout de vaincre tous les obſtacles qui l'entouroient; elle eſt inſtruite de la démarche de ſon amant; l'un & l'autre ont imaginé un expédient qui devoit les réunir; la princeſſe eſt déterminée à ſuivre Dorſemon, & à ſe ſauver avec lui dans les pays étrangers; elle a eu l'adreſſe de gagner une bouquetière qui entroit quelquefois dans le couvent; revêtue de ſes habits, elle ſe hâtoit d'atteindre un endroit qu'avoit indiqué le comte; elle étoit ſortie ſans péril: elle n'avoit plus rien à craindre; encore une vingtaine de pas, elle eſt en ſûreté; elle fuit de ces lieux; elle ſe voit avec Dorſemon, à l'abri de tout danger; le comte en-effet l'attendoit avec toute l'impatience d'un amant qui partage les craintes de ce qu'il aime: des ſatellites armés pourſuivent la princeſſe: elle fait des efforts pour ſe dérober un ſort cruel qui la menace; elle précipite ſa marche; elle s'écrie; elle eſt atteinte, accablée de mauvais traitements, & traînée ſans pitié au couvent. A peine eſt-elle entrée, qu'on ſe hâte de la tranſporter dans une eſpèce de tour deſtinée à renfermer les criminels. Où nous conduiſent les paſſions! voilà donc le ſort de la fille du comte de Valencey, d'une femme du premier rang!

rang! Telle qu'une coupable, jettée dans un cachot, victime de la colère paternelle, déshonorée aux yeux de ſon pays, jouet des bruits les plus injurieux, & pour comble de tourments, portant un cœur déchiré par un amour plus cruel que tous les ſupplices!

Quelle nouvelle pour Dorſemon, quand il eſt inſtruit du funeſte ſuccès d'une entrepriſe qu'ils s'étoient attachés à ſi bien concerter! on n'exprime point l'horreur de telles ſituations; il n'y a que les cœurs ſenſibles qui puiſſent s'en pénétrer: auſſi c'eſt pour eux ſeuls que j'écris; eux ſeuls ſont capables d'achever les traits du tableau que je ne fais qu'ébaucher.

Valencey au déſeſpoir, irrité de l'indiſcrétion d'Aglaé, avoit réſolu de la punir rigoureuſement; il ne conſultoit plus que ſa fureur; le prince lui-même parloit de rompre des nœuds ſi mal aſſortis; toute la cour ſe répandoit en propos ſur le compte de madame d'Henneberg; elle étoit devenue l'objet de la médiſance publique. Quels coups de poignard pour un père jaloux de ſon honneur, & qui aimoit ſa fille! à quels tranſports il s'abandonne, lorſqu'il apprend ſa nouvelle aventure! il vouloit qu'une

vengeance éclatante assouvît son trop juste ressentiment. Il y avoit des moments où il se livroit au projet d'immoler la princesse, de ses propres mains. Elle subissoit un châtiment plus cruel sans doute que la perte de la vie ; sa sensibilité ne pouvoit supporter ce fardeau de douleurs : il surpassoit les forces de la nature humaine, aussi madame d'Henneberg vint elle à ployer sous le faix : elle tombe dangereusement malade ; on en informe sur-le-champ le comte de Valencey ; il se ressouvient alors qu'il est père ; il part avec toutes les inquiétudes, toutes les allarmes de l'amour paternel ; il entre dans le couvent, impatient d'accabler Aglaé de reproches ; il pénètre à sa prison ; une femme mourante, du fond d'un lit mal arrangé, fait entendre ces mots prononcez d'une voix presque éteinte : mon père, mon père, ce sont mes derniers accents qui sollicitent mon pardon ; que votre colère du-moins ne s'étende pas jusques sur ma mémoire ! Je vous ai offensé ; j'ai offensé le ciel... c'est malgré moi ! Hélas ! ce malheureux amour agitera encore ma cendre ! Ces sons si touchants vont retentir dans le cœur de Valencey, y porter le trouble, le déchirer : — Ma fille !.. en quel

état... je ne puis que verser des larmes ! & tout-à-coup le comte se précipite sur le lit, & tombe, en fondant en pleurs, dans les bras de la princesse : — C'est dans une prison que je te retrouve ! on n'a suivi mes ordres, qu'avec trop d'exactitude ! je veux qu'à l'instant on te retire de ce lieu, que dans un appartement.... — Ah ! mon père, tous les lieux sont égaux, quand il s'agit de mourir ; je n'ai que peu de moments à vivre ; je ne demande à ce Dieu qui me punit avec justice, je ne lui demande que la grace d'expirer dans votre sein : me le fermeriez-vous ? Mon père, je vous le dis en présence de ce ciel dont j'implore la compassion : plus que jamais Dorsemon règne dans mon ame : cependant je voudrois l'en bannir ; je sens... n'aurai-je pas même des remords ? Mon père, je vous en conjure, réunissez vos prières aux miennes : l'Être-suprême se désarmera ; je ne repousserai point le repentir ; je lui ouvrirai mon cœur tout entier ; que la vertu, que la religion ait mes dernières larmes, mes derniers soupirs ! que je puisse rejetter un amour dont je reconnais le honteux, le coupable égarement ! car je ne prétends point, je ne veux point me faire illusion : je suis criminelle à

vos yeux, à ceux d'un Dieu vengeur, à mes propres regards; jugez de mes tourments... eh! pensez-vous que je n'expie pas assez mes fautes? J'ose seulement solliciter une faveur, je l'attends de votre bonté: pardonnez à Dorsemon; ne le punissez pas... je vous le répète: c'est moi, mon père, c'est moi... j'ai tout fait, j'ai tout fait; hélas! ma mort sera un supplice assez grand pour cet infortuné; grand Dieu! qu'y pourriez-vous ajouter?

On n'entendoit dans ce réduit que de profonds gémissements.; on ne voyoit que des larmes; Valencey levoit les yeux au cie , les tournoit ensuite vers sa fille, la pressoit contre son sein: il ne pouvoit que dire: ma fille, ma chère fille! Dieu te rappellera à la vie pour te donner le temps de réparer tes fautes; n'en parlons point: ne parlons que de mon amour; tu me perces le cœur! Aglaé! chère enfant! aurois-je à pleurer ta perte? songe que tu es tout pour moi; & qui me soutiendra sur les bords de la tombe? C'est à moi d'y descendre, de m'y précipiter. Le peu de personne qui se trouvoient là, poussoient des sanglots: ah! s'écrie Valencey, s'il

en eſt parmi vous qui ſoit père, il reſſent toute ma douleur !

Le comte avoit commandé qu'on appellât des médecins : il s'étoit écarté pour quelques minutes, dans l'intention de procurer des ſoulagements à la malade ; les médecins arrivent ; un des deux vole auprès du lit, tandis que l'autre converſoit avec les perſonnes chargées des ſoins divers qui concernoient Aglaé ; celle-ci ſent une main tremblant ſe ſaiſir de la ſienne, qui bientôt eſt couverte de larmes ; étonnée de cet évènement, elle tâche de raſſurer ſa vûe défaillante : elle fixe ſes regards : elle alloit jetter un cri, quand on lui dit, en oſant lui mettre une main ſur la bouche : vous me perdez, s'il vous échappe un mot ! oui ; reconnaiſſez le malheureux Dorſemon ; il a imaginé ce ſtratagême ; il s'eſt confié à un médecin pour pénétrer juſqu'ici... pour mourir avec vous. — O ciel ! qu'avez-vous fait ? mon père... il eſt en ces lieux... il revient... il va paraître... à l'inſtant... Madame d'Henneberg n'avoit que trop prévu la ſuite de cette démarche imprudente : en-effet Valencey rentre : — Ma fille, on vous prépare un appartement convenable ; que diſent les médecins ? faut-il déſeſpérer de votre

guérifon?.. elle me feroit ravie! ô ciel!.. qu'ai-je vu?.. me trompè-je?.. je crois... non, je ne m'abufe point, je ne m'abufe point... ces traits... il feroit vrai... il viendroit jufqu'ici... — Ah mon père!.. — C'eft vous!.. c'eft vous, cruel auteur de tous nos maux! Dorfemon!.. — Mon père... daignez m'écouter... excufez une ardeur... — C'eft vous, barbare! vous accourez difputer à fon père, à Dieu, le dernier foupir de votre miférable victime? n'êtes-vous pas content de ce que vous voyez? ma fille fur ce lit de mort! & qui l'y a conduite?... inhumain, reconnais tes coups: la voilà cette femme que tu as féduite, égarée, que tu as rendue coupable aux yeux du monde & du Juge fuprême qui l'attend, qui la condamnera! homme odieux! elle te devra fes malheurs, fes malheurs éternels... qui te fait héfiter à joindre le père à la fille? viens, viens m'arracher un vain refte de vie tout prêt à s'exhaler; viens, le bourreau d'Aglaé trembleroit-il d'être le mien? quel crime t'arrêteroit? frappe, déchire mon fein: tu immoleras deux malheureufes créatures à la fois.

Valencey verfoit un torrent de larmes; il gémiffoit: il embraffoit fa fille; il fupplioit le Ciel de

lui pardonner. Dorſemon accablé, anéanti, étoit proſterné aux genoux du comte, qu'il preſſoit de ſes mains tremblantes: — Je ne rougirai point de cette attitude : elle ne m'humilie point ; vous êtes offenſé, & vous êtes le père... de tout ce que j'adore : il ne m'eſt pas poſſible de retenir cet aveu. Juſqu'à préſent j'ai rempli vos vûes : je me ſuis aſſervi à vos volontés ; j'ai reſpecté le joug que je me ſuis impoſé moi-même ; enſeveli dans la ſolitude, j'aurois voulu me cacher au centre de la terre. J'ai appris la maladie de la princeſſe ; j'ai ſu qu'on appréhendoit pour ſes jours: je n'ai plus été le maître de mes tranſports ; à la faveur de ce traveſtiſſement, j'accours, je tombe à ſes pieds... ma mort va vous venger, elle précèdera la ſienne ; c'eſt à moi de perdre une éxiſtence odieuſe ; & auſſi-tôt Dorſemon ſe précipite ſur l'épée du comte, qui lui arrêtant le bras : — Ce n'eſt pas votre mort que je demande ; allez, retirez-vous ; l'état où eſt ma fille, éxige des ménagements... n'achevez pas de lui arracher la vie. Mon père, crioit la princeſſe dont cette ſituation violente ranimoit la voix, ne l'accablez point de reproches que je mérite ſeule, & vous, Dorſemon, craignez de bleſſer la ſenſi-

bilité d'un père... hélas ! tous deux nous l'avons irrité ! je touche à ce moment terrible où les passions expirent, & trouvent un Dieu qui les punit. Dorsemon, implorez ce Dieu, il se venge, vous le voyez; ne lui enlevez pas le peu de temps qui me reste pour pleurer mes fautes, & me repentir; Dorsemon, imitez-moi, & abjurez des sentiments que condamnent à la fois la religion & l'honneur. Ensuite la princesse s'adressant à son père, lui disoit tout bas: il faudra donc que je n'éxiste plus, pour cesser de l'aimer !

Valencey livré à une infinité d'assauts opposés, ne savoit s'il devoit laisser Dorsemon auprès de sa fille, ou le presser de s'éloigner; elle éprouve une crise horrible. Enfin on annonce au père & à l'amant, que madame d'Henneberg a quitté la vie; tous deux succombent sous cette affreuse nouvelle; ce sont trois victimes de la mort, qu'elle a frappées ensemble. O vous qui savez aimer, remplissez-vous de ce spectacle, & vous irez bien plus loin que mes expressions !

Il est donc décidé que la princesse n'est plus au nombre des vivants. Dorsemon revient le premier de cette espèce de léthargie, l'effet de la grande

douleur ; il court à madame d'Henneberg ; il la regarde, la contemple avec la curiofité & tout l'intérêt du fentiment. Elle n'eft point morte, s'écrie-t-il, en s'élançant vers le comte de Valencey ! elle n'eft point morte ! je l'ai entendu refpirer ! Elle vivroit encore, dit ce père tranfporté de joie ! ma fille, ma fille me feroit rendue ! il court vers Aglaé, la ferre contre fon cœur ; en-effet elle a jetté un profond foupir. Enfin elle a revu la lumière ; elle a faifi à la fois les mains de fon père & de fon amant ; ce gefte exprime plus que toutes les paroles qui auroient pu lui échapper ; fes premiers regards, fes premiers tranfports fe font arrêtés fur les deux perfonnes qui lui étoient les plus chères : l'amour & la tendreffe filiale font affurément les refforts les plus énergiques du cœur humain. Dorfemon reprend : — Comte, fi vous n'avez point aimé, je n'attends aucun pardon de vous, je dois vous paraître odieux, l'homme le plus criminel, un monftre dont il faut délivrer la fociété. Avez-vous connu l'amour ? vous me plaindrez ; vous fentirez combien j'ai de droits à la pitié ! peut-être vais-je mériter votre eftime : je vous engage ma parole d'honneur que je ne troublerai

plus le repos de la princesse ; si je vous promettois de cesser de l'adorer, je me souillerois d'un mensonge abominable, &... je n'ajouterai point l'imposture à mes égarements ; oui, je l'aimerai, je l'idolâtrerai toujours, j'expirerai, soyez-en certain, en brûlant plus que jamais : mais ce sera loin de vos yeux, loin des siens ; une barrière éternelle sera élevée entre tout ce que j'aime & moi !.. adieu, adieu, divine Aglaé ; haissez un malheureux qui voudroit souffrir seul ; haissez Dorsemon, si le Ciel vous l'ordonne, & qu'à ce prix vous puissiez recouvrer votre tranquillité. Il n'est point de sacrifices dont je ne sois capable ; je vous immole mille fois plus que mon éxistence ; je ne vous verrai plus, je ne vous verrai plus ; je mourrai dans les larmes, dans le désespoir ; je vous adresserai des vœux... que vous n'entendrez pas... eh bien ! Valencey, douterez-vous encore que je sache aimer ?

Dorsemon s'est retiré, sans vouloir rien entendre de madame d'Henneberg & de son père ; cette infortunée est donc revenue au jour, mais pour traîner une éternelle langueur ; elle ne faisoit que pleurer dans le sein de Valencey, sans avoir la force de prononcer un mot.

La princesse quitte sa retraite, reparaît à la cour, & n'y montre que l'ombre d'elle-même ; un chagrin dévorant la consumoit ; le nom de son amant n'échappoit point à sa bouche : mais combien de fois, malgré tous ses efforts, son cœur le répétoit ! Ma fille, lui disoit Valencey, que tu me fais partager tes peines secrètes ! ton silence ténébreux me touche : eh bien ! contente-toi, épanche en sûreté ton ame dans celle de ton père, de ton meilleur ami ; je le vois : tu n'oses me parler de Dorsemon ? je te le permets, je te le demande comme une grace : ne fais point difficulté de m'exposer les divers orages d'une passion que le temps & la raison t'aideront à surmonter ; ne me cache point ta faiblesse, pourvû qu'il n'y ait que moi seul qui sois ton confident ; oui, tu te vaincras ; j'attends de la religion un triomphe si pénible : il lui est réservé ; jette-toi dans ses bras, comme dans le sein d'une mère tendre qui prend pitié de ses enfants, qui est toujours prête à leur montrer des sentiments d'indulgence & d'amour : elle t'arrachera ce trait fatal ; elle rendra le calme à ton ame désolée, en bannira une image, que tu dois repousser... tu ne saurois t'aveugler sur ce sacrifice trop nécessaire ?

Encore, s'écrioit la princeſſe, ſi j'étois inſtruite de ſon ſort ! ſi je n'ignorois pas en quels lieux il a fixé ſon ſéjour ! mais... mais il s'eſt immolé tout entier, il s'eſt enchaîné pour vous plaire, par une promeſſe... n'en doutez point : c'eſt plus que d'avoir donné ſa vie ; il n'oſe ſeulement s'informer ſi j'éxiſte. Hélas ! que pouvoit-il faire de plus ?

Cette femme ſi malheureuſe ne vivoit qu'à peine ; ſon père entre dans ſon appartement, une lettre à la main : — Voici qu'on m'annonce la mort de votre époux ; vous êtes enfin affranchie d'un joug que vous ſupportiez avec tant de répugnance. Madame d'Henneberg donne des regrets à cette perte : elle ne ſe diſſimuloit point ſes torts à l'égard du prince, & elle demandoit pardon à ſa mémoire : elle s'accuſoit quelquefois de l'avoir entraîné au tombeau : mais les larmes que fait couler la mort d'un mari, ſont bientôt effacées par les pleurs que revenoit exciter l'éternel ſouvenir d'un amant ; C'étoit-là le véritable ſujet de cette triſteſſe qui rejettoit toutes les conſolations. Valencey partageoit cette ſombre mélancolie : il expiroit avec ſa fille.

Un jour, Valencey montre plus de ſérénité, en

abordant la princesse. — Mon père... me trompè-je ?.. je crois appercevoir sur votre front quelque rayon de joie !.. — Je ne prétends point le cacher... Aglaé, reprends courage... tu revivras, tu renaîtras pour faire mon bonheur... le tien, le tien sans lequel je ne puis être heureux... — Je vous suis chère... vous connaissez la blessure... ce qui me fait mourir... auriez-vous des nouvelles ?.. vous m'entendez, mon père ?.. ah ! daignez, daignez m'apprendre... — Et si je pouvois t'informer... ma fille... — Vous sauriez... où est-il ?.. où est-il ?... instruisez-moi... que je sache... m'aimeroit-il toujours ? — N'en doute point, Dorsemon... j'ai découvert sa retraite ; il est venu... il est en ces lieux... il va paraître, &... le voici : — Dorsemon ! — Lui-même, lui-même, divine Aglaé... vous me voyez saisi... transporté d'un ravissement... je suis à vos genoux... Je vous y répète mes serments de tendresse, de constance, d'amour, & ... remplissez-vous de tout l'excès de ma félicité... c'est... c'est le bonheur suprême ; le comte... votre père... il veut bien oublier mes erreurs, les peines que je lui ai causées ... mes fautes, mes malheurs !.. il consent... il permet que je vous offre ma main...,

que votre amant... ſoit le plus fortuné des hommes... le poſſeſſeur de tant de charmes... tous mes chagrins ſont diſſipés ! je ne vois... je ne ſens... Je ſerai votre époux !

Amants heureux, vous vous figurez l'yvreſſe, l'enchantement d'Aglaé, celui de Dorſemon, l'épanchement de la tendreſſe paternelle. Valencey, auſſi-tôt qu'il avoit appris la mort de monſieur d'Henneberg, s'étoit occupé du projet de retrouver le comte, & de lui faire épouſer la veuve ; après bien des perquiſitions, il l'avoit découvert par ſes émiſſaires, dans un de ces aſyles religieux conſacrés à la pénitence. Dorſemon accablé d'une douleur profonde, toujours perſécuté par le ſouvenir d'une amante trop chérie, & voulant s'impoſer l'obligation de ne point manquer à ſa parole, étoit venu ſe jetter dans le ſein du ſeul conſolateur véritable que nous ayons, dans le ſein de Dieu, & il étoit prêt à ſe lier, ou plutôt à mourir au pied des autels ; le jour approchoit où il alloit conſommer ce grand ſacrifice ; c'en étoit fait : la victime s'immoloit elle-même ; des vœux ſe prononçoient pour jamais, bien différents des proteſtations d'un amour trop malheureux : une lettre de Valen-

cey apprend à Dorſemon la mort du prince, & le preſſe de revenir; celui-ci ſe relève de ſon anéantiſſement, accourt, vole auprès du père d'Aglaé, qui lui annonce, s'il perſiſte toujours dans les mêmes ſentiments, qu'il lui accorde la princeſſe pour épouſe. Encore une fois, l'art, quel que ſoit ſon pinceau, eſt au-deſſous de ces ſituations; l'eſprit ne ſauroit ſe les repréſenter : c'eſt au cœur à s'en pénétrer. Un père tendre avoit voulu ménager la ſenſibilité de madame d'Henneberg : il s'étoit chargé de la prévenir ſur l'arrivée de Dorſemon, qui, incapable de réſiſter à ſon impatience, n'avoit pas attendu la réponſe du comte, & étoit accouru tomber aux genoux de la princeſſe.

Ces amants ſi infortunés ſont donc devenus les plus heureux époux. La mère de Dorſemon vivoit encore : il l'appelle auprès de lui, & lui prodigue tous les témoignages de l'amour filial. Aglaé n'oublie point Roſalie & le bon Thénot : l'un & l'autre, à ſa voix, viennent être les témoins de ſon bonheur, & en reſſentir des effets. Valencey ſembla recommencer une carrière nouvelle; il recueillit le prix de ſa tendreſſe : il fut le plus chéri des pères; ſes derniers regards jouirent du ſpectacle enchanteur de la félicité de ſes enfants. La comteſſe,

aima toujours à ſe rappeller Henriette, les champs délicieux de la Provence, les troupeaux innocents dont elle avoit été la fidèle gardienne ; & Dorſemon, au faîte des grandeurs, recherché de la cour, & favori du ſouverain, ſe repréſentoit ſans ceſſe Charlot avec ſon habit champêtre, & le cœur plein d'une tendreſſe que le comte conſerva juſqu'au tombeau,

